THÉÂTRE DE L'HERMITAGE DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE;

COMPOSÉ PAR CETTE PRINCESSE, PAR PLUSIEURS PERSONNES DE SA SOCIÉTÉ INTIME, ET PAR QUELQUES MINISTRES ETRANGERS.

Ces Pièces ont été composées en Langue Française, et représentées par des Acteurs Français sur le Théâtre particulier de l'Impératrice, appelé l'HERMITAGE, devant cette Princesse et sa Société intime, à la fin de 1787 et dans l'hiver de 1788.

TOME PREMIER.





A PARIS, chez GIDE, Libraire, place Sulpice.

AN 7 DE LA RÉPUBLIQUE.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

CATHERINE II occupe une place brillante parmi le petit nombre de Femmes célèbres qui se sont distinguées sur le Trône. Il est naturel de rechercher, avec curiosité, les plus légers détails de la Vie des Personnes qui ont fixé les regards de leur siècle, les Anecdotes qui peignent leur caractère, et les discours ou les Ecrits qui donnent une idée de leur goût, de leurs occupations, de leurs talens ou de leurs défauts. Leurs Panégyristes ne nous les montrent ordinairement qu'avec les ornemens des rôles qu'elles ont joués; mais on aime à les voir dans leur Vie Privée, et pour ainsi dire, en négligé : c'est ce qui nous porte à donner au Public un Recueil qui est tombé entre nos mains, et qui a pour titre : *Théâtre de l'Hermitage* (1). On

(1) *L'Hermitage* est une partie du Palais de l'Impératrice à Pétersbourg, dans laquelle étoit sa Galerie de Tableaux, son Cabinet, et où elle avoit fait bâtir un Théâtre.

y verra plusieurs Proverbes, composés par l'Impératrice de Russie; et voici les Notions que nous avons pu recueillir à ce sujet.

Catherine, en revenant de la Crimée, en 1787, voulut faire jouer chez elle, à l'Hermitage, des Pièces et des Proverbes, qui n'eussent été représentés sur aucun Théâtre; elle engagea plusieurs des personnes qui l'avoient suivie en Tartarie, à en composer; et pour les encourager par son exemple, elle écrivit elle-même rapidement quelques Proverbes. Une très-bonne troupe de Comédiens, parmi lesquels étoient le célèbre Aufrêne, et Fastier, élève de Préville, jouoient ces Pièces devant un petit nombre d'Auditeurs, seuls admis à ces représentations. Les Auteurs qui y travaillèrent étoient l'Impératrice; le Comte de Cobentzel, Ambassadeur de l'Empereur; L. P. Ségur, Ministre de France; le Prince de Ligne, Général autrichien; Alexandre Momonof, Favori de Catherine; le Comte Strogonof, Séna-

teur; Iwan Schwalof, Grand-Chambellan; D'Estat, français attaché au Cabinet de l'Impératrice, et la fille d'Aufrêne. Lorsqu'on eut joué un certain nombre de ces Pièces, Catherine fit faire, à l'Hermitage, quelques Copies de cette Collection; et c'est une de ces Copies que nous possédons.

Le Proverbe, intitulé *Gros-Jean*, dont le Comte de Cobentzel est l'Auteur, fut composé d'après une Anecdote que racontoit souvent l'Impératrice. Cette Princesse avoit été curieuse de voir un étranger qui avoit fait un assez bon Ouvrage sur le Commerce, et elle l'avoit invité à venir à Moscow; celui-ci crut qu'il étoit appelé pour gouverner l'empire. Son amour-propre et sa jactance inconsidérés, lui attirèrent quelques humiliations, et l'Ambassadeur autrichien tira parti de cette Anecdote pour donner gaiement quelques louanges, dans son Proverbe, aux nouvelles Institutions de Catherine.

L'*Insouciant*, composé par Momonof,

seroit tout-à-fait inintelligible, si le lecteur n'étoit pas prévenu que le Personnage principal de ce Proverbe n'est autre chose que le portrait fidèle d'un Courtisan de l'Impératrice, original assez comique, qui, par ses bouffonneries et les scènes facétieuses de l'intérieur de sa famille, étoit le sujet continuel des plaisanteries de Catherine et de sa Cour.

Voilà les seuls éclaircissemens que nous a paru exiger ce Recueil: ils nous ont été donnés par des Personnes qui ont habité long-temps Pétersbourg. Les autres Pièces ne contenant aucune application particulière, n'ont pas besoin de Notes. Il paroît cependant, en lisant les Proverbes de l'Impératrice, que quelques Rôles qui semblent chargés, et plusieurs plaisanteries où l'on ne voit aucun sel, doivent contenir des allusions piquantes seulement pour sa Société; mais nous n'avons aucun renseignement qui nous mette à portée de les expliquer.

LE TRACASSIER,

PROVERBE,

PAR L'IMPÉRATRICE CATHERINE II.

ACTEURS.

LA MARQUISE, veuve.
M. de RODENCOUR, oncle de Moncalme.
MONCALME.
Le Marquis de SOUCHE, ami de Moncalme.
HAUTEVOIX, père de la marquise.
Le Comte d'A. personnage muet auquel on peut donner tel costume qu'on veut.
MARTON, suivante de la Marquise.

La scène est dans la maison de la Marquise.

LE TRACASSIER.

SCENE I.

MONCALME entre d'un côté du théâtre, MARTON de l'autre.

MONCALME.

Puis-je voir madame la Marquise?

MARTON.

Il est difficile de la voir présentement, parce que madame est sortie; mais elle ne tardera guère à rentrer.

MONCALME.

Dites-lui, je vous prie, quand vous la verrez, que je viendrai tantôt chez elle en compagnie du marquis de Souche, mon ami, qui m'en a prié.

MARTON.

Fort bien, monsieur; je n'y manquerai pas.

SCENE II.

RODENCOUR, MONCALME, MARTON.

RODENCOUR.

Que faites-vous ici, mon neveu?

MONCALME.

Je parle avec Marton...

RODENCOUR.

J'aime beaucoup ce tête-à-tête mystérieux.

MONCALME.

Mystérieux!... Point du tout, mon oncle.

RODENCOUR.

J'ai toujours un bonheur particulier pour en rencontrer.

MONCALME.

Cette fois-ci, mon oncle, votre bonheur n'est pas bien grand.

RODENCOUR.

Va, va, mon garçon, ce n'est pas à moi à qui on en peut donner à garder...

MONCALME.

Personne n'y a pensé...

RODENCOUR.

Tenez, ne seroit-ce que la contenance de cette fille-là ... Voyez comme elle joue avec son tablier.... avec ses rubans... Elle ne sait que faire de ses mains... Où regarder... Elle compose ses regards.... sa physionomie... Bravo, bravo, Marton... Voilà comme on trompe son monde... Mais votre serviteur Rodencour n'y sera pas pris; vous avez beau faire, fine mouche que vous êtes.

MARTON.

A dire la vérité, monsieur, je ne sais pas ce que vous me voulez, et je pense à vous tromper comme à mes vieux péchés.

Elle s'en va.

RODENCOUR.

La voilà qui s'enfuit... Hé bien, mon neveu, vous disiez donc à Marton?... Que lui disiez-vous?... Je suis discret... On peut tout me dire; je n'ai jamais trahi ni compromis personne... Je suis sans conséquence, regardez-moi comme tel.

MONCALME.

Volontiers, mon oncle; je disois à Marton que je viendrai tantôt chez la Marquise, en

compagnie du marquis de Souche, mon ami.

RODENCOUR.

Fort bien, fort bien; voilà qui sent tout-à-fait le prétexte... Voilà qui confirme mon opinion : car quel besoin pouvez-vous avoir de dire cela à Marton?

MONCALME.

Je souhaitois que la Marquise le sût.

RODENCOUR.

Et pourquoi ne l'en informiez - vous pas vous-même?

MONCALME.

Parce qu'elle n'est pas chez elle dans ce moment.

RODENCOUR.

Elle n'est pas chez elle! et parce qu'elle n'y est pas, vous avez un tête-à-tête avec sa chambrière.... Voyez un peu comme cela est bien arrangé... Et ce marquis de Souche, votre intime, pourquoi l'amenez-vous ici?

MONCALME.

Parce qu'il m'en a prié.

RODENCOUR.

Je le crois bien : il n'y vient pas pour des prunes.

MONCALME.

Il y viendra pour rendre ses respects à la Marquise.

RODENCOUR.

Ses respects, oui-dà ! comme si l'on ne savoit pas pourquoi les gens vont et viennent dans ce monde.

MONCALME.

Mon cher oncle, vos discours sont impatientans.

RODENCOUR.

Je le crois bien, mon neveu... Je le crois bien... Je n'ai jamais dit le contraire, mon neveu; je n'ai jamais dit le contraire... Ce marquis est bel homme, il a une tournure fort agréable, il plaît aisément aux dames... Ah morgué! mon neveu, si j'étois comme vous à la veille de me marier, je ne présenterois point le marquis de Souche à ma future... J'y penserois plus d'une fois.

MONCALME.

Qu'osez-vous dire, mon oncle ! je connois le cœur de la Marquise, je me flatte qu'il est à moi; sa façon de penser est solide... D'ailleurs, le marquis est mon intime ami.

RODENCOUR.

Oui.... Oui.... Mon neveu, tout cela est beau et bon : mais ce marquis a des yeux, des oreilles, une bouche... La Marquise en a aussi... Des yeux, partent des œillades ; de la bouche, des propos, des sentimens, qui entrent dans les oreilles, et de là vont tout droit au cœur ; la marche des choses est arrangée comme cela, mon neveu, et tant y a que vous faites très-mal de l'amener ici.

MONCALME.

Mais, mon cher oncle, vous avez une façon d'envisager les choses qui vous remplit continuellement l'esprit de visions, de soupçons et de chimères ; je suis d'un caractère tout différent. Le moindre soupçon que je pourrois former au sujet de la Marquise que j'aime tendrement, me mettroit au désespoir.

RODENCOUR.

Hé bien, mon neveu, désespérez-vous, désespérez-vous, car la marquise a des yeux, votre ami en a aussi.... Ils se verront.... Ils se regarderont... Et s'ils ne se regardent pas, oh ! c'est tant pis... C'est tant pis... Mais

encore pis, s'ils alloient se fuir... Alors tout seroit perdu.

SCENE III.

RODENCOUR, MONCALME, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je suis bien aise de vous trouver ici, messieurs.

RODENCOUR.

Vous avez l'air agité, madame; qu'avez-vous?

A Moncalme à demi-voix.

Remarquez qu'elle vous bat froid, mon neveu...

MONCALME.

Peut-on savoir, madame, d'où vous venez?

LA MARQUISE.

Je viens de chez ma tante; elle est malade, et, qui plus est, de bien mauvaise humeur.

RODENCOUR *à Moncalme à demi-voix.*

Elle ne vous fait pas même l'honneur de vous regarder.

MONCALME à la Marquise.

A-t-elle quelque chagrin?

LA MARQUISE.

Elle vient de recevoir des lettres de mon père qui arrive aujourd'hui.

RODENCOUR à Moncalme à demi-voix.

Elle rougit et pâlit tour-à-tour, et il y a de l'embarras dans son maintien.

MONCALME à la Marquise.

Cette nouvelle mettroit le comble à mon bonheur, si vous la regardiez, madame, comme un avant-coureur de l'heureux jour qui doit nous unir à jamais.

LA MARQUISE.

Mon père vient ici, il est vrai... Mais je crains qu'il ne me prépare bien des chagrins.

RODENCOUR à Moncalme à demi-voix.

Entendez-vous, Moncalme; des chagrins!

MONCALME à la Marquise.

Mon unique espoir est en vous, madame; vous connoissez mon amour, mon attachement pour vous... Je vous estime autant

que je vous aime, j'ose espérer que vous ne m'abandonnerez pas.

LA MARQUISE.

Je me mépriserois moi-même, si j'en étois capable; mais mettez-vous à ma place. Le courroux de mon père m'alarme. Lui résister... j'en serois au désespoir, et plus encore de renoncer aux sentimens qui font et feront le bonheur de ma vie.

RODENCOUR à Moncalme à demi-voix.

Vous paroît-il que vous teniez une place dans ses propos?

MONCALME.

Oh! mon oncle, vous ne soufflez que la discorde au risque de n'être pas même écouté.

RODENCOUR à Moncalme à demi-voix.

Je joue mon rôle; je fais ce que je dois faire. C'est mon rôle, c'est ma tournure, je n'en ai point d'autre. Il faut être quelque chose ou rien dans ce monde, mon neveu; les préservatifs me sont réservés : c'est mon bien, c'est mon héritage; chacun a son lot, mon neveu.

Moncalme hausse les épaules.

LA MARQUISE à Rodencour.

Mais qu'avez-vous donc tant à chuchoter l'un avec l'autre?

RODENCOUR.

Oh! rien, madame... C'est l'embarras de mon neveu qui est la cause de tout cela...

MONCALME.

Mon embarras!... Mais vous n'y pensez pas, mon oncle. Je n'ai aucun embarras, madame, hormis celui que mon oncle veut bien me donner...

LA MARQUISE.

Mais quel est donc ce mystère que vous prétendez tous les deux me cacher?

RODENCOUR.

Répondez, répondez, mon neveu; je verrai un peu ce que vous direz.

MONCALME.

Moi!....... je ne dirai jamais que la vérité.

RODENCOUR.

Hé bien, dites-la donc, dites-la donc.

MONCALME.

Je suis venu ici, madame, pour vous avertir

avertir que le marquis de Souche m'a prié de vous l'amener.

LA MARQUISE avec vivacité.

Le marquis de Souche ! il est donc revenu ; j'en suis enchantée : je sais qu'il est votre ami, je serai bien aise de le revoir ; amenez-le moi au plutôt.

RODENCOUR à Moncalme.

Voyez, voyez avec quelle vivacité elle reçoit la nouvelle de son retour... Que dites-vous de cela ?

MONCALME.

A l'instant, madame, je m'en vais le chercher.

Moncalme sort.

LA MARQUISE à Moncalme.

Mais où courez-vous donc si vîte, attendez un moment... Il est déja parti... J'avois encore quelque chose à lui dire...

RODENCOUR.

Il paroît fort empressé à vous amener son ami... Si j'étois à sa place je ne serois pas si officieux.

LA MARQUISE.

Officieux !... Et qu'entendez-vous par là ?

RODENCOUR.

Oh ! rien du tout, madame... Et vous-même, quelle idée y attacheriez-vous?

LA MARQUISE.

Moi... Je trouve ce mot assez singulier...

RODENCOUR.

Singulier... Oui... Singulier... Juste... C'est le terme, vous m'entendez très-bien.

LA MARQUISE.

Non, en vérité; je ne vous entends point du tout.

RODENCOUR.

Pas mal encore, pas mal.

LA MARQUISE.

Mais qu'est-ce donc que ce ton mystérieux que vous prenez aujourd'hui avec moi ? qu'est-ce que cela signifie? est ce qu'il s'est passé quelque chose que j'ignore? y ai - je quelque intérêt? que ne me dites-vous tout net ce que ce pourroit être? Que faisiez-vous ici avant mon retour? Toute incertitude me tue!

RODENCOUR.

Tranquillisez-vous, madame; ce n'est rien, ce n'est rien.

LA MARQUISE.

Rien ou quelque chose, je veux savoir ce que c'est, ou renoncez à mon amitié.

RODENCOUR.

Que voulez-vous savoir ?

LA MARQUISE.

Que faisiez - vous, que disiez - vous et Moncalme aussi, avant que je sois rentrée ?

RODENCOUR.

J'ai trouvé Moncalme ici...

LA MARQUISE.

Ici, à s'ennuyer, à m'attendre.

RODENCOUR.

Point du tout... Il n'y étoit pas seul.

LA MARQUISE.

Et avec qui y étoit-il donc ?

RODENCOUR.

Et mais, madame, il étoit... Oh! pour le coup je crains de vous fâcher... de vous irriter. Je ne prétends point vous brouiller...

LA MARQUISE.

Me brouiller! et avec qui! avec Moncalme ? la chose est difficile. Mais qu'est-ce donc que

cela, s'il vous plaît, qui pourroit nous brouiller selon vous?

RODENCOUR.

Oh! peu de chose... Peu de chose...

LA MARQUISE.

Mais quoi?

RODENCOUR.

Une bagatelle, une misère.

LA MARQUISE.

En un mot comme en cent, je veux que vous me disiez ce que c'est?

RODENCOUR.

Vous le voulez, madame, vous serez obéie, quelque peine que j'aye à vous le dire; mais mon amitié pour vous l'emporte.

LA MARQUISE.

Au fait, s'il vous plaît.

RODENCOUR.

J'ai trouvé Moncalme en tête-à-tête arrangé avec Marton votre chambrière.

LA MARQUISE.

Comment Moncalme!.. Oh non, cela ne se peut pas... Mais où donc?

RODENCOUR.

Ici, pendant votre absence.

LA MARQUISE.

Pendant mon absence?

RODENCOUR.

Oh! le moment étoit précieux...

LA MARQUISE.

Je me serois bien passée de cette confidence.

RODENCOUR.

Je suis survenu fort à propos... Si vous aviez vu leur embarras... L'air contraint qu'ils avoient tous les deux... Vous n'auriez pas pu vous empêcher d'en rire au moment même.

LA MARQUISE.

Dans celui-ci, je n'en sens aucune envie.

RODENCOUR.

Oh! le marquis de Souche tantôt saura faire passer, madame, toute ombre de mauvaise humeur; il est gai, il a le mot pour rire.

LA MARQUISE rêve.

Croyez-vous?

RODENCOUR.

L'on dit qu'il vous amuse, madame.

LA MARQUISE.

Moi ! mais oui, comme cela quelquefois.

RODENCOUR.

Oh! l'on dit plus que cela.

LA MARQUISE.

Et qu'est-ce qu'on dit donc?

RODENCOUR.

Et mais, que Moncalme en pourroit bien prendre de la jalousie.

LA MARQUISE.

Oh ! quelle folie! cela est impossible. Je n'ai aucune inclination pour le marquis, je le connois fort peu, et il n'est pas fait pour donner de l'ombrage à Moncalme.

RODENCOUR.

Mais vous me dites cela avec un ton, un geste, un embarras qui me fait croire le contraire... Vous rêvez, je pense...

LA MARQUISE.

En vérité, vous êtes bien étrange. Vous me remplissez la tête de jalousie, et vous

tenez des propos, qui pourroient en donner à Moncalme.

RODENCOUR.

Voilà Marton. Peut-être avez-vous quelque commission à lui donner, aussi bien serois-je bien aise de rencontrer quelque part le marquis de Souche.

Il sort.

SCENE IV.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

Qui est-ce que vous venez chercher ici?

MARTON.

Je viens vous dire, madame, que monsieur de Moncalme vous amenera tantôt le marquis de Souche son ami.

LA MARQUISE.

Vous pouviez vous épargner cette peine, je le savois déjà.

MARTON.

Je ne pouvois pas deviner, madame, que vous le saviez; d'ailleurs monsieur de

Moncalme m'avoit prié de vous en avertir.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc que ce ton brusque avec lequel vous me parlez?

MARTON.

Moi, madame, je parle comme je suis accoutumée de parler. Chacun a son ton.

LA MARQUISE.

Vous prenez celui de vous faire renvoyer: il est insolent et insupportable. Je suis d'ailleurs très-mécontente de votre conduite.

MARTON.

De ma conduite... Et qu'est-ce, s'il vous plaît, qu'on pourroit me reprocher?

LA MARQUISE.

Mais que sais-je, moi, tout plein de choses; des connoissances qui me déplaisent, des tête-à-tête...

MARTON.

Oh, madame, je n'ai pas tant d'esprit que vous; mais si vous me permettez de vous dire ce que je pense, je crois qu'il y a du Rodencour à tout cela. Cet homme n'est bon qu'à semer des soupçons et du grabuge dans tous les lieux dont il approche. Si

j'étois une dame comme vous, je sais bien que je lui défendrois de dépasser le seuil de ma porte. Mais voilà monsieur de Moncalme, le marquis et Rodencour.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, MARTON, RODENCOUR, MONCALME, le marquis de SOUCHE.

MONCALME.

Je vous amène, madame, mon ami, puisque vous avez paru le désirer.

RODENCOUR.

Oh! j'en suis témoin, j'en suis témoin; madame l'a désiré beaucoup.

Le marquis de SOUCHE.

J'attribue, madame, à mon ami uniquement, les bonnes dispositions que vous avez bien voulu faire paroître en ma faveur.

LA MARQUISE.

Je suis bien aise d'avoir le plaisir de vous revoir.

RODENCOUR à Moncalme.

Voyez un peu, mon neveu, l'embarras

réciproque qui se fait remarquer dans la contenance de l'un et de l'autre... Ah! l'aimable Marton est aussi ici! en vérité, je suis ravi de la voir.

à la Marquise.

A propos, madame, je vous annonce monsieur votre père; je lui ai parlé déjà à deux pas d'ici.

MARTON *à la Marquise.*

Voilà monsieur votre père, qui entre avec je ne sais qui.

SCENE VI.

LA MARQUISE, RODENCOUR, MONCALME, le marquis de SOUCHE, MARTON, HAUTEVOIX, le comte D'A.

LA MARQUISE.

Ah! juste ciel, seroit-ce l'homme auquel mon père me destine! J'ai besoin de toutes mes forces pour me soutenir!

Elle va au-devant de son père.

HAUTEVOIX.

Ma fille, ma chère fille, je suis venu

tout exprès pour vous présenter monsieur le comte d'A·; il est de bonne maison, riche, et de plus mon voisin. Nous chassons et soupons ensemble tous les jours; si vous pouviez vous convenir, vous plaire, je ne demanderois pas mieux que de vous unir; si non, je ne prétends point gêner votre choix; jetez un coup-d'œil sur ce jeune seigneur. Monsieur de Rodencour m'a prévenu que vous distinguiez monsieur de Moncalme, que vous n'étiez pas mal disposée encore pour le marquis de Souche.

Le marquis de SOUCHE.

Pour moi?

LA MARQUISE.

Mais où a-t-il été prendre cela?

HAUTEVOIX.

Il m'a proposé encore trois ou quatre partis également avantageux pour vous, ma fille.

MONCALME à Rodencour.

Je crois que vous êtes fou, mon oncle.

RODENCOUR.

Point du tout, mon neveu... Entre six ou sept prétendans, madame aura de quoi choisir... Cela ne laisse pas que d'être agréable... Voyez,

voyez, mon neveu, comme elle rêve... Et il y a de quoi... Le comte d'A est riche et protégé par le papa, il pourra l'emporter... Le marquis de Souche... Si tu étois une femme qu'en dirois-tu, mon neveu? qu'en dirois-tu? Mais tu ne m'écoutes pas.

MONCALME.

Il y auroit de quoi perdre l'esprit, mon oncle, si je prêtois attention à vos discours.

RODENCOUR.

Clitandre encore, qui se compteroit heureux de posséder madame, est un garçon de mérite. Je l'ai proposé à monsieur d'Hautevoix, de même que Dorimont qui est en Italie, Ménandre en Amérique, et Beauclair qui est allé faire un tour en Suéde.

MONCALME.

Et mais, mon oncle, madame ne sauroit épouser la ville et les faubourgs, et encore moins les absens.

RODENCOUR.

Et pourquoi pas?

HAUTEVOIX.

Il est temps, ma fille, que vous vous dé-

cidiez. Si vous prenez un époux de ma main vous savez les avantages que vous donne le testament de mon frère.

LA MARQUISE.

Mon cher père, puisque vous me laissez le choix, je ne balance pas un moment, et si Moncalme n'a pas changé de sentimens pour moi, comme je l'espère, je le préfère à tous les mortels et à tous les biens de la terre.

MONCALME.

Je suis le plus heureux des hommes!

RODENCOUR à Moncalme.

En disant cela il m'a semblé qu'elle mesuroit des yeux le comte d'A, et jetoit un regard en dessous au marquis de Souche.

MONCALME.

Vous rêvez, mon oncle.

LA MARQUISE à Moncalme.

Je vous donne ma main, mais à condition que le cher oncle ne se mêlera plus de nos affaires.

RODENCOUR.

Et pourquoi donc! c'est moi qui ai arrangé tout cela, c'est à moi que vous en avez l'obligation.

MARTON.

Ma maîtresse, ma chère maîtresse, vous avez le cœur de Moncalme; vous avez assez de bien sans celui d'autrui. Votre choix est tel qu'il vous le falloit : *Un tiens vaut toujours mieux que deux tu l'auras.*

FIN.

CRISPIN, DUÈGNE,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR L. P. SÉGUR L'AINÉ,

Ministre de France à la Cour de Saint-Pétersbourg, en 1787.

ACTEURS.

ANSELME ou MARPHURIO, tuteur jaloux d'Henriette.

HENRIETTE, pupille de Marphurio.

EUPHEMON, frère de Marphurio.

Le chevalier d'ORVILLE, amoureux d'Henriette.

CRISPIN, valet du Chevalier.

LA FLEUR, valet de Marphurio.

Un Commissionnaire.

La scène est dans une petite ville de France, près des Alpes.

CRISPIN,

CRISPIN DUÈGNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HENRIETTE.

ENFIN je suis libre un moment; si le chevalier le savoit! Ah! son amour devroit le lui dire. Quelle dure contrainte de ne voir jamais ce qu'on aime, et de passer sa vie avec ce qu'on déteste!

SCÈNE II.

MARPHURIO, HENRIETTE.

MARPHURIO.

Qu'est-ce que vous faites-là? Je vous trouve bien hardie d'oser sortir sans mon ordre, et toute seule.

HENRIETTE.

Monsieur, j'étois sortie un moment pour prendre l'air ; je meurs d'ennui dans ma chambre ; j'y suis renfermée depuis trois semaines que ma gouvernante est morte, et, en vérité, je n'en pouvois plus de mal de tête.

MARPHURIO.

Ah ! ah ! vous vous ennuyez dans votre chambre ! j'y suis cependant toujours avec vous ; mais prenez un peu de patience, il m'arrive aujourd'hui une duègne de Florence, et lorsque vous serez entre ses mains vous pourrez sortir avec elle et prendre l'air tout à loisir. Allons, rentrez.

HENRIETTE.

Laissez-moi, je vous prie, respirer ici un instant; je ne quitterai point cette place; ne pouvez-vous vous fier à moi un moment?

MARPHURIO.

Moi, me fier à une femme ! vous me croyez donc fou? Allons, point tant de raisonnemens; rentrez, vous dis-je, et songez que...

HENRIETTE.

En vérité, je ne vous comprends pas;

pourquoi faire venir une duègne pour me garder, contre l'usage de ma patrie, et des honnêtes gens? Est-ce parce qu'elle vient d'un pays où l'on dit que la gêne donne à toutes les femmes l'envie de tromper leur tyran?

MARPHURIO.

Oh! c'est une envie que les femmes ont toujours; il ne faut penser qu'à leur en ôter les moyens.

HENRIETTE.

Quel plaisir trouvez-vous à vous faire détester?

MARPHURIO.

A me faire détester! Mais voyez un peu quelle impertinence! Tout ce que je fais, ingrate, est pour m'assurer de votre fidélité.

HENRIETTE.

En ce cas-là vous vous trompez bien.

MARPHURIO.

Je vous traite déjà comme si vous étiez ma femme.

HENRIETTE.

Dites comme votre esclave.

MARPHURIO.

Et vous devriez mourir de honte en me parlant de la sorte.

HENRIETTE.

Vous devriez rougir de me traiter comme vous faites.

MARPHURIO.

Une fille que j'ai élevée !

HENRIETTE.

Pour le malheur de ma vie.

MARPHURIO.

Dont je m'occupe sans cesse.

HENRIETTE.

Pour me tenir en esclavage.

MARPHURIO.

Et que je veux un jour honorer de ma couche.

HENRIETTE.

Pour jouir de mon bien ; mais c'est ce qui ne sera pas.

MARPHURIO.

Ce qui ne sera pas!

HENRIETTE.

Non.

MARPHURIO.

Ah! parbleu, c'est ce que nous verrons; vous me poussez à bout; mais je saurai vous réduire. Rentrez, obéissez, tremblez, et songez que vous n'épouserez jamais qu'un couvent ou moi.

HENRIETTE.

Mon choix ne sera pas douteux.

SCENE III.

EUPHEMON, MARPHURIO.

EUPHEMON.

Vous avez l'air bien irrité, mon frère, et de bien mauvaise humeur!

MARPHURIO.

Je suis toujours de mauvaise humeur quand je vous vois, mon frère.

EUPHEMON.

L'aveu est flatteur.

MARPHURIO.

Non, mais il est franc.

EUPHEMON.

N'importe, je venois vous parler.

MARPHURIO.

Cela se peut; mais je ne venois pas pour vous entendre, moi, et je vous laisse.

EUPHEMON.

Eh! de grace, un mot.

MARPHURIO.

Oh! vous n'en dites pas pour si peu ordinairement; et je n'ai pas le temps d'écouter votre babillage.

EUPHEMON.

Je vous en prie, mon cher frère, un seul mot.

MARPHURIO.

Eh bien! voyons ce bon mot qui vous étouffe, et que vous ne pouvez retenir.

EUPHEMON.

C'est, mon frère, que l'on dit dans la ville trois choses de vous : l'une, que vous ne voulez pas accorder Henriette au chevalier d'Orville, qui est un excellent parti pour elle, auquel je m'intéresse particulièrement, et dont le père est mon ami intime; l'autre, que vous avez la folie de vouloir l'épouser; la troisième, que vous faites venir de Florence une duègne fameuse

que les plus jaloux de cette ville-ci seroient honteux de donner à leur femme; et ce sont, mon frère, trois grands ridicules que vous vous donnez.

MARPHURIO.

Avez-vous fini, mon frère?

EUPHEMON.

Oui, mon frère.

MARPHURIO.

Eh bien! vous pouvez dire à toute la ville qu'elle n'a pas le sens commun; et que si j'ai les ridicules qu'elle me prête, je n'ai pas celui de me mêler sottement des affaires qui ne me regardent pas. Adieu.

SCENE IV.

EUPHEMON, D'ORVILLE, CRISPIN.

EUPHEMON.

Quel étrange homme! et que la pauvre Henriette est à plaindre!

En voyant d'Orville.

Ah! mon cher Chevalier!

D'ORVILLE.

Eh bien ! monsieur, puis-je espérer quelque réponse moins affligeante de ce vilain ours? Ah mon Dieu ! j'oubliois qu'il est votre frère !

EUPHEMON.

Non, mon pauvre Chevalier, il m'a envoyé promener; je l'ai trouvé plus affermi que jamais dans ses ridicules et barbares projets, et je désespère, à présent, de vous pouvoir être utile.

D'ORVILLE.

Ah ! monsieur, que je suis malheureux !

EUPHEMON.

Je crains pour Henriette, s'il l'épouse, le sort de sa première femme.

CRISPIN.

Que lui arriva-t-il?

EUPHÉMON.

La pauvre petite avoit quinze ans, il la fit mourir à force de la tourmenter, et ne lui permit pas même, à sa dernière heure, de voir un seul de ses parens.

CRISPIN.

Ah ! le corsaire !

EUPHEMON.

Si par hasard vous pouviez parvenir à la voir, à lui persuader de se sauver de chez son tuteur, ma maison lui serviroit, ainsi qu'à vous, d'asile, et je croirois rendre service à mon frere, en l'empêchant de continuer à se rendre malheureux et méprisable.

D'ORVILLE.

Que de bontés !

EUPHEMON.

Mais je crains que mes offres ne vous soient bien inutiles ; mon frère fait venir de Florence une duègne fameuse qu'un de ses amis lui envoie, et ce sera un nouvel obstacle bien difficile à vaincre.

CRISPIN.

Une duègne ! ah, nous sommes perdus ! Tromper un jaloux, c'est une plaisanterie ; mais une vieille femme ! vaudroit autant avoir affaire au diable.

EUPHEMON.

Je vous quitte, adieu. Si j'étois le tuteur d'Henriette, vous ne seriez pas long-temps malheureux.

SCENE V.

D'ORVILLE, CRISPIN.

D'ORVILLE.

Quel bonheur, en effet, si, au lieu d'avoir affaire à notre bourru de Marphurio, nous n'avions à traiter qu'avec cet honnête monsieur Euphémon!

CRISPIN.

Voilà bien les amans! toujours des chimères et des suppositions; il n'est pas temps, morbleu, de supposer que vous avez affaire à un honnête homme. Songez que nous avons à attaquer un Juif, un Arabe, un Turc, un Corsaire, un Loup-garou, et qui pis est une duègne.

D'ORVILLE.

Ah! mon pauvre Crispin, je suis au désespoir; mais, comment ne te vient-il aucune idée pour me servir, toi que j'ai toujours vu si ingénieux?

CRISPIN.

Eh! monsieur, comment diable voulez-vous qu'il me vienne une idée? La maison-

de votre jaloux est impénétrable; il porte toutes ses clefs lui-même; il vous connoît, et il va avoir une duègne. Dans une parcille position, il n'y a point d'auteur de roman ou de comédie qui ne se trouvât embarrassé; comment voulez-vous qu'on vous introduise dans une maison où les portes sont fermées, les fenêtres grillées, et où votre visage est connu? Ma foi, j'y renonce.

D'ORVILLE.

De grace, mon cher Crispin, ne te décourage pas; mon jaloux ne t'a jamais vu.

CRISPIN.

Non, mais je suis un homme, et cela suffit pour que la porte de sa maison me soit interdite; d'ailleurs...

D'ORVILLE.

Si tu ne me fais pas avoir la main d'Henriette, tu me verras mourir.

CRISPIN.

Mourir! ah! s'il y va de votre vie, c'est une autre affaire; je tenterai un dernier effort pour vous sauver la vie.

D'ORVILLE.

Eh! que feras-tu?

CRISPIN.

D'honneur, je n'en sais rien; mais si je ne réussis pas, attendez encore quelque temps pour mourir; c'est la plus grande sottise qu'on puisse faire dans sa vie; monsieur, il y faut penser sérieusement.

D'ORVILLE.

Non, j'y suis décidé. Sans mon Henriette, la vie seroit un supplice pour moi.

CRISPIN.

Ecoutez, monsieur; vous savez que je risque beaucoup en attaquant le fort que vous voulez prendre?

D'ORVILLE.

Je le sais, et ma reconnoissance...

CRISPIN.

Le seigneur Marphurio n'est pas un homme qu'on trompe aisément, et mon dos pourroit bien retirer seul le fruit de mes entreprises.

D'ORVILLE.

Sans doute; et tu verras comment je sais payer.

CRISPIN.

Tenez, il faut parler franchement. Je

vais, au risque d'être roué de coups, faire l'impossible pour vaince vos ennemis.

D'ORVILLE.

Eh bien !

CRISPIN.

Eh bien ! je ne vous demande qu'une grâce. Depuis que je suis à votre service, je suis brouillé, à couteau tiré, avec l'argent; mettez-moi en présence de mon ennemi, que je saute dessus, et après avoir vengé ma querelle particulière, je vole à l'instant pour vider la vôtre.

D'ORVILLE lui donnant de l'argent.

Tiens, coquin, tu abuses de ma situation; mais songe que je suis malheureux, et que je m'en repose absolument sur ton intérêt pour moi.

Il sort.

CRISPIN.

L'intérêt ! vous voyez que c'est mon fort.

SCENE VI.

CRISPIN seul.

Dans l'embarras où je me trouve, c'est toujours un grand moyen que d'avoir de

l'argent; il faut convenir, cependant, que je n'en suis pas beaucoup plus avancé. Allons, mon ami Crispin, de l'imagination. Si j'allois.. cela ne se peut pas. Si j'escaladois de nuit; fort bien, bon... c'est impossible. Si j'essayois de passer pour la duègne qu'on attend.... Oui, l'idée est plaisante; mais je ne sais ni son nom, ni celui de la personne qui l'envoie. Le seigneur Marphurio me fera mille questions auxquelles je ne pourrai pas répondre, et puis l'original n'a qu'à arriver, la copie pourroit bien jouer un rôle un peu triste : n'importe, cette idée me rit. Arrive ce qui pourra, je veux l'essayer. La fortune aime les gens audacieux, à ce que dit un ancien, et tous les grands hommes ont toujours beaucoup donné au hasard : voici, je crois, notre homme en personne, sauvons-nous, il n'est pas encore temps de faire connoissance avec lui.

Il sort.

SCENE VII.

MARPHURIO, LA FLEUR.

MARPHURIO.

Ce que tu me dis, la Fleur, n'est pas croyable.

LA FLEUR.

Je ne prétends pas, monsieur, que ce soit croyable; je dis seulement que c'est exactement vrai.

MARPHURIO.

Après trente ans de veuvage retrouver sa femme! Après trente ans d'oubli, qui croiroit qu'elle ne seroit pas morte!

LA FLEUR.

Bon, morte! une femme vivroit cent ans, si elle croyoit que cela pût faire enrager son mari.

MARPHURIO.

Mais le corsaire auquel je l'avois vendue, m'avoit juré par Mahomet que jamais elle ne pourroit revenir en Europe, et que je pouvois, sans aucun scrupule, disposer de son bien, dont elle m'avoit fait une donation, un peu forcée, à la vérité.

LA FLEUR.

Il vous a tenu parole trente ans. C'est beaucoup pour un corsaire!

MARPHURIO.

Et elle t'a reconnu.

LA FLEUR.

Oui, monsieur, je marchois dans la grande rue de Florence ; je me suis tout d'un coup senti saisir par le bras, et j'ai vu une grande vilaine femme, sèche, ridée, aussi brune que moi, avec une figure terrible, une voix effrayante, un regard menaçant, l'air d'un singe en cornette.

MARPHURIO.

Ah! tu me fais trembler!

LA FLEUR.

Monsieur, c'est le vrai portrait de madame votre épouse.

MARPHURIO.

Eh bien!

LA FLEUR.

Eh bien! elle m'a accablé d'injures, ne vous a pas oublié dans ses imprécations; m'a rappelé le jour où je l'ai livrée à ce corsaire, et comme le peuple commençoit à s'attrouper, et qu'elle paroissoit vouloir le mettre dans sa confidence, mon aversion pour les scènes publiques m'a prêté des forces; je me suis débarrassé de cette furie, et je me suis sauvé, sans regarder derrière moi.

MARPHURIO.

MARPHURIO.

Tu as fait prudemment; mais paroissoit-elle savoir mon nouveau nom?

LA FLEUR.

Non, monsieur, elle ne m'a parlé de vous que sous celui d'Anselme : elle ne sait pas que vous en avez changé.

MARPHURIO.

J'espère qu'elle l'ignorera toujours, et qu'elle me laissera tranquillement finir mon mariage, et passer ma vie avec Henriette.

LA FLEUR.

Elle ne sait, à la vérité, ni votre nom, ni dans quel endroit du monde vous êtes depuis le temps que vous vous êtes expatrié. Tout le monde l'ignore comme elle. Mais le démon qui conduit toujours les femmes, n'a qu'à par hasard amener la vôtre dans cette ville, vous jouez-là, monsieur, un jeu bien dangereux, et vous savez que la polygamie mène à...

MARPHURIO.

Bon! quand elle viendroit ici, elle ne me reconnoîtroit pas.

LA FLEUR.

Mon Dieu, non! Elle m'a bien reconnu, moi; jugez, si elle vous voit jamais, comme elle s'y méprendra; et puis, n'y a-t-il pas un certain sentiment d'aversion qui avertit toujours une femme de la présence de son mari? d'ailleurs, monsieur votre frère...

MARPHURIO.

Mon frère croit ma femme morte; il sait qu'un procès un peu humiliant que j'ai eu à Florence m'a obligé de quitter cette ville où il n'a jamais été, et de cacher mon nom: ma femme ne l'a jamais vu, ainsi cesse de m'affliger par tes folles idées. Il y a cent mille à parier contre un, que le hasard que tu crains n'arrivera pas: le seigneur Barbarino, mon ami, est le seul à Florence qui sache mon secret, et il ne me trahira sûrement pas; mais parle-moi de la duègne qu'il doit m'envoyer. Quelle femme est-ce?

LA FLEUR.

Ah! monsieur, il dit que la signora Sibilla est une femme merveilleuse; elle a des yeux de lynx et un cœur de roche; il est également impossible de la tromper et

de l'attendrir, et elle a déjà fait mourir de chagrin trois jeunes femmes qui lui ont été confiées, et dont elle a rompu toutes les intrigues.

MARPHURIO.

Tu me charmes, mon cher la Fleur.

LA FLEUR.

Mais elle devroit être déjà chez vous; le seigneur Barbarino m'avoit dit qu'elle étoit partie il y a huit jours.

MARPHURIO.

Il me l'avoit aussi mandé, et j'en suis vraiment inquiet: tu ne l'as pas passée en chemin?

LA FLEUR.

Je ne suis pas venu par la grande route, et j'ai profité du congé que vous m'aviez donné, pour aller voir mon père qui est à quinze lieues d'ici, et pour lui tirer quelques pistoles.

MARPHURIO.

Tu n'a pas d'idée de l'impatience avec laquelle j'attends la signora Sibilla; Henriette, que je tiens sous clef jusqu'à son arrivée, me persécute tous les jours pour sortir. Mon

pauvre la Fleur, cours encore sur la route de Florence; informe-toi de notre duègne; hâte-la, amène-la moi promptement, je payerai bien ton zèle et tes courses.

LA FLEUR.

Vous me payerez! Ne pourriez-vous jamais mettre cette phrase au présent? Je suis un peu las du futur, je vous en avertis.

MARPHURIO.

Va vîte, je meurs d'impatience; tu prends mal ton temps pour me demander de l'argent.

LA FLEUR.

Quel temps voulez-vous que je prenne? avec vous, celui du payement n'arrive jamais.

MARPHURIO.

Tu aimes bien l'argent.

LA FLEUR.

L'argent nous fait tant de bien, que nous lui devons un peu de reconnoissance.

MARPHURIO.

Allons, ne babille pas davantage; pars.

LA FLEUR.

Quel Arabe! va, maudit avare, je ne resterai pas long-temps à ton service.

Il sort.

SCÈNE VIII.

MARPHURIO *seul.*

Les femmes nous donnent bien de la peine dans ce monde ; il est également difficile de les garder et de les quitter. Que ne suis-je dans ce bon pays des Mahométans, où on les fait veiller dans un sérail par de fidèles eunuques. Ma foi quand j'y serois, je n'en serois pas beaucoup plus tranquille. Ma première femme n'a-t-elle pas trouvé le moyen de s'échapper de leurs mains ; j'ai désiré, tenté, espéré d'être veuf, et le diable me renvoie ma femme. Je fais l'impossible pour rendre Henriette soumise et fidèle ; puisse le diable ne pas me déconcerter encore dans mon nouveau projet, et puissé-je avoir malgré lui le double bonheur, d'un côté d'être veuf, et de l'autre de ne pas être cocu !

SCÈNE IX.

MARPHURIO, CRISPIN *en habit de duègne.*

MARPHURIO.

Oh ! oh ! voilà un extraordinaire visage de femme ; quelle mine rébarbative !

CRISPIN à part.

Voici le moment de l'attaque; allons, du courage, Crispin, ne te démonte pas.

MARPHURIO.

Peut-on savoir ce que veut madame?

CRISPIN.

Madame cherche quelqu'un.

MARPHURIO.

Et ce quelqu'un est?

CRISPIN.

Un fort galant homme.

MARPHURIO.

Il s'appelle?

CRISPIN.

C'est le plus honnête homme de la ville.

MARPHURIO.

Vous le nommez?

CRISPIN.

C'est un homme sensé.

MARPHURIO.

Mais son nom?

CRISPIN.

Un homme studieux.

MARPHURIO.

Mais comment?

CRISPIN.

Un homme docte.

MARPHURIO.

Vous ne voulez pas...

CRISPIN.

Un homme rangé.

MARPHURIO.

Et cet homme qui a tant de qualités, n'a pas de nom?

CRISPIN.

Si fait, si fait, il en a un; il s'appelle le seigneur Marphurio.

MARPHURIO.

Ah! vous cherchez le seigneur Marphurio. Le connoissez-vous?

CRISPIN.

Je ne le connois que de réputation, mais je vais bientôt le connoître intimement.

MARPHURIO.

Intimement!

CRISPIN.

Oui, je vais m'établir chez lui pour n'en

plus sortir, et j'arrive pour cela tout exprès de Florence.

MARPHURIO.

Ah Dieux ! c'est sans doute le trésor que j'attendois depuis si long-temps ; votre nom, s'il vous plaît.

CRISPIN.

Ah ! diable, mon nom, vous me demandez-là une chose qui m'embarrasse beaucoup.

MARPHURIO.

Je ne connois cependant pas de question plus simple.

CRISPIN.

Oui, quand on n'a qu'un nom; mais moi qui en ai porté plusieurs, je ne sais lequel vous dire; d'ailleurs, je n'ai pas le temps de m'amuser à causer avec vous, j'ai trop d'impatience de voir le seigneur Marphurio.

MARPHURIO.

Eh bien, vous pouvez rester avec moi tout à votre aise, car c'est à lui que vous parlez.

CRISPIN.

Vous êtes le seigneur Marphurio ! ah ! permettez-moi, de grâce, de vous embrasser.

MARPHURIO.

Ay, ay, vous avez pensé m'étouffer.

CRISPIN.

C'est l'excès de ma joie qui occasionne ce petit transport.

MARPHURIO.

Vous êtes donc la signora Sibilla que le seigneur Barbarino m'avoit promise depuis si long-temps.

CRISPIN *à part.*

La signora Sibilla, fort bien!

haut.

Oui, seigneur, vous voyez en moi la perle des duègnes.

MARPHURIO.

Je le sais.

CRISPIN.

L'épouvantail des amans.

MARPHURIO.

Je le crois

CRISPIN.

La caution de l'honneur des maris qui m'emploient.

MARPHURIO.

Je l'espère.

CRISPIN.

Et vous verrez que le seigneur Barbarino ne vous a point trompé.

MARPHURIO.

J'en suis persuadé, il m'a écrit que je pouvois avoir en vous toute confiance.

CRISPIN.

Vous ne sauriez mieux la placer.

MARPHURIO.

J'aurai, dès aujourd'hui, des secrets bien importans à vous apprendre.

CRISPIN.

Bon, mettez-moi au fait de tout ce qui vous regarde, vous ne sauriez me faire de plus grand plaisir.

MARPHURIO.

Je veux vous faire voir tout de suite la jeune personne que je vous donne à garder.

Il va chercher Henriette.

CRISPIN.

C'est ce que je désire.

à part.

Ce sera peut-être moi qui vous en donnerai à garder.

SCENE X.

HENRIETTE, MARPHURIO, CRISPIN en duègne.

MARPHURIO.

Venez, Henriette! voici la nouvelle gouvenante à laquelle je soumets votre conduite. La signora Sibilla est une respectable personne à laquelle je vous ordonne d'obéir comme à moi.

à Crispin.

Comment la trouvez-vous?

CRISPIN.

Elle est gentille, mais elle a l'air bien triste : on diroit que ma vue lui est désagréable.

HENRIETTE.

On diroit vrai.

MARPHURIO.

Taisez-vous, mademoiselle, ou parlez mieux.

CRISPIN.

Elle est franche, c'est une bonne qualité; mais elle s'accoutumera à me voir.

HENRIETTE.

Plus on voit un tyran, plus on le hait.

MARPHURIO.

Allons, rentrez chez vous, petite impertinente.

CRISPIN.

Ne vous embarrassez pas, je viendrai à bout de mâter ce petit caractère-là.

Henriette s'en va.

SCENE XI.

MARPHURIO, CRISPIN en duègne, D'ORVILLE dans le fond du théâtre.

MARPHURIO.

Vous aurez de la peine, elle est bien volontaire.

CRISPIN.

De la peine! vous ignorez sûrement que vous parlez à la signora Sibilla? Allez, monsieur, je connois les femmes; pas une de leurs pensées ne m'échappe; je sais à fond tous les replis de leur caractère, et je vous promets, avant deux jours, de la rendre souple comme un gant.

D'ORVILLE.

Voilà, sans doute, cette maudite duègne qu'on attendoit: écoutons-la.

MARPHURIO.

Signora, dites-moi, je vous prie, s'il est vrai que vous ayez fait mourir trois femmes de chagrin.

CRISPIN.

Oui, mais c'est une bagatelle, j'étois bien novice alors; je les faisois mourir de chagrin; actuellement je les fais vivre de douleur.

D'ORVILLE.

Ah! la chienne!

MARPHURIO.

Ah! l'admirable personne!

CRISPIN.

Je connois si bien les femmes du premier coup-d'œil, que j'ai deviné tout de suite que votre pupille avoit de l'amour pour un jeune homme qu'elle veut épouser.

MARPHUIRO.

Oh! l'habile femme! hélas! oui, rien n'est plus vrai; la petite sotte, au lieu de faire son bonheur, de s'unir à un homme sensé

comme moi, a la tête tournée, à ce que je crois, d'un petit freluquet qui la demande en mariage; et pourquoi l'aime-t-elle, parce qu'il est un peu plus frais et qu'il a une trentaine d'années de moins que moi.

CRISPIN.

L'imbécille ! peut-on être de si mauvais goût ! Mais laissez-moi faire ; allez, son galant n'en approchera pas d'une lieue.

D'ORVILLE.

Ah ! la vieille sorcière !

MARPHURIO.

Tu me charmes.

CRISPIN.

Comment s'appelle-t-il ?

MARPHURIO.

Le chevalier d'Orville.

CRISPIN.

Oh bien, monsieur le chevalier cherchera d'autres aventures.

MARPHURIO.

Tu me ravis.

CRISPIN.

Je lui apprendrai combien il est ridicule

à lui d'oser plaire à une jeune personne que vous aimez.

MARPHURIO.

Je t'aime à la folie, ma chère Sibilla.

D'ORVILLE.

Le monstre!

CRISPIN.

Il verra que la signora Sibilla n'est pas une femme comme une autre.

D'ORVILLE.

Je voudrois pouvoir l'étrangler.

MARPHURIO bas.

Comme elle prend feu pour moi!

haut.

Il faut que je t'embrasse.

CRISPIN.

Et j'entends que dès ce soir elle accepte sans murmurer mon maître pour époux.

D'ORVILLE.

Je n'en puis plus de colère.

MARPHURIO.

Quoi tu pourrois la décider! je ne me sens pas de joie. Ma chère Sibilla, viens dans ma maison; je m'en repose aveuglé-

ment sur toi, et je te confie entièrement le soin de ma fortune et de mon amour.

Il rentre.

CRISPIN.

Je vous suis; mais il faut que j'aille avant au cabaret, je veux dire à l'auberge, pour faire apporter chez vous mes effets.

SCENE XII.

CRISPIN, D'ORVILLE.

CRISPIN *en duègne, sans voir d'Orville.*

Votre fortune et votre amour, oui, oui, je vais m'en occuper; jusqu'à présent tout va bien, et j'espère...

D'ORVILLE.

Je cède à mon impatience, et je veux me donner le plaisir d'assommer ce diable femelle.

Il va pour battre Crispin.

CRISPIN.

Quelle fureur vous possède? Holà, doucement, seigneur chevalier, plus de respect pour le beau sexe, je vous prie.

D'ORVILLE.

D'ORVILLE.

Ah, Dieu! c'est toi, mon pauvre Crispin! Qui l'auroit jamais imaginé?

CRISPIN.

Vous voyez ce que m'a fait faire le désir de vous servir, et le hasard nous sert encore mieux que mon imagination. Le seigneur Marphurio est la meilleure dupe du monde.

D'ORVILLE.

Dis-moi tout ce qu'il t'a dit. As-tu vu Henriette? Que fait-elle? que pense-t-elle? quand la verrai-je? Réponds-moi donc?

CRISPIN.

Que de questions! Croyez-vous que j'aye le temps d'y répondre? On peut venir nous surprendre, et tout seroit perdu. Sauvez-vous. Henriette vous aime.

D'ORVILLE.

Mais...

CRISPIN.

Je vous la ferai épouser ce soir; sauvez-vous.

D'ORVILLE.

Tu crois que...

CRISPIN.

Mon Dieu, revenez dans une heure, je vous donnerai le moyen de lui parler; sauvez-vous.

D'ORVILLE.

Tu me promets...

CRISPIN.

Oui, je vous promets tout ce que vous voudrez; sauvez-vous.

D'ORVILLE.

Mais tiendras-tu?

CRISPIN.

Je tiendrai ce que je pourrai; au diable l'imprudent: allez-vous-en.

D'ORVILLE.

Mais, je crains.

CRISPIN.

Moi, je crains que vous ne défassiez tout ce que j'ai fait. Pour la centième fois, débarrassez-moi de vous.

D'ORVILLE.

Je te quitte.

CRISPIN.

C'est un rude embarras que d'avoir sur les bras un jaloux comme Marphurio, et un amoureux comme mon maître. Il faut être moi pour en venir à bout.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

CRISPIN en duègne, HENRIETTE.

CRISPIN.

Allons, mademoiselle, venez prendre l'air, et sur-tout prenez une mine un peu moins triste.

HENRIETTE.

Non, tous vos soins seront inutiles; je vous avertis que je déteste mon tuteur, que je vous déteste parce que vous en êtes l'espion. Je proteste contre sa tyrannie, je ne serai jamais sa femme quoi qu'il puisse faire, et j'espère que le ciel m'aidera à trouver les moyens de me délivrer de l'indigne esclavage où je suis.

CRISPIN.

Tu Dieu! qu'elle est décidée! Mademoiselle, vous croyez donc qu'il vous sera fort aisé de tromper le seigneur Marphurio et la signora Sibilla? Il feroit beau voir, ma foi, une enfant de seize ans jouer un homme

de son âge, et une femme du mien.

HENRIETTE.

Si je ne trouve pas le moyen de faire cesser toutes vos injustices, je trouverai peut-être celui de cesser de vivre.

CRISPIN.

Vous aimez les partis violens; mais vous me croyez donc bien méchante?

HENRIETTE.

Je vous crois un monstre.

CRISPIN.

Je veux détruire cette opinion-là, et je prétends qu'avant un quart-d'heure vous m'aimiez à la folie.

HENRIETTE.

Oh! c'est impossible!

CRISPIN.

Impossible?

HENRIETTE.

Oui.

CRISPIN.

Vous verrez; vous ne connoissez pas encore mon pouvoir sur votre esprit. Je vous dis que je suis sure qu'avant un quart-d'heure, vous m'aimerez infiniment, et que vous par-

lerez fort tendrement à mon maître: je l'ai mis dans ma tête.

HENRIETTE.

Vous m'excédez avec vos plaisanteries; je vous répète que vous et votre maître, je vous ai en horreur, et que...

CRISPIN.

Cela n'est pas vrai.

HENRIETTE.

J'aimerois mieux être morte que d'être sa femme.

CRISPIN.

Vous aimeriez mieux mourir que de ne pas l'épouser.

HENRIETTE.

Moi!

CRISPIN.

Vous.

HENRIETTE.

Etes-vous folle?

CRISPIN.

C'est vous plutôt qui avez un petit grain de folie, et c'est mon maître qui vous a pris votre raison, quoiqu'il n'y paroisse pas, car il n'en a pas beaucoup plus que vous.

HENRIETTE.

Mais, certainement vous extravaguez.

CRISPIN.

Je n'extravague point; je lis dans votre cœur, et j'y vois que vous aimez mon maître à la folie.

HENRIETTE.

S'il est vrai que vous lisiez dans mon cœur, ou plutôt si mon tuteur vous a dit que j'aimois quelqu'un, il est abominable à vous de joindre la raillerie à la tyrannie; contentez-vous de me gêner, de m'affliger, de me désespérer par votre continuelle présence, et ne me plaisantez point sur mon sentiment pour un homme que j'aimerai toute ma vie, et sur mon aversion pour un homme que je haïrai toujours.

CRISPIN.

Je ne vous empêche pas de haïr votre tuteur, c'est très-bien fait; en ayant votre haine, il a justement ce que méritent sa conduite avec vous, son avarice, sa vieillesse et sa ridicule figure.

HENRIETTE.

Vous me surprenez Sibilla; quoi! c'est vous!

CRISPIN.

Vous ne me connoissez pas encore. Je vous jure que j'ai été toute ma vie du parti des pupilles contre leurs tuteurs : c'est mon métier.

HENRIETTE.

Quoi! vous consentiriez à me servir contre Marphurio?

CRISPIN.

Si j'y consens! d'honneur, je ne suis ici que pour cela.

HENRIETTE.

S'il étoit vrai, ma chère Sibilla! mais non, cruelle, vous abusez de ma crédulité, vous insultez à mes chagrins, et vous vous faites un plaisir de mes peines.

CRISPIN.

Ah! si vous saviez au contraire combien j'ai le cœur tendre et compatissant pour les jolies filles; avec une larme ou deux elles feroient de moi tout ce qu'elles voudroient, et vous êtes en vérité la première femme qui m'ait trouvée cruelle.

HENRIETTE.

Quoi, d'honneur, vous vous intéressez à mon amour!

CRISPIN.

Et je vous dis depuis une heure que je m'y intéresse tant, que, dès ce soir, je veux vous donner mon maître pour époux.

HENRIETTE.

Ah, Dieu! je savois bien, barbare, que votre fausse pitié n'étoit qu'un cruel persifflage.

CRISPIN.

Il n'y a point de persifflage à cela; vous serez, vous dis-je, et j'en jure par ma barbe, mariée à mon maître, et délivrée du seigneur Marphurio.

HENRIETTE.

Que voulez-vous dire? Mon tuteur n'est-il pas votre maître? Je ne conçois rien à tout ce que vous dites.

CRISPIN.

Voici quelqu'un qui vous l'expliquera.

SCENE II.

HENRIETTE, le chevalier D'ORVILLE, CRISPIN en duègne.

D'ORVILLE.

Ah! ma chère Henriette!

HENRIETTE.

Seroit-il possible !

D'ORVILLE.

Enfin je puis...

HENRIETTE.

Quoi, cette femme!

D'ORVILLE.

Quel bonheur!

HENRIETTE.

Quelle surprise!

D'ORVILLE.

Je suis enchanté!

HENRIETTE.

Je n'en reviens pas!

CRISPIN les contrefaisant.

Ah! ma chère Henriette! seroit-il possible! enfin je puis; quoi cette femme! quel bonheur! quel surprise! je suis enchanté! je n'en reviens pas. Voilà une fort belle conversation, et vous profitez bien du temps que mon habileté vous donne.

D'ORVILLE.

Ah! mon cher Crispin, les paroles me manquent pour exprimer mon ravissement.

HENRIETTE.

Lui! Crispin! à la fin je comprends. Mais aussi qui auroit jamais pu deviner que la personne que je redoutois le plus, et que je croyois le plus grand obstacle à notre amour, étoit celle qui devoit le favoriser.

CRISPIN.

Cela vous apprendra à ne plus juger les gens sur l'apparence; mais voyons vîte ce qu'il faut que vous fassiez. Le seigneur Marphurio peut nous surprendre; il a pour le moment une confiance entière en moi, mais mon règne peut finir; la véritable duègne peut arriver: alors vous perdriez tout, il n'y a que moi qui y gagnerois certaine aubaine pour laquelle j'ai une forte répugnance; croyez-moi, sauvez-vous ensemble; allez vous réfugier chez le bon monsieur Euphemon, et dépêchez-moi fiançailles, célébration, et tout ce qui rend un mariage solide et parfait, afin que votre jaloux n'ait rien à dire, à faire, ni à défaire.

D'ORVILLE.

Crispin a raison, ma chère Henriette. Si nous perdons un seul instant, nous ferons peut-

être le malheur de notre vie. Marphurio désabusé sera mille fois plus difficile à tromper; nous verrons toutes nos espérances renversées, et nos efforts n'auront servi qu'à resserrer nos chaînes, et à les rendre plus pesantes.

HENRIETTE.

Non, connoissez-moi, chevalier; je vous aime, je vous aimerai jusqu'à la mort. Mon tuteur et l'esclavage où il me retient me sont odieux : mais mon amour pour vous, mon aversion pour lui, la perspective de l'avenir le plus affreux, l'espoir du bonheur le plus grand, en un mot, rien au monde ne pourroit me décider à faire une démarche mal-honnête; je me la reprocherois toute ma vie. Peut-être un jour vous seriez assez injuste vous-même pour m'en faire un crime.

D'ORVILLE.

Moi! vous ne le pensez pas.

HENRIETTE.

Tout passe; l'amour change souvent. Ah! croyez-moi; un bonheur acquis aux dépens de l'honnêteté, c'est un bien trompeur dont on ne jouit jamais tranquillement, dont

on se dégoûte très-vîte, et qui ne laisse que des remords.

D'ORVILLE.

Ma chère Henriette, votre refus me désespère ; mais en augmentant mon estime et ma vénération pour vous, il augmente encore mon amour. Cependant songez combien votre fuite seroit légitime, et voyez...

HENRIETTE.

Non, je vous le répète, n'espérez jamais m'y faire consentir.

CRISPIN.

Au diable soit la pruderie ! Vous dites-là de fort belles choses, mademoiselle, mais vous faites la plus grande folie du monde ; et vous, monsieur l'amoureux transi, qui perdez votre temps à admirer sa ridicule morale, au lieu de lui en faire changer, je vous baise bien les mains. Vous pouvez chercher, si vous le voulez, un plus habile homme que moi pour vous servir ; pour moi, j'y renonce.

HENRIETTE.

Eh! ne nous abandonne pas.

D'ORVILLE.

Mon cher Crispin, prends pitié de mon état.

CRISPIN.

Eh ! parbleu que voulez-vous de moi ? Je vous livre votre maîtresse, et vous la rendez au seigneur Marphurio. Espérez-vous qu'il viendra vous prier de l'accepter pour femme ?

HENRIETTE.

Non, mais il faut que tu trouves un moyen de le forcer à consentir à notre union.

CRISPIN.

Y consentir ! Oh ! si vous attendez son consentement, attendez donc qu'il soit mort : alors vous aurez son consentement tacite. Mais jusques-là...

D'ORVILLE.

Il a raison.

CRISPIN.

Vous perdez en paroles un temps précieux pour agir, et moi, je perds patience ; adieu.

[On entend dans la maison, Marphurio crier : Signora Sibilla, où êtes-vous donc ? Le dîner est prêt.]

Eh bien, ne l'avois-je pas bien dit, voilà notre jaloux qui revient, et notre espoir qui s'enfuit. Ah ! les sottes gens que vous êtes !

D'ORVILLE.

Je me sauve; tâche, Crispin, de me ménager une autre entrevue.

CRISPIN.

Allons, allons, je le veux bien; mais songez à en mieux profiter; plus de scrupules, ou j'envoie ma jupe, ma robe, et mon bonnet par-dessus les moulins.

SCENE III.

HENRIETTE, CRISPIN en duègne.

HENRIETTE.

Mon tuteur va venir: que je le hais! Il m'y force, car mon cœur n'étoit pas né pour haïr.

CRISPIN.

Haïssez-le tant que vous voudrez, mais cachez-lui un peu votre haîne; parlez-lui plus amicalement; il faut lui inspirer un peu de confiance, si nous voulons en venir à bout.

HENRIETTE.

Je ne suis pas accoutumée à feindre, et si j'y contrains ma bouche, mon visage et mes yeux la démentiront.

CRISPIN.

Vous êtes une femme bien étrange si vous ne savez pas feindre ; c'est ce qu'ordinairement une femme sait le mieux.

SCENE IV.

HENRIETTE, CRISPIN en duègne, MARPHURIO.

MARPHURIO à Henriette.

Vous êtes bien long-temps dehors : vous ne voulez donc pas dîner?

Henriette rentre.

Et bien, ma chère Sibilla, comment trouvez-vous cette petite personne ? a-t-elle toujours ſa même humeur ?

CRISPIN.

Point du tout, monsieur; vous l'avez mal jugée ; c'est le meilleur caractère du monde, et même je vous dirai qu'elle n'a pas, à beaucoup près, pour vous, l'éloignement que vous lui supposez.

MARPHURIO.

Tu crois ? Elle m'a dit fort clairement qu'elle me détestoit.

CRISPIN.

CRISPIN.

Il y a bien quelque chose de vrai à cela ; mais ce n'est pas vous qu'elle déteste, c'est votre manière d'agir avec elle.

MARPHURIO.

Ma manière d'agir avec elle !

CRISPIN.

Eh, mon Dieu, oui ! elle dit qu'elle ne peut souffrir votre méfiance continuelle : elle vous trouve injuste de supposer toujours qu'elle est d'assez mauvais goût pour ne pas vous aimer et pour en aimer un autre. Je m'étois trompée tantôt dans mes conjectures ; elle n'aime que vous.

MARPHURIO.

Elle n'aime que moi ! Mais ce chevalier ?

CRISPIN.

Elle s'en moque, et elle est indignée que vous croyiez qu'il ait pu lui plaire ; il n'y a rien de plus certain : c'est ce qui la met en colère ; mais au fond elle sera ravie d'être votre femme.

MARPHURIO.

Mais cependant, toutes les duretés qu'elle me dit.

CRISPIN.

Ce sont des preuves d'amour, monsieur.

MARPHURIO.

Des preuves d'amour!

CRISPIN.

Certainement; c'est un dépit amoureux.

MARPHURIO.

Mais on ne dit point d'injures aux gens qu'on aime.

CRISPIN.

Allons donc, vous vous moquez; c'est aux gens indifférens qu'on n'en dit pas; mais les amans s'en accablent, et ils s'appellent bien moins souvent mon amour et mon cœur, que traître, cruel, parjure, perfide, ingrat, monstre, etc.

MARPHURIO.

A la bonne heure: mais elle ne m'a jamais dit de douceurs.

CRISPIN.

Elle est trop honnête et trop modeste pour vous en dire en face; mais avec moi elle est moins retenue.

MARPHURIO.

Oui! Eh bien! que te disoit-elle de moi?

CRISPIN.

Les plus charmantes choses du monde.

MARPHURIO.

Mais encore?

CRISPIN.

Elle louoit votre caractère.

MARPHURIO.

Tout de bon?

CRISPIN.

Votre physionomie.

MARPHURIO.

D'honneur?

CRISPIN.

Votre esprit.

MARPHURIO.

Tu me ravis.

CRISPIN.

Votre bonne grâce.

MARPHURIO.

L'as-tu bien entendue?

CRISPIN.

Elle soutient que sans vos défauts, vous seriez un homme parfait.

MARPHURIO.

La pauvre petite!

CRISPIN.

Et je suis sûre qu'en lui montrant un peu de confiance, et lui laissant un peu de liberté, vous lui tourneriez la tête entièrement.

MARPHURIO.

Seroit-il possible? Tu m'assures donc qu'elle n'a aucune répugnance pour m'épouser?

CRISPIN.

De la répugnance, fi donc! Je vous répète que c'est tout le contraire.

MARPHURIO.

Mais, es-tu bien sûre?

CRISPIN.

Eh! mon Dieu, oui. Il est tout aussi vrai qu'elle vous aime, qu'il est vrai que je suis une femme, et que je m'appelle Sibilla.

MARPHURIO.

Tu me combles de joie! Eh bien, puisqu'elle m'aime tant, je ne veux pas retarder davantage le plaisir qu'elle se promet dans notre union; d'ailleurs j'ai d'importantes raisons pour ne pas la différer, et je vais de

ce pas chercher un notaire qui conclura notre mariage au plus vîte. Rentrez, Signora, et mettez-vous à table en attendant.

CRISPIN *à part, en s'en allant.*

Diable, voici un contre-temps fâcheux : mais tâchons pendant son absence d'engager Henriette à s'échapper.

SCENE V.

MARPHURIO *seul.*

C'est une bonne créature que cette Sibilla ; c'est un trésor dans une maison. Comme elle a démêlé ce que pensoit ma pupille ; je ne l'aurois pas deviné en cent ans, moi. Ah! il faut être femme, pour connoître et comprendre les femmes!

SCENE VI.

MARPHURIO, LA FLEUR *l'air affligé.*

MARPHURIO.

Ah! ah! la Fleur, te voilà de retour! je t'ai fait faire un voyage bien inutile.

LA FLEUR.

Hélas, oui, monsieur, fort inutile. Mais comment savez-vous déjà?

MARPHURIO.

Tu n'avois garde de m'amener ma duègne. Jusqu'où as-tu été?

LA FLEUR.

Jusqu'à six lieues d'ici, et je l'ai trouvée partie pour....

MARPHURIO.

Mon Dieu, oui, je le sais.

LA FLEUR.

Mais qu'est-ce qui vous l'a dit?

MARPHURIO.

Elle-même.

LA FLEUR avec étonnement.

Comment elle-même, monsieur!

MARPHURIO.

Oui, sûrement, elle-même.

LA FLEUR.

Mon Dieu! que dites-vous-là? De qui parlez-vous?

MARPHURIO.

De la signora Sibilla.

LA FLEUR d'un air effrayé.

Vous dites que vous l'avez vue?

MARPHURIO.

Certainement je l'ai vue, et je lui ai parlé.

LA FLEUR.

Ah ! juste ciel ! quel prodige ! Et vous a-t-elle fait beaucoup de peur ?

MARPHURIO.

Peur ! et pourquoi donc en aurois-je eu peur ?

LA FLEUR.

Pourquoi ? Ah ! mon Dieu, à votre place je serois mort de frayeur !

MARPHURIO.

Et la raison ?

LA FLEUR.

La raison est que tout mon sang se seroit glacé dans mes veines. Mais ne vous êtes-vous pas trompé ; est-il bien vrai que vous l'avez vue ?

MARPHURIO.

Rien n'est plus vrai, ni moins extraordinaire ; tu n'as qu'à entrer chez moi, tu la verras : elle y est encore.

LA FLEUR.

Elle y est encore ?

MARPHURIO.

Oui, elle y est établie. Viens.

LA FLEUR.

Moi, mettre le pied dans cette maison ! j'aimerois mieux mourir.

MARPHURIO.

Es-tu fou?

LA FLEUR.

Non, monsieur, mais je suis chrétien; et je ne saurois être dans un lieu où le diable fait sa demeure.

MARPHURIO.

Certainement, sa cervelle est dérangée. Mais qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à ce que j'aie vu cette duègne, puisque tu avoues qu'en arrivant à l'endroit où elle a couché tu l'as trouvée partie ?

LA FLEUR.

Oh! oui, mais vous ne m'aviez pas laissé le temps d'achever; je l'ai trouvée partie, mais c'est pour l'autre monde, et j'étois surpris qu'on vous l'eût déjà dit.

MARPUHRIO.

Que me vient-il conter-là ! Mon pauvre

garçon, es-tu ivre? ou bien es-tu dans ton bon sens?

LA FLEUR.

Je vous proteste que pour la première fois de ma vie, je n'ai bu que de l'eau toute la journée.

MARPHURIO.

Et tu dis...

LA FLEUR.

Je dis que, d'après vos ordres, allant m'informer sur la route de Florence, de la duègne que vous attendiez, j'ai appris sa mort dans un village à six lieues d'ici.

MARPHURIO.

Cela ne se peut pas.

LA FLEUR.

Je vous dis qu'elle est morte; une fièvre chaude l'a attaquée et emportée en cinq jours.

MARPHURIO.

Non, je te dis qu'on t'a trompé.

LA FLEUR.

Par Dieu, vous êtes bien incrédule: je l'ai vu enterrer; je l'ai vu de mes propres yeux.

MARPHURIO.

Tu as sûrement mal vu, il est impossible.

LA FLEUR.

Quelle obstination enragée ! Je vous dis, vous atteste, vous certifie et vous proteste que la signora Sibilla est morte ; qu'on l'a ensevelie et enterrée ; qu'il n'existe plus de signora Sibilla au monde ; que voici son extrait-mortuaire que je me suis fait donner, et que si elle est chez vous, c'est le diable qui, pour nos péchés, a pris sa figure, et est venu vous rendre visite.

MARPHURIO.

Ah ! Dieu ! je n'en puis plus douter ; je suis trahi : c'est sûrement un émissaire du galant d'Henriette qui a pris le nom de Sibilla pour m'abuser ; mais je veux tourner leur stratagême contre eux : mon cher la Fleur, va vîte chez mon notaire, et fais-le venir sur-le-champ.

LA FLEUR.

J'y cours.

SCENE VII.

MARPHURIO seul.

J'allois, un moment plus tard, être leur

dupe : ils auroient profité de mon absence. Oh, la fausse femelle! l'abominable duègne! Le monde est plein, dans ce vilain siècle, de ces exécrables vieilles, qui se font un jeu de désoler les maris, et de vendre aux jeunes gens l'honneur des filles. Il faut qu'aujourd'hui je jouisse au moins du plaisir de donner à celle-ci la récompense qu'elle mérite. Holà, ho, holà, signora Sibilla!

Il prend un bâton et frappe à sa porte.

SCENE VIII.

MARPHURIO, CRISPIN *en duègne.*

CRISPIN.

Que veut le seigneur Marphurio?

à part.

Quoi! déjà de retour.

MARPHURIO *cachant son bâton.*

Je viens vous demander un conseil.

CRISPIN.

Sur quoi, s'il vous plaît?

MARPHURIO.

Je connois votre sagesse.

CRISPIN.

Vous êtes bien bon.

MARPHURIO.

Votre franchise.

CRISPIN.

Monsieur, il n'y a pas de quoi me louer.

MARPHURIO.

Vous ne voudriez pas me tromper.

CRISPIN.

Le ciel m'en préserve.

MARPHURIO.

Vous ne me conseillerez que ce que vous feriez à ma place.

CRISPIN.

Absolument.

MARPHURIO.

Eh bien! signora, c'est que depuis que je vous ai vue, j'ai découvert qu'un de mes gens me trahissoit, et avoit dessein de me voler. Que me conseillez-vous de lui faire?

CRISPIN.

Il faut le faire pendre quand il vous aura volé.

MARPHURIO.

Ce ne seroit pas mal fait; mais j'aime

mieux ne pas attendre qu'il m'ait volé, et le renvoyer avec une petite correction.

CRISPIN.

C'est sagement vu.

MARPHURIO.

Eh bien, je m'en rapporte à vous pour le châtiment.

CRISPIN.

Je suis bien flattée de cette preuve de confiance.

MARPHURIO.

Quel est votre avis?

CRISPIN.

Monsieur, j'ai toujours éprouvé, je veux dire que j'ai toujours remarqué que de toutes les punitions, la plus efficace.

MARPHURIO.

C'est...

CRISPIN.

La plus satisfaisante, la plus prompte, la moins compliquée, en un mot, la punition par excellence, celle dont j'ai toujours vu le meilleur effet, et celle dont je me servirois à votre place...

MARPHURIO.

Achevez.

CRISPIN à part.

Je ne sais à quel camarade je rends ce service.

haut.

C'est, monsieur, une volée de coups de bâton.

MARPHURIO.

C'est donc votre avis? c'est le mien aussi.

CRISPIN.

Ay, ay, ay, ay, ay!

MARPHURIO.

Je suis bien aise de vous apprendre comme je traite les coquines de votre profession, qui ont l'imprudence d'entrer chez moi sous un faux nom.

CRISPIN.

Ay, ay, ay, ay, ay!

MARPHURIO.

Adieu.

SCENE IX.

CRISPIN seul.

Ah, grand dieu! je suis assommé; mais d'où peut me venir cet orage? Qui est-ce

qui l'a désabusé? Sots amoureux! chien de métier de confident! au diable la fourberie! Allons faire part à monsieur d'Orville de son malheur et du mien, et tâchons, s'il se peut, de venger mon maître, mon honneur et mes épaules du tort qu'on vient de leur faire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

CRISPIN en habit d'homme.

On dit qu'on sait toujours trop tôt les mauvaises nouvelles, mais on dit mal pour cette fois-ci, car je ne peux pas déterrer mon maître: où diable s'est-il fourré ? Je gage qu'il est dans quelque coin, planté comme une borne, rêvant à sa dulcinée. La peste soit des amoureux, et du triste métier qu'ils font faire à leurs confidens! quand ils ont poussé une douzaine de soupirs, et dit autant de sottises et de fadeurs, ils croient avoir tout fait, et nous laissent tranquillement travailler d'imagination, et tenter les plus dangereuses, et les plus désagréables aventures.

SCENE II.

CRISPIN, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Comment diable, je crois que c'est...

CRISPIN.

CRISPIN.

Ah! ah! il semble que je vois...

LA FLEUR.

Eh! surement, c'est lui-même!

CRISPIN.

Par ma foi, c'est lui-même!

LA FLEUR.

Quel bonheur de te rencontrer dans ce pays, mon cher Crispin!

CRISPIN.

Qui l'eût dit qu'un rivage à mes yeux si funeste, aux regards de Crispin présenteroit la Fleur!

LA FLEUR.

Pardieu, mon enfant, je suis ravi de te retrouver ici.

CRISPIN.

C'est une bonne fortune qui ne pouvoit me venir plus à propos; c'est dans le malheur que les amis sont le plus nécessaires.

LA FLEUR.

Toi! Crispin, malheureux! toi, que j'ai vu si fort au-dessus des foiblesses humaines, si hardi fripon, si philosophe!

CRISPIN.

Eh! mon ami, tu me fais rougir avec tes louanges.

LA FLEUR.

Eh! depuis quand as-tu appris à rougir?

CRISPIN.

Mon ami, tu me vois couvert de honte.

LA FLEUR.

Est-ce que tu serois par malheur devenu honnête homme?

CRISPIN.

Non, pas encore tout-à-fait; mais l'équivalent de cela.

LA FLEUR.

L'équivalent d'honnête homme!

CRISPIN.

Oui, mon pauvre la Fleur, en un mot je suis une pauvre dupe.

LA FLEUR.

Allons, tu te moques de moi. Eh! qui diable seroit assez fin pour te duper? toi que j'ai vu jouant par dessous jambes, pendant trois ans, tous les commissaires de Paris.

CRISPIN.

Ils sont passés ces jours de fête. Je te dis, mon ami, que j'ai commencé par être fripon, et que je finis par être dupe.

LA FLEUR.

C'est précisément tout le contraire de ce qui arrive ordinairement. Mais est-ce que tu serois amoureux de quelque jolie coquine qui?...

CRISPIN.

Oh ! que non; je ne donne pas dans ces sottises-là.

LA FLEUR.

Est-ce qu'on t'auroit volé?

CRISPIN.

On n'auroit garde: je n'ai pas un écu.

LA FLEUR.

Est-ce que quelque créancier te joueroit le tour inhumain de t'obliger à le payer ?

CRISPIN.

Mon Dieu non : ce seroit impossible.

CRISPIN.

Et de qui donc es-tu dupe? si ce n'est de quelque jolie fille, ni d'un filou, ni d'un créancier ?

CRISPIN.

De qui! d'un vieillard que je voulois tromper, qui a rompu toutes mes intrigues, qui s'est moqué de moi, et qui, par mon conseil, m'a donné cent coups de bâton.

LA FLEUR.

Par ton conseil! l'aventure est admirable; mais comment ta prudence endormie avoit-elle pu?...

CRISPIN.

Jamais projet plus beau n'avoit été imaginé, conçu et exécuté; il s'agissoit d'enlever une jeune personne. Le tuteur jaloux, vouloit donner ce trésor à garder à une duègne, et j'avois trouvé le moyen de me la faire confier. Tu ris!

LA FLEUR.

Non, poursuis.

CRISPIN.

Il avoit mis le loup dans la bergerie, et je commençois à chanter victoire, quand le diable, à ce que je crois, est venu le détromper, et a fait tomber sur mes épaules le plus rude orage qu'elles ayent jamais

essuyé. Mais que trouves-tu de risible?

LA FLEUR riant.

Quoi! c'étoit toi? ah! ah! ah!

CRISPIN.

Voilà un rire qui te prend bien mal-à-propos.

LA FLEUR riant.

Ah! de grace, ah! ah! ah! laisse-moi rire à mon aise: ah! ah! ah!

CRISPIN.

Je ne sais pas ce que tu trouves de si plaisant à mon histoire.

LA FLEUR riant.

Tu étois la duègne du seigneur Marphurio! ah! ah! ah!

CRISPIN.

Justement, du seigneur Marphurio. Sais-tu bien que ton rire commence à me donner envie de te frotter les oreilles.

LA FLEUR.

Tout comme tu voudras; mais il faut que je rie: Ah! ah! ah!

CRISPIN.

Encore!

LA FLEUR.

Et tu ne connois pas celui qui t'a attiré cette petite catastrophe ?

CRISPIN.

Non, heureusement pour lui.

LA FLEUR.

Eh bien ! c'est à moi que tu as cette petite obligation.

CRISPIN.

Comment coquin !

LA FLEUR.

Calme-toi; c'est fort innocemment que je t'ai fait battre. Je suis au service du seigneur Marphurio; il m'avoit envoyé au devant de la duègne; je l'ai trouvée morte à six lieues d'ici ; je le lui ai dit, et voilà tout le mystère.

CRISPIN.

Oui, mais quoiqu'innocemment, tu m'as fait rouer de coups, et tu seras peut-être la cause de la mort de mon maître.

LA FLEUR.

Comment cela?

CRISPIN.

Il est amoureux fou d'Henriette, et s'il ne l'épouse pas, je ne réponds pas de lui. Mon cher la Fleur! tu nous a mis dans le

précipice, tu devrois bien nous en tirer.

LA FLEUR.

Si c'est possible, j'y consentirai d'autant plus volontiers, que je ne veux pas que Marphurio soit le mari d'Henriette.

CRISPIN.

Il est vrai que ce seroit un meurtre de la voir sacrifiée à ce vieux singe.

LA FLEUR.

C'est sans mon consentement qu'il l'épouse; il est avare comme celui qui a inventé l'avarice. J'ai été, dès l'âge de quinze ans, à lui; je lui avois rendu, pour sa première femme, un service qui pourroit un jour me mener à la potence.

CRISPIN.

Eh bien!

LA FLEUR.

Eh bien! à peine pouvois-je obtenir de lui de me payer mes gages. Nous nous sommes brouillés; je l'ai quitté pendant fort long-temps; il m'a tant prié, à mon retour de Paris, de rentrer chez lui, que je me suis laissé aller; mais en vérité, c'est plutôt pour être avec sa pupille, qui est la plus charmante personne du monde, que pour lui.

CRISPIN.

Ainsi, de bonne foi, tu consentirois à nous secourir : point de trahison, au moins.

LA FLEUR.

Fi donc; je te répète que dans le fond de mon cœur, je hais autant Marphurio que j'aime Henriette. Je te dis que cet homme me paye mal.

CRISPIN.

En ce cas-là, je peux compter sur toi pour le tromper.

LA FLEUR.

Ton maître paye-t-il mieux?

CRISPIN.

Ce n'est pas précisément ce qu'il aime le plus : mais quand il a besoin de moi, il est assez généreux.

LA FLEUR.

Je t'avertis que voici l'occasion de faire dénouer les cordons de sa bourse.

CRISPIN.

Je suis de ton avis; je vais faire pleuvoir l'argent sur toi, mais nous partagerons.

LA FLEUR.

Oui, je t'en laisserai tomber quelques gouttes en faveur des coups de bâton que je t'ai valu.

CRISPIN.

Voici mon maître qui vient de ce côté.

SCENE III.

D'ORVILLE, CRISPIN, LA FLEUR.

D'ORVILLE.

Eh! mon Dieu, mon cher Crispin, que t'est-il donc arrivé? Pourquoi ce changement d'habit?

CRISPIN.

Il vient du changement de notre fortune; nous sommes trahis.

D'ORVILLE.

Trahis!

CRISPIN.

Oui, trahis comme on ne l'a jamais été; vous avez perdu votre maîtresse, et moi j'ai gagné quelque chose que je vous céderois de bon cœur.

D'ORVILLE.

Quoi! Marphurio a découvert ce que tu es?

CRISPIN.

Non, monsieur, il ne sait pas qui je suis, mais il sait que je ne suis pas ce que je voulois paroître; il me prend pour une vieille coquine, pour une intrigante, pour une...

D'ORVILLE.

Et comment a-t-il appris?

CRISPIN.

C'est cet honnête garçon-là qui lui a tout découvert.

D'ORVILLE.

Ah! scélérat, tu ne mourras jamais que de ma main.

LA FLEUR.

Monsieur, j'ai fait mon devoir.

D'ORVILLE.

Eh bien, coquin, je vais te payer comme tu le mérites.

LA FLEUR.

Retiens-le donc, Crispin; une étourderie seroit bientôt faite.

CRISPIN.

Monsieur, pardonnez - lui, je vous prie; c'est sans le vouloir que le pauvre garçon nous a nui...

D'ORVILLE.

Sans le vouloir, qu'importe; il est cause de mon malheur, et je veux...

LA FLEUR.

Hay! eh!

CRISPIN.

Monsieur, je vous dis que c'est un honnête garçon qui est tout prêt à réparer le mal qu'il a fait.

D'ORVILLE.

Comment réparer! il est bien temps de réparer, quand on a assassiné quelqu'un. Laisse-moi...

CRISPIN.

Oh bien, faites donc ce que vous voudrez, puisque vous ne voulez pas me croire quand je vous assure qu'il peut rétablir vos affaires.

D'ORVILLE.

Se pourroit-il?

CRISPIN.

Eh! mon Dieu, oui; c'est l'homme de confiance de votre jaloux, mais, c'est mon ami: son maître le paye mal, le sort de votre maîtresse le touche, et pour peu que vous le veuilliez, il vous sera entièrement dévoué.

D'ORVILLE à la Fleur.

Ah! s'il est ainsi, mon pauvre garçon, tout ce que je possède est à toi; tiens, prends cette bourse. Te sens-tu disposé à me servir?

LA FLEUR.

Oui, j'aime mieux ces manières-ci que les premières: vous êtes un peu trop violent.

D'ORVILLE.

Oublie ma colère, prends cette bourse, et travaille à mon bonheur.

CRISPIN.

D'honneur, ces façons-là d'agir toucheroient un cœur de marbre.

LA FLEUR.

Je suis de ton avis, mais j'ai des remords.

CRISPIN.

Des remords! que veux-tu dire avec tes remords?

LA FLEUR.

C'est que je ne vois d'autre moyen pour vous servir, que de vous révéler un secret important, d'où dépend l'honneur, et peut-être la vie du seigneur Marphurio, et comme je suis un homme scrupuleux, j'ai peur

de me reprocher cette petite indiscrétion.

D'ORVILLE lui donnant une autre bourse.

Eh bien! crois-tu encore avoir quelques remords?

LA FLEUR, en prenant.

Non, monsieur, pas le moindre scrupule, et si j'avois à me repentir, ce seroit de n'avoir pas plutôt servi un homme aussi généreux que vous.

CRISPIN.

Voici qui va le mieux du monde.

LA FLEUR.

Pour commencer, je vous apprendrai donc que le seigneur Marphurio, qui s'appeloit autrefois Anselme, est marié.

D'ORVILLE.

Tu veux dire qu'il l'a été.

LA FLEUR.

Non, il l'est encore; je vous expliquerai tout cela: après trente ans d'oubli, sa femme reparoît en Italie; il le sait et il craint...

La fenêtre s'ouvre, et Henriette leur crie:

Sauvez-vous, mon tuteur va sortir!

D'ORVILLE.

Elle nous donne un fort bon conseil: tout seroit perdu, s'il nous voyoit ensemble.

CRISPIN.

Je crois deviner déjà le parti que nous devons tirer de ce que la Fleur vient de nous apprendre.

LA FLEUR.

Sortons d'ici: convenons en quatre mots de ce que nous avons à faire, et je viendrai tout de suite vous préparer les voies.

D'ORVILLE.

C'est bien dit, et mettons monsieur Euphemon au fait de tout ce qui se passe.

CRISPIN.

J'entends du bruit, sauvons-nous.

SCENE IV.

MARPHURIO seul.

La Fleur est bien long-temps à m'amener mon notaire. C'est un grand bonheur qu'il m'ait averti à temps du tour que cette fausse duègne me jouoit; mais je ne serai tranquille que lorsqu'Henriette sera ma femme.

Ma femme ! je me remarie, et je ne suis pas veuf ! Si cela venoit à se découvrir, (heureusement c'est impossible.) Mais ma conscience ! Bon, il y a tant d'hommes qui ont vingt femmes illégitimement, que je ne dois pas me trouver bien coupable d'en avoir deux en légitime mariage. La Fleur ne vient pas, qu'est-ce qui peut l'arrêter ? Allons voir nous-mêmes si...

SCENE V.

MARPHURIO, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Ah ! mon Dieu, seigneur, sauvez-vous !

MARPHURIO.

Que veux-tu dire ? Tu as l'air bien effrayé.

LA FLEUR.

Je vous dis de partir tout de suite de cette ville.

MARPHURIO.

Eh ! pourquoi ?

LA FLEUR.

Parce que vous ne pouvez pas y rester un quart-d'heure.

MARPHURIO.

Mais dis-moi donc quel risque je cours ici?

LA FLEUR.

Quel risque !

MARPHURIO.

Oui.

LA FLEUR.

C'est d'être mis en prison avec moi.

MARPHURIO.

En prison !

LA FLEUR.

Et puis d'être peut-être condamné aux galères.

MARPHURIO.

Mais, pardieu, dis-moi donc la cause.

LA FLEUR.

Trop heureux encore si nous échappons à la potence.

MARPHURIO.

Mais, double traître, veux-tu bien me dire ce qui fait....

LA FLEUR.

Eh! monsieur, ma peur ne vous le dit-elle pas assez! j'ai vu...

MARPHURIO.

MARPHURIO.

Eh bien ! qu'as-tu vu ?

LA FLEUR.

J'ai vu... Ah ! j'en tremble encore.

MARPHURIO.

Bourreau, veux-tu parler. Est-ce le diable que tu as vu ?

LA FLEUR.

C'est bien pis que cela, monsieur; c'est madame votre femme.

MARPHURIO.

Ma femme !

LA FLEUR.

Oui, monsieur, votre femme en personne; je ne sais quel diable lui a dit que vous étiez en cette ville, mais je l'ai vue de mes propres yeux : elle étoit chez le procureur qui demeure auprès de votre notaire; elle m'a parlé.

MARPHURIO.

Ah ! disgrace cruelle !

LA FLEUR.

Pour comble de malheur, elle vous connoît : elle sait que vous n'ignorez pas qu'elle

est en vie; elle a des preuves que malgré cela vous vouliez, aujourd'hui, en épouser une autre.

MARPHURIO.

Et comment l'a-t-elle su?

LA FLEUR.

Par vous-même: la peste soit de votre crédulité. Elle s'étoit introduite chez vous sous un faux nom, pour vous observer; vous lui avez confié...

MARPHURIO.

Quoi! cette fausse duègne!

LA FLEUR.

Oui, monsieur.

MARPHURIO.

Cette abominable vieille!

LA FLEUR.

Oui, monsieur.

MARPHURIO.

Si laide!

LA FLEUR.

Oui, monsieur.

MARPHURIO.

Que j'ai chassée !

LA FLEUR.

Oui, monsieur.

MARPHURIO.

Que j'ai battue!

LA FLEUR.

Oui, monsieur.

MARPHURIO.

C'étoit ma femme. Est-il possible!

LA FLEUR.

Oui, monsieur; voyez quel parti vous avez à prendre: elle a assez de chefs d'accusation contre vous, pour vous perdre.

MARPHURIO.

Ah! je me tiens pour perdu; mon cher la Fleur, que faut-il faire? Mais pourquoi, quand je l'ai battue, ne s'est-elle pas fait reconnoître?

LA FLEUR avec frayeur.

Apparemment qu'elle n'avoit pas encore pris toutes ses mesures pour assurer sa ven-

geance. Décidez-vous promptement. Ouf, hay!

MARPHURIO effrayé.

Qu'est-ce qui t'arrive?

LA FLEUR.

J'ai cru la voir, ah! mon pauvre maître, quelle horrible aventure, je ne doute pas que dans un moment elle ne revienne ici.

MARPHURIO.

J'entends quelqu'un, je frissonne.

LA FLEUR.

Mes cheveux se dressent sur ma tête!

MARPHURIO.

Je n'ai pas une goutte de sang.

LA FLEUR.

Tout le mien se fige.

MARPHURIO.

C'est-elle, je suis mort!

LA FLEUR.

C'est elle-même, je suis enterré!

SCENE VI.

MARPHURIO, LA FLEUR, CRISPIN en habit de duègne.

CRISPIN à Marphurio.

Eh bien, traître, mon tour est donc enfin venu, et je puis te punir à mon gré de toutes tes perfidies.

MARPHURIO.

Je suis assommé!

LA FLEUR se cachant derrière lui.

Monsieur, je crois qu'elle va nous dévorer.

CRISPIN.

Je te demande à toi-même, monstre, s'il y a de supplice assez cruel pour un misérable qui vend sa femme à des Turcs, qui lui vole son bien, et qui, la sachant encore en vie, convole en secondes noces. Tous ces faits sont avérés, j'en ai les preuves, je n'ai qu'à dire un mot, et tu te verras la corde au cou.

MARPHURIO à la Fleur.

Mon Dieu, qu'elle est effroyable!
haut.

Eh! de grâce, ma chère femme, oubliez tous ces torts que j'ai eus avec vous, et ne faites pas pendre votre mari.

CRISPIN.

Comment, scélérat, tu veux que j'oublie tant de crimes?

MARPHURIO.

Je vous demande, à genoux, de me pardonner.

CRISPIN.

Non, je veux avoir le plaisir d'être veuve.

MARPHURIO.

Mon Dieu, vous vivrez tout comme si vous l'étiez, je vous le promets: au nom de Dieu, prenez pitié de moi.

CRISPIN.

Perfide, je veux bien l'avouer, malgré toutes tes barbaries, il m'étoit resté dans le cœur un certain sentiment pour toi, un reste d'amour que les Turcs et le temps n'avoient pu détruire; j'arrive, je cherche à m'intro-

duire dans ta maison, pour voir si tu mérites que je me laisse aller à ce bizarre penchant, á cette sympathie, à ce je ne sais quoi qui m'entraînoit vers toi, et mes yeux ont été les témoins de ton infidélité; mes tristes yeux t'ont vu brûler pour d'autres appas. Je ne parle pas de la manière dont tu m'as traitée.

MARPHURIO.

Je ne vous connoissois pas; de grâce, écoutez.

CRISPIN.

Non, je n'écoute rien; je n'écoute plus que la haine: on va faire ton procès; je t'ai dénoncé à la justice; les ordres sont déjà donnés, et ma vengeance sera bientôt satisfaite.

MARPHURIO à genoux.

Je vous conjure de m'épargner, je me repens bien sincèrement de tous mes crimes, et je promets...

CRISPIN.

Non, non, il n'est plus temps.

LA FLEUR.

Madame, ne soyez pas impitoyable!

CRISPIN.

C'est bien à toi, coquin, d'oser parler; si je fais pendre mon mari, tu marcheras immédiatement après lui.

LA FLEUR à genoux.

Eh! de grâce, laissez-vous attendrir; que gagneяez-vous à nous faire pendre?

MARPHURIO.

Mon déshonneur retombera sur vous: songez que vous serez la veuve d'un homme flétri.

SCENE VII.

MARPHURIO, HENRIETTE, LA FLEUR, CRISPIN.

HENTIETTE à part.

Que vois-je? mon tuteur aux genoux de Crispin.

haut.

Eh mon Dieu! qu'est-ce que cela signifie,

MARPHURIO.

Venez, mon Henriette, vous joindre à moi: fléchissez une femme implacable qui sans nulle pitié veut faire pendre son mari.

HENRIETTE.

Son mari! je n'y conçois rien.

à part.

Mais c'est sans doute une nouvelle ruse.

haut.

Madame, je vous supplie...

CRISPIN.

Non, sa vue assure encore ton supplice: l'aspect de ma rivale redouble ma colère.

MARPHURIO.

Mon Dieu! je suis perdu sans ressource.

SCENE VIII.

D'ORVILLE, EUPHEMON, les acteurs précédens.

EUPHEMON.

Ah! mon frère, les étranges choses que je viens d'apprendre! Je vous avois toujours bien dit que la dureté, l'avarice, et la malhonnêteté menoient à....

MARPHURIO.

Oui, mon frère, vous avez raison; vous parlez à merveille : mais c'est de secours, et non pas de sermons, dont j'ai besoin.

EUPHEMON.

Je viens aussi joindre mes prières aux

vôtres pour engager votre femme à vous pardonner.

CRISPIN.

Je le veux bien.

MARPHURIO.

Ah! grâce au ciel!

CRISPIN.

Et je vous réponds que, dès qu'il sera pendu, je ne conserverai pas le moindre ressentiment contre lui.

MARPHURIO.

Je suis mort!

EUPHEMON.

Madame, écoutez moins votre colère, je vous en prie, et vengez-vous d'une autre manière. Le chevalier que voici est fort amoureux d'Henriette, pardonnez à mon frère à condition qu'il les marie, et qu'il signe le contrat que j'ai pris soin d'apporter : vous n'aurez plus de rivale, et vous...

CRISPIN.

Non, je ne veux pas vivre avec un homme qui m'a tant outragée. Voici la plus belle occasion de ma vie d'être veuve, je ne veux pas la manquer.

D'ORVILLE *à genoux.*

Madame, je vous demande en grâce de

vous prêter à ce que propose monsieur Euphemon.

HENRIETTE à genoux.

Accordez-moi le bonheur de sauver la vie à mon tuteur.

MARPHURIO à genoux.

Ma chère femme, cédez à mes larmes, à mon amour.

LA FLEUR à genoux.

Songez que le meilleur moyen pour une femme de punir son mari, est de vivre avec lui.

Tous ensemble.

Pardonnez-lui.

CRISPIN.

Souverains protecteurs des loix de l'hymenée, Dieux garans de la foi qu'Anselme m'a donnée, soyez témoins de mon imbécille bonté; et s'il se rend jamais indigne du pardon que je lui accorde, chargez-vous de son châtiment...

Il les relève.

MARPHURIO.

Je renais!

haut.

Oh, ma chère petite femme! que je vais vous aimer, vous soigner, vous caresser.

CRISPIN à d'Orville.

C'est moi qui commence à avoir peur.

EUPHEMON lui présentant le contrat.

Allons, mon frère, signez ce contrat: c'est votre grâce.

MARPHURIO.

Je le signe avec joie.

SCENE XI.

Les act. précédens, un COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE.

Voici une lettre pour le seigneur Marphurio.

MARPHURIO, après avoir signé, et après avoir rendu le contrat à Euphemon.

Donne.

HENRIETTE.

Que je suis heureuse!

D'ORVILLE.

Je suis au comble du bonheur.

LA FLEUR.

Nous sommes tous contens.

CRISPIN.

Il n'y a que moi d'embarrassé : le dénouement et l'approche de la nuit m'effrayent.

MARPHURIO.

Ah, Dieux! je suis trahi; on me mande des nouvelles de ma femme : elle est à Florence. Vous êtes tous des fripons : je veux étrangler cette fausse femelle.

CRISPIN.

Holà ! doucement s'il vous plaît. Quelle nouvelle furie ! Je vous avertis que je révoquerai votre grâce.

MARPHURIO.

Cessez ces abominables fourberies : vous me volez, vous m'assassinez, mais j'en aurai justice.

LA FLEUR.

Mais, monsieur...

MARPHURIO.

Tais-toi, je te ferai pendre.

HENRIETTE.

Pourquoi ?

MARPHURIO.

Taisez-vous.

EUPHEMON.

Mais, mon frère...

MARPHURIO.

Mais, mon frère, vous n'en êtes pas encore

où vous croyez, et je proteste contre tout ce que j'ai fait : je casse le contrat.

EUPHEMON.

Le contrat est en bonne forme et incassable.

MARPHURIO.

Eh bien, soit : allez - vous en tous au diable. Je ne veux plus jamais voir de femmes ; c'est la perte du genre humain, la source de tous les crimes, la cause de tous les maux, le fléau de l'univers : j'y renonce, et si tous les hommes pensoient sensément, ils les jeteroient toutes dans la mer.

Il sort.

CRISPIN.

Ils ne vous en croiront pas. Dieu merci, me voilà veuve !

EUPHEMON.

Allons, venez, mes enfans ; je veux à jamais vous servir de père : vous devez votre bonheur à Crispin.

HENRIETTE, et D'ORVILLE.

Nous lui devons plus que la vie.

CRISPIN *au public.*

Si l'on croit me devoir quelques applaudissemens, je serai payé au-delà de mes vœux.

FIN.

LA RAGE

AUX

PROVERBES,

PAR L'IMPÉRATRICE CATHERINE II.

ACTEURS.

Madame TANTINE, tante de Rosalie.
ROSALIE, nièce de madame Tantine.
MARTON, suivante de madame Tantine.
Monsieur VIEUTEAU.
Monsieur JEUNET.
Monsieur DANTÉE.
JASMIN, valet de monsieur Dantée.

LA RAGE
AUX
PROVERBES.

SCENE I.

JASMIN ; il entre et fait signe à MARTON d'entrer.

JASMIN *à demi-voix.*

Marton, Marton!

MARTON.

Que me veux-tu?

JASMIN.

J'ai reçu ordre de mon maître, monsieur Dantée, qui est revenu de la campagne, de l'annoncer ici, et en même-temps de te faire des promesses magnifiques.

MARTON.

A moi! Et pourquoi cela?

JASMIN.

Il te donnera hardes, bijoux, meubles, ar-

gent, carrosse, etc, si tu fais tant que de le servir près de ta maîtresse, madame Tantine. Entre nous soit dit, il est devenu amoureux, je ne sais comment, de sa nièce Rosalie, qui demeure céans, dit-on, présentement. Monsieur Vieuteau est dans ses intérêts : il en parlera à la tante.

MARTON.

Ton maître est donc bien riche, puisqu'il fait des promesses pareilles.

JASMIN.

Lui! il n'a pas le sou, aussi ne te donne-t-il rien pour le présent ; il te le promet seulement au futur.

MARTON.

Me voilà bien avancée.

JASMIN.

Nous avons cependant une tante qui nous a promis à son tour de nous laisser son héritage, nous te l'engagerons, si tu veux, comme caution de nos promesses.

MARTON.

Va te promener avec ta tante, qui vous survivra peut-être à tous les deux.

JASMIN.

Oh, que non! Si tu voulois nous servir, pour

t'en récompenser, dès à cette heure, je te ferois connoître cette tante chérie.

MARTON.

La belle récompense!

JASMIN.

Elle est bonne pourtant à connoître; n'en aurois-tu pas entendu parler? Mademoiselle Marton, ne connoissez-vous pas madame Cautin?

MARTON.

Je n'ai pas cet honneur-là, monsieur Jasmin.

JASMIN.

Elle a le nez comme cela.

il se tord le nez avec le doigt.

MARTON.

Qui est-ce qui lui a tordu le nez?

JASMIN.

Je n'en sais rien: mais elle a aussi la bouche comme cela.

il fait la bouche de travers.

MARTON.

Ah l'horreur!

JASMIN.

Un œil comme cela.

MARTON.

Quoi elle est borgne?

JASMIN.

Un bras comme cela.

MARTON.

Voilà un état pitoyable.

JASMIN.

Un pied comme cela.

MARTON.

Mais c'est un vrai meuble d'hôpital.

JASMIN.

Elle se tient comme cela.

il courbe le dos et penche sa tête en avant.

MARTON.

Je pense que tu plaisantes.

JASMIN.

Elle marche comme cela.

il marche plaisamment.

MARTON.

On n'a jamais rien vu de pareil.

JASMIN.

Elle parle comme cela.

il la contrefait.

MARTON.

Sa conversation doit être bien amusante.

JASMIN.

A chaque parole qu'elle dit, elle tousse comme cela.

il tousse.

MARTON.

Mais finiras-tu ?

JASMIN.

Elle rit comme cela.

il rit.

Tu ris, je pense ?

MARTON.

Il seroit difficile de résister à l'envie de rire, en voyant ce que tu dis de ta madame Cantin.

JASMIN.

Elle n'est pas à moi. Respectez, s'il vous plaît, mademoiselle Marton, la tante de mon maître. Je parie que tu es curieuse de la voir. Tiens, voilà mon bras, je te menerai chez elle, si tu veux ; pour céans elle n'y viendra pas.

MARTON.

Je n'ai pas le temps d'aller voir des curiosités pareilles.

JASMIN.

Et d'où vient ?

MARTON.

C'est que nous sommes fort occupés pendant tout ce temps-ci.

JASMIN.

Occupés! et à quoi, s'il vous plaît?

MARTON.

Crois-tu que c'est peu d'ouvrage, que de se conformer continuellement aux caprices divers d'une maîtresse qui en a tous les jours de nouveaux ? Que penses-tu qu'elle fait depuis que nous sommes de retour en ville?

JASMIN.

Mais-à-peu près quatre toilettes par jour; puis elle fait quelques visites, ou en reçoit; et pour varier ses plaisirs, elle promène son ennui par les rues de la ville, dans un carrosse, pas à pas.

MARTON.

Oh, cela va sans dire. Mais outre cela, elle est jour et nuit occupée à faire des proverbes, à les jouer, à en mendier à tout le monde. Les uns lui en promettent et n'en font point, d'autres évitent sa présence crainte d'être persécutés : il y en a qui suent sang et eau à en faire par complaisance; en un mot, elle met tout le monde sur les dents, et se fatigue

elle-même l'esprit à en trouver, à en faire, à en jouer.

JASMIN.

Est-elle devenue folle ?

MARTON.

Non, non, pas tout-à-fait; mais je la crois malade.

JASMIN.

Et de quelle maladie ?

MARTON.

De pas d'autre assurément que de *la rage aux proverbes*.

JASMIN.

Les médecins pourront augmenter le catalogue des maux humains, de cette nouvelle maladie.

MARTON.

Dis à ton maître, s'il veut être bien reçu ici, qu'il se munisse d'une demi-douzaine de proverbes au moins, et qu'il applaudisse à ceux que fait ma maîtresse.

JASMIN.

Le dernier point est aisé; mais pour les proverbes, où veux-tu qu'il les prenne ?

MARTON.

Ce ne sont pas mes affaires, qu'il les fasse, s'il peut.

JASMIN.

Cela pourroit bien n'être pas si facile.

MARTON.

Madame prétend qu'à cela il y a moins de science qu'à cuire des petits pâtés.

JASMIN.

Encore faut-il que ceux-ci soient bons.

MARTON.

Nous n'y regardons pas de si près nous autres : les nôtres sont quelquefois détestables, témoin celui qu'on jouera aujourd'hui.

JASMIN.

Oh, si c'est comme cela, peut-être en ferons-nous. Adieu, je m'en vais prévenir mon maître de cette marotte de madame Tantine.

MARTON.

Va-t-en au plus vîte, car la voilà.

Jasmin s'en va.

SCENE II.

TANTINE, MARTON.

TANTINE.

Qu'est-ce que ce garçon-là, avec lequel

vous faisiez la belle conversation, mademoiselle Marton ?

MARTON.

C'est le domestique de monsieur Dantée, lequel est venu pour vous annoncer son maître qui vient d'arriver.

TANTINE.

J'en suis en vérité bien aise; il a de l'esprit : il nous fera un proverbe nouveau tout de suite.

MARTON.

Vous ne pensez absolument qu'à cela depuis quelque temps.

TANTINE.

Que veux-tu? Je fais ce que je puis pour amuser ma nièce : elle me paroît toujours ennuyée.

MARTON.

Vous devriez lui donner un mari pour la désennuyer, et non pas des proverbes.

TANTINE.

Non pas, s'il vous plaît; pour le présent je lui donnerai des proverbes, et point de mari.

MARTON.

Vous ferez comme vous l'entendez; mais

pour moi, il me semble qu'un mari lui conviendroit mieux que des proverbes.

TANTINE.

Vous avez une façon si commune de vous exprimer, dont vous ne sauriez vous désaccoutumer.

MARTON.

Commune tant qu'il vous plaira, mais au moins est-elle raisonnable.

TANTINE.

Pour donner un mari à ma nièce, vous conviendrez, je pense, qu'il faut au moins qu'un prétendu fasse quelques démarches.

MARTON.

Oh, cela va sans dire.

TANTINE.

Eh bien, jusqu'ici personne ne s'est encore présenté.

MARTON.

Vous verrez, madame, que dans peu il s'en présentera.

TANTINE.

Et qui, s'il vous plaît?

MARTON.

Je soupçonne que ce pourroit bien être monsieur Dantée.

TANTINE.

Fi donc, il n'a pas le sou.

MARTON.

Mais il a une tante qui est fort riche, dit-on.

TANTINE.

Quoi! madame Cantin! cette vieille folle! Ce seroit une raison de plus pour ne pas lui donner ma nièce.

MARTON.

C'est pourtant dommage que vous vous préveniez contre lui, car cela pourroit bien vous priver des jolis proverbes que vous auriez eu à en attendre.

TANTINE.

Il est vrai....

MARTON.

Du moins, devriez-vous le ménager à cause de cela.

TANTINE.

Savez-vous pour sûr qu'il en fait?

MARTON.

Son valet, dans la conversation, en a glissé quelque chose, et moi je lui ai dit

qu'il fasse en sorte d'en apporter une demi-douzaine, au moins.

TANTINE.

Une demi-douzaine ! mais voilà qui est charmant !

MARTON.

Donnez-lui quelques espérances, afin qu'il ne remporte point ses proverbes.

TANTINE.

Oui.... promets-lui.... toutefois.... sans me compromettre..... tout ce que tu voudras, et tâche de me procurer ses proverbes, si tu peux.

MARTON.

Fort bien, je verrai.

TANTINE.

Que fait ma nièce ?

MARTON.

Elle vient de se réveiller.

TANTINE *regardant sa montre.*

Il est une heure et un quart, voilà qui est fort bien : on peut être éveillée à cette heure-là. Elle se porte bien, j'espère ?

MARTON.

Elle dit qu'elle a mal passé la nuit.

TANTINE.

Pas mal encore : il ne convient nullement qu'une demoiselle de qualité ait une grosse santé comme les servantes en ont, la délicatesse de la santé lui sied mieux, et un peu d'insomnie soutient parfaitement bien un air de naissance et de qualité. Est-elle levée?

MARTON.

Je pense qu'oui, du moins en faisoit-elle tous les apprêts.

TANTINE.

Dites-lui de venir ici.

MARTON.

J'y vais.

elle sort.

TANTINE.

J'ai promis à mon frère de faire de sa fille un bijou: elle ne sait encore ni se tenir, ni s'habiller, ni se conduire dans les différentes occasions de la vie; son éducation a été un peu négligée; il est vrai qu'elle est fort jeune encore, et qu'il n'y a pas bien long-temps que Rosalie est chez moi... Mais la voilà qui vient.

SCENE III.

TANTINE, ROSALIE.

TANTINE.

Marton m'a dit que vous avez mal passé la nuit, qu'aviez-vous ?

ROSALIE.

Les puces, ma tante, m'ont empêchée de dormir.

TANTINE.

Vous êtes fille à dire cela en présence de tout le monde: voilà cependant de ces choses dont on ne se vante pas d'ordinaire.

ROSALIE.

Je dis les choses comme elles sont; je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit.

TANTINE.

On ne le diroit pas en voyant ces yeux que vous roulez dans la tête, comme si vous aviez dormi à merveille; vous ignorez absolument les convenances.

ROSALIE.

Cela se peut, ma tante.

TANTINE.

Une jolie demoiselle, quand elle a mal dormi, ne roule point ses yeux avec autant de vivacité.

ROSALIE.

Comment donc ?

TANTINE.

Cela démentiroit ses paroles.

ROSALIE.

Que faut-il donc faire ?

TANTINE.

Elle joue la physionômie abattue, et prend un air languissant.

ROSALIE.

Et pourquoi cela, ma tante?

TANTINE.

Belle demande, pourquoi? Pourquoi ? Parce qu'elle en devient plus intéressante. On la plaint, on a pour elle alors mille petits soins qu'on n'auroit pas d'ailleurs.

ROSALIE.

Ah! je comprends: je m'en vais faire comme vous dites; je suis bien aise d'en avoir appris aujourd'hui autant. Suis-je bien comme cela?

Elle prend un air abattu.

TANTINE.

Fort bien. Si vous sentez quelques douleurs, ne seroit-ce qu'une misère, ne manquez pas de vous évanouir; mais sachez que la première règle des évanouissemens est de ne jamais vous évanouir quand vous êtes seule, mais bien en présence du plus de monde qu'il est possible : cela ne manquera pas de vous donner un grand relief dans la société.

ROSALIE.

Voilà, ma tante, encore de ces nouveautés dont je n'avois jamais entendu parler !

TANTINE.

Il y a encore certains airs mignards qui vont parfaitement bien avec une petite santé. Vous direz, par exemple, que vous n'avez pas la force de prononcer *je*, et au lieu de *je*, vous direz *zé*, c'est bien plus délicat, entendez-vous ?

ROSASIE.

Oui, ma tante.

TANTINE.

Quand vous serez à table pour dîner ou souper, vous vous plaindrez de manquer d'appétit, d'un estomac abymé, vous n'en mangerez

mangerez pas moins pour cela, mais ce sera avec choix. Comprenez-vous ?

ROSALIE.

Très-bien, ma tante.

TANTINE.

Dans la conversation : vous vous servirez fréquemment de superlatifs, comme effroyable, épouvantable, horrible, affreux. Outre cela il y a des choses que vous affecterez d'aimer, comme des chats, des chiens, des oiseaux ; et d'autres que vous craindrez sans qu'on sache pourquoi : les souris, par exemple, vous feront mourir de peur ; une grenouille ou un hanneton, vous donneront des tiraillemens de nerfs.

ROSALIE.

Comment cela ?

TANTINE.

Vous ne les sentirez pas, mais vous en aurez l'appréhension. Je vous révèle, ma nièce, les secrets de l'art ; et je vous promets que dans peu, à l'aide de ce que je vous dis, vous serez une fille accomplie. Voilà aussi pourquoi je ne vous laisse pas manquer de conseils, mon enfant.

ROSALIE.

Oh, ma tante, pour des conseils tout le monde se tue de m'en donner depuis que je suis ici.

TANTINE.

Tout le monde! Et qui, s'il vous plaît?

ROSALIE.

L'un me dit de faire comme ceci, et l'autre comme cela.

TANTINE.

Il ne faut pas que vous écoutiez tout le monde. Mais encore qui sont ces gens-là qui se mêlent de vous conseiller?

ROSALIE.

Qui? tous ceux qui viennent ici; que sais-je moi? monsieur Jeunet, monsieur Vieuteau, Marton et beaucoup d'autres.

TANTINE.

Quels conseils peut vous donner monsieur Jeunet?

ROSALIE.

Oh! il me promet que si je suis ses avis, je serai parfaite, et que je serai toute autre que le reste des femmes, dont il dit beaucoup de mal, et de vous aussi, ma tante.

TANTINE.

Et que dit-il de moi?

ROSALIE.

Il dit que vous êtes trop affectée; que vous promettez souvent ce que vous ne pouvez tenir, et que la plupart du temps vous ne savez ce que vous dites.

TANTINE.

C'est une bien méchante langue, que ce monsieur Jeunet; il ne faut pas que vous l'écoutiez : c'est un éventé. Et monsieur Vieuteau, que vous dit-il?

ROSALIE.

Il dit que de sa vie il n'a vu femme laide; que jeunes ou vieilles, à ses yeux toutes les femmes sont des beautés parfaites, et vous aussi ma tante.

TANTINE.

C'est un ton assurément très-flatteur pour nous. Mais, quel conseil vous donne-t-il?

ROSALIE.

D'être douce, aimable, sans affectation, d'une humeur égale, et de ne jamais parler ni trop haut ni trop bas.

TANTINE.

Ce conseil est fort bon, mais difficile à remplir.

ROSALIE.

Pour moi, ma tante, à dire la vérité, je n'entends rien à tout cela; il me semble que je ne saurois être guère autre que je ne suis.

TANTINE.

Vous paroissez avoir de l'humeur aujourd'hui, et plus ennuyée que de coutume.

ROSALIE.

Mais, comme cela, ma tante : il est difficile de n'être pas ennuyée quand on n'a pas ce qu'on désire.

TANTINE.

Que désirez-vous donc?

ROSALIE.

Oh! vous me gronderiez pour sûr, si vous le saviez.

TANTINE.

Mais encore que pourroit-ce être?

ROSALIE.

Vous vous fâcherez.

TANTINE.

Non, non, dites toujours.

ROSALIE.

Eh bien, ma tante, je voudrois être là où j'étois.

TANTINE.

Où? au village?

ROSALIE.

Oui, ma tante.

TANTINE.

Mais lorsque vous étiez au village, l'on m'a dit que souhaitiez passionnément d'être en ville?

ROSALIE.

Cela est vrai.

TANTINE.

D'où vient donc que vous avez changé sitôt d'avis?

ROSALIE.

Je vous demande pardon; mon avis est toujours le même.

TANTINE.

Je n'y entends plus rien du tout. Vous désiriez d'être en ville, et vous voulez être au village; vous n'êtes pas d'accord avec vous-même.

ROSALIE.

Oh que si, ma tante.

TANTINE.

Comment accommoderez-vous un avis aussi contraire ?

ROSALIE.

Cela n'est pas difficile.

TANTINE.

Voyons donc, dites.

ROSALIE.

Mais vous bouderez.

TANTINE.

Eh non, non, je vous le promets.

ROSALIE.

Eh bien, c'est que de mon naturel je m'ennuie où je suis, et voudrois toujours être là où je ne suis pas.

TANTINE.

Vous ferez bien, ma nièce, de résister à ce petit naturel-là.

ROSALIE.

Je vous dirai bien plus encore.

TANTINE.

Quoi donc?

ROSALIE.

Je voudrois toujours avoir ce que je n'ai

pas, et dès que je l'ai je n'y pense presque plus.

TANTINE.

Avec de pareilles dispositions vous risquez de n'être guère heureuse dans ce monde. Je vous conseille...

ROSALIE.

Ah! ne voilà-t-il pas que la pluie aux conseils va tomber.

TANTINE.

Les conseils cependant vous sont nécessaires.

ROSALIE.

Il me semble que tout conseil ressemble à une réprimande comme deux gouttes d'eau.

TANTINE.

C'est un remède à la chose.

ROSALIE.

Oh, je n'avale jamais de remède sans faire une très-laide grimace; je l'ai vue moi-même l'autre jour au miroir, elle étoit bien vilaine.

TANTINE.

Les conseils que Marton vous donne, vous répugnent-ils aussi?

ROSALIE.

Point du tout, ma tante; car elle me dit

qu'il faut laisser aller les choses comme elles vont, et tâcher de se réjouir le plus qu'on peut.

TANTINE.

Hem, hem, voilà monsieur Vieuteau, monsieur Jeunet et monsieur Dantée qui nous arrivent tous les trois à la fois.

SCENE IV.

TANTINE, ROSALIE, VIEUTEAU, JEUNET, DANTÉE.

VIEUTEAU.

C'est un vrai plaisir, madame Tantine, que de vous voir; vous avez toujours les plus belles couleurs du monde, vraiment; un teint de lis et de roses. Je vous promets au moins cent ans de vie.

JEUNET.

Oui, un teint tout-à-fait surnaturel.

à Rosalie, à demi-voix.

Un teint arrangé à la toilette avec du blanc et du rouge.

ROSALIE à Jeunet, à demi-voix.

Je vous en réponds.

TANTINE.

Ces messieurs ont toujours quelque chose d'agréable à dire, quand même leurs paroles ne s'accordeut pas avec leurs pensées.

elle jette un coup d'œil significatif sur Jeunet.

VIEUTEAU.

Mademoiselle Rosalie seroit-elle incommodée? je lui trouve un peu l'air abattu: mais cet air lui sied à merveille.

ROSALIE fait la révérence à Vieuteau, et lui dit d'un ton de mignardise:

C'est que zé mal passé la nuit, monsieur: zé la santé déranzée, et zé manque totalement d'appétit.

JEUNET à Rosalie.

Qu'est-ce que c'est donc que le ton que vous prenez? vous êtes-vous brûlée la bouche avec de la bouillie?

ROSALIE à Jeunet, vîte.

Taisez-vous; ma tante veut que je parle comme cela.

JEUNET à Rosalie.

Vous ne devriez suivre d'autres conseils que les miens.

VIEUTEAU.

Madame Tantine, permettez que j'aie le plaisir de vous présenter monsieur Dantée.

TANTINE.

J'espère que monsieur Dantée voudra bien être des nôtres ; je donne ce soir un petit proverbe de ma façon pour amuser ma nièce.

VIEUTEAU.

Je vous promets qu'il en sera : il en jouera même, et peut-être qu'il en fera, si cela peut vous plaire.

DANTÉE

Je suis aux ordres de madame.

JEUNET.

C'est assurément fort bien dit ; mais quand tout le monde est d'accord, il n'y a point de choc sur la scène ; cependant de cette rocambole naît l'amusement.

VIEUTEAU.

Qu'entendez-vous par là, monsieur Jeunet?

JEUNET.

Si monsieur Dantée avoit dit qu'il ne sait

ni jouer, ni faire des proverbes, ce choc auroit été fait et parfait avec l'opinion de madame, mais à présent qu'il lui promet d'être à ses ordres, il n'y a plus de choc; or j'opine que madame qui est auteur elle-même, et qui connoît l'importance du choc des situations et des paroles dans les scènes, ne sauroit, sans manquer aux règles de l'art, que trouver mauvais qu'il soit du même avis qu'elle, et je soutiens que par là monsieur nuit à l'amusement de madame.

VIEUTEAU.

Vous plaisantez, monsieur Jeunet, je pense.

JEUNET.

Point du tout, monsieur Vieuteau. Toute scène ou il n'y a point de choc devient insipide, ennuyeuse: demandez à madame.

VIEUTEAU.

Mais nous ne jouons pas la comédie ici, monsieur Jeunet.

JEUNET.

Oh que si, monsieur Vieuteau: c'est dans la société que la bonne comédie prend ses modèles, n'est-ce pas, madame?

TANTINE.

Je ne prétends pas donner la comédie,

monsieur Jeunet; et d'ailleurs je ne sais pas trop ce que vous entendez par la bonne comédie.

VIEUTEAU.

Autrefois on entendoit par-là les pièces bien écrites, remplies de situations vraiment comiques.

JEUNET, *tirant Vieuteau par son habit.*

Eh bien, monsieur, je vous avertis que la mode en est passée, et qu'on ne veut plus que des pièces gaies: on se passe fort bien de tout le reste.

TANTINE.

Il me paroît à moi, qu'il n'y a rien de si joli que les proverbes, cela est aisé à faire et à jouer. Mais dans la société je n'aime point les gens qui disent du mal de tout le monde, et qui cherchent à donner des ridicules à leur prochain; entendez-vous, monsieur Jeunet?

JEUNET.

J'entends, madame.

DANTÉE.

Un proverbe est une chose sans prétention. S'il est bon on en rit un moment, s'il est mauvais on le jette, et on n'y pense plus.

TANTINE.

Non pas, s'il vous plaît, monsieur. Ce sont des échantillons de caractères, crayonnés de telle façon, qu'on pourroit faire de chacun d'eux une pièce en cinq actes et plus.

JEUNET.

Oui, madame, vous avez raison ; vive les proverbes ! rien de si bon que cela.

il prend Rosalie par la main.

Faisons un proverbe, mademoiselle.

ROSALIE.

Ahi ! Ahi ! vous me faites un mal effroyable. Ma tante, ma tante, il faut que zém'évanouisse.

Rosalie s'évanouit et tombe sur un fauteuil.

JEUNET à Rosalie.

Comment ! comment ! vous devenez aussi une demoiselle à vapeurs !

TANTINE.

Vîte, vîte au secours ! de l'eau de senteur !

Elle lui fait du vent avec son éventail.

VIEUTEAU va chercher de l'eau.

DANTÉE va prendre de l'eau de senteur.

JEUNET crie :

Marton ! Marton !

et va la chercher.

ROSALIE à Tantine, quand ils sont tous partis, à demi-voix.

Vous avez oublié, ma tante, de me dire combien de temps il faut que zé reste évanouie.

TANTINE à demi-voix, à Rosalie.

Nous vous emporterons, et dans l'autre appartement, à force de soins, nous vous ferons revenir.

Vieuteau, Jeunet, Dantée, reviennent accompagnés de Marton et de Jasmin, après avoir fait quelques simagrées pour la faire revenir.

TANTINE.

Il faut lui faire prendre l'air dans l'autre chambre.

On emmène Rosalie.

SCENE V.

DANTÉE, JASMIN.

JASMIN.

Voilà une bien jolie malade. Vous êtes de bon goût, mon maître.

DANTÉE.

Trouvez-vous cela, monsieur Jasmin ?

JASMIN.

Très-fort, mais vous ne l'aurez point à moins de six proverbes, soyez-en assuré ; aussi ai-je engagé ma parole pour vous. Je vous prie de faire honneur à mes promesses.

DANTÉE.

Comment veux-tu que je fasse des proverbes ? J'ai bien autre chose en tête.

JASMIN.

Cela n'est pas si difficile. Je viens d'en faire deux, moi, avec Marton. Si vous voulez, vous pourrez les faire passer pour les vôtres ; et vous n'en aurez plus que quatre à faire : c'est profit tout clair.

DANTÉE.

Ce sont de belles choses, je pense, que tes proverbes à toi.

JASMIN.

Ils ne sont pas sans mérite : entr'autre ils ont celui de n'être pas longs.

DANTÉE.

Eh bien, voyons donc qu'est-ce que tes proverbes.

JASMIN.

Nous étions dans la cuisine Marton et moi. Voilà déjà, comme vous voyez, une décoration toute prête. D'abord j'ai pris un pot tout neuf et fort propre. Tenez : imaginez-vous, mon maître, que cette chaise ainsi placée, est un pot.

DANTÉE.

Eh bien ! Qu'en arrivera-t-il ?

JASMIN.

Voici ce que je fais.

il tourne autour de la chaise.

DANTÉE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

JASMIN.

Que le proverbe est fait.

DANTÉE.

Cela c'est un proverbe ?

JASMIN.

Ma foi oui ; et qui plus est, Marton l'a deviné tout de suite.

DANTÉE.

Elle est donc plus habile que moi.

JASMIN.

JASMIN.

C'est la chaise qui vous offusque la visière, mon maître; car si vous voyiez le pot, vous diriez tout de suite que j'ai fait le proverbe : *Rôder autour du pot.* Cela est simple, et ce qui est simple, dit-on, souvent est sublime.

DANTEE.

Quoi, cette platitude-là ? Elle est d'une bêtise qui ne ressemble à rien.

JASMIN.

Vous traitez cela de bêtise, mon maître! vous qui n'avez pas fait la moitié d'un proverbe, tandis que j'en ai donné deux dans l'espace d'une demi-heure. L'autre est extrêmement joli encore...

DANTÉE.

Voyons donc ce que ce pourroit être.

JASMIN.

Il peut se jouer même sans aucune décoration. Vous n'avez qu'à contredire Tantine, à tort et à travers, n'importe, contredisez-la, et si elle vous demande ce que cela signifie, répondez-lui que *contradiction ne fait pas raison.* Eh bien, mon maître, que dites-vous de celui-là ? n'est-il pas vrai qu'il est bon?

DANTÉE.

Tout cela ne vaut pas le diable, et ne me tire pas d'affaire.

JASMIN.

Vous êtes aussi trop difficile. Savez-vous bien qu'avec cela on risque de ne pas faire fortune; et ce pourroit bien être votre cas: dès à présent souffrez que je m'en lave les mains.

SCENE VI.

VIEUTEAU, JASMIN, DANTÉE.

VIEUTEAU.

Monsieur Dantée, je ne saurois parler aujourd'hui de votre projet de mariage à madame Tantine, comme je vous l'avois promis; elle est trop occupée à l'entour de sa nièce, et outre cela encore de son proverbe. L'on vient de m'avertir que ma femme est accouchée, il faut que je m'en retourne à la maison.

DANTÉE.

Je vous en fais mon compliment, monsieur.

VIEUTEAU.

Vous êtes venu dans mon carrosse, voulez-vous vous en retourner avec moi?

DANTÉE.

Allons, monsieur, je m'en vais avec vous. A dire la vérité, je ne suis pas fâché que vous ayez un peu différé de parler à madame Tantine; j'ai cru tantôt remarquer quelques petites intelligences qui m'ont déplu entre monsieur Jeunet et mademoiselle Rosalie; je serai bien aise de les éclaircir avant que vous parliez à la tante.

SCENE VII.

JEUNET, VIEUTEAU, DANTÉE, JASMIN.

JEUNET.

Savez-vous bien, messieurs, que cela n'est pas joli du tout, de vous en aller comme cela, et de me laisser là tout fin seul vis-à-vis de madame Tantine, de son proverbe et de sa nièce Rosalie évanouie.

SCENE VIII.

MARTON, VIEUTEAU, JEUNET, DANTÉE, JASMIN.

MARTON.

Où allez-vous donc, messieurs?

VIEUTEAU.

Tout droit à la maison. Priez votre maîtresse de m'excuser.

il s'en va.

DANTÉE

Je suis venu dans le même carrosse que monsieur: il faut que je m'en aille avec lui.

il s'en va.

JASMIN.

Adieu, Marton; il faut que je suive mon maître.

il s'en va.

JEUNET.

Que veux-tu que je fasse ici tout seul? Dis à ta maîtresse... dis-lui... qu'il y a une incendie dans mon quartier... que je n'en ai pas encore manqué, que j'aime à en voir le commencement, les progrès et la fin; que dans peu je promets de publier là-dessus mes observations. Je te les dédierai, Marton.

il s'en va.

MARTON.

A moi, et à quoi cela me servira-t-il? l'éventé! de cette façon ma maîtresse en sera aujourd'hui pour son proverbe: mais aussi de quoi s'avise la nièce de tomber évanouie; cela a fait fuir tout le monde.

SCENE IX.

MARTON, TANTINE.

TANTINE.

Et ces messieurs, que sont-ils devenus?

MARTON.

Ils s'en sont allés.

TANTINE.

Comment donc? ils m'avoient promis de voir mon proverbe.

MARTON.

Apparemment qu'ils se sont ravisés.

TANTINE.

Et ce monsieur Dantée, que tu disois avoir des desseins sur ma nièce?

MARTON.

Eh bien?

TANTINE.

Eh bien? Il n'en a pas soufflé; et outre cela, il a dit un mal de chien, imagine un peu de quoi?

MARTON.

De quoi donc?

TANTINE.

Des proverbes.

MARTON.

Le mal-adroit!... Jasmin, son valet, m'avoit non-seulement priée, mais qui plus

est, j'en ai reçu des belles promesses, afin que je lui rendisse service près de vous.

TANTINE.

Mais voilà qui est bien singulier ! Peut-être m'en parlera-t-il un autre jour. J'ai remarqué que cet homme manque de goût et de jugement.

MARTON.

J'en suis stupéfaite. Cette fin ne cadre guère avec le commencement... Ne seroit-il pas allé faire les six proverbes qu'il vous a promis ?

TANTINE.

Cela se peut; toujours est-il fort impoli de n'avoir ni écouté ni applaudi au mien.

MARTON.

Assurément, vous vous donnez la peine, madame, de faire des proverbes, et personne n'est curieux de les voir; et au lieu de vous applaudir de cette peine, dont à la vérité personne ne vous a priée, tout le monde s'enfuit lorsqu'on alloit en jouer; et moi encore, ne voilà-t-il pas que je suis frustrée de quantité de belles espérances. Oh! je voudrois que le maudit proverbe n'existât pas, qui dit : Que *promettre et tenir c'est deux.*

FIN.

LE JALOUX
DE
VALENCE,
PROVERBE,
EN DEUX ACTES, EN PROSE.

PAR M. D'ESTAT,
Français attaché au Cabinet de Catherine II.



ACTEURS.

PAMPHILE sous le nom d'ANSELME, vieux bourru, tuteur jaloux de Léonore.

LÉONORE sous le nom d'ISABELLE.

BEATRIX, duègne.

PEDRILLO, jeune garçon de treize ans, espiègle et naïf, servant chez Pamphile.
Ce rôle doit être joué par une femme.

DOM PEDRE, amant de Léonore.

SCAPIN, valet de Dom Pèdre.

La scène est à Valence, en Espagne.

LE JALOUX DE VALENCE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique. Sur la droite est une maison avec une porte et une fenêtre grillée du haut en bas. La grille ne s'ouvre point, et doit être très-saillante.

SCENE I.

SCAPIN, DOM PEDRE.

DOM PEDRE, *ayant l'air de chercher une maison.*

Je ne me trompe point. Cette maison doit être la sienne, si l'on me l'a bien indiquée.

SCAPIN.

Seigneur dom Pèdre, savez-vous bien qu'on ne trouveroit pas dans toute l'Espagne un piéton qui ne vous demandât grace. Nous courons tout Valence, depuis ce matin; il n'y a pas un seul recoin de la ville que

nous n'ayons visité. A qui diable en avez-vous?

DOM PÈDRE.

Ah! mon cher Scapin, je crois enfin l'avoir trouvée.

SCAPIN.

Trouvée! quoi, s'il vous plaît?

DOM PEDRE.

La maison de celle que j'aime.

SCAPIN.

Vous aimez quelqu'un, et je l'ignorois. Ah! cela n'est pas bien! Me cacher cette intrigue, à moi!

DOM PEDRE.

Tu vas tout savoir. Ecoute. Depuis quinze jours que nous sommes à Valence, ne connoissant personne dans cette ville, tu sais que j'ai pris l'habitude de parcourir tous les endroits publics, dans l'espoir d'y rencontrer quelques-uns de mes amis, voyageurs comme moi, qui pussent me procurer quelques connoissances.

SCAPIN.

Fort bien.

DOM PEDRE.

Il y a huit jours, qu'au sortir de l'église, j'aperçus deux femmes dont l'une étoit voilée.

L'autre, déjà sur le retour, avoit tout l'air d'une duègne. Un vieillard enveloppé dans son manteau les accompagnoit. La taille, la démarche de la première piqua ma curiosité. Je les suivis quelque temps. Un faux pas que fit la plus jeune des deux, et la douleur qu'elle en ressentit, les forcèrent de s'arrêter. Dans le trouble où elle étoit, son voile s'entrouvrit, et me laissa voir la personne la plus belle du monde. Je continuai de la suivre, résolu de savoir le lieu de sa demeure. Mais le vieillard qui sans doute devina mon intention, me fit entendre, par la manière dont il s'arrêta, qu'il n'avanceroit point que je ne fusse éloigné. Je me retirai, déterminé de les connoître à quelque prix que ce fût. Enfin, après beaucoup de soins, tout ce que j'ai pu découvrir, c'est qu'ils logent dans ce quartier; personne ne sait leurs noms, ni leur état. Mais si j'en crois les renseignemens qu'on m'a donnés, cette maison doit être celle de ma jeune inconnue.

SCAPIN.

Peste, seigneur Dom Pèdre, voilà une intrigue fort avancée.

DOM PEDRE.

Si tu veux, mon cher Scapin, elle le sera

bientôt davantage. Emploie ton adresse, je t'en supplie, à découvrir l'état et le nom des personnes qui habitent cette maison.

SCAPIN.

La chose n'est pas bien difficile. Mais à quoi cela vous menera-t-il ?

DOM PEDRE.

Quand je saurai quelle est la personne qui m'occupe, alors je verrai quelles ruses je dois employer pour m'en faire aimer.

SCAPIN.

Vous en faire aimer ! à la bonne heure, si ces gens-là sont mariés. Il est vrai que cela pourrait bien être. Vous me parlez d'une duègne. Ce vieillard m'a tout l'air d'un jaloux. Oui, il y a du mariage là-dedans. Dans ce cas, je me prêterois volontiers à cette petite intrigue pour vous désennuyer. Mais si la jeune personne étoit fille ou pupille du personnage, que pourriez-vous faire ?

DOM PEDRE.

Je n'en tenterois pas moins tous les moyens de lui plaire.

SCAPIN.

Ah! monsieur. Un homme conscientieux,

comme vous, séduire, corrompre l'innocence! ah fi.

DOM PEDRE.

Comment! Si sa naissance est égale à la mienne, mon dessein est de l'épouser.

SCAPIN.

De l'épouser! Mais vous devez, je pense, vous marier à Madrid, que, par parenthèse, vous avez quitté, je ne sais pourquoi.

DOM PEDRE.

L'humeur et le dépit m'ont empêché de te l'apprendre. Ecoute-moi. Tu sais qu'il n'y a qu'environ quatre mois que je suis revenu du Mexique où j'étois allé recueillir la succession d'un de mes oncles. J'y fis la connoissance d'un vieillard fort riche, nommé Dom Juan, ancien ami du défunt, et qui parut me goûter beaucoup. Il connoissoit la fortune dont je venois d'hériter. Il me proposa sa fille qu'il me dit être fort belle. Etant sans engagement, la promesse qu'il me fit de lui assurer tout son bien me décida. Je demandai à la voir. Il m'apprit qu'en partant pour l'Amérique, il l'avoit laissée à Madrid entre les mains d'un de ses vieux amis nommé Pamphile, qui avoit soin de son éducation. Il lui

écrivit devant moi, pour le prévenir de mon arrivée. Il me donna des lettres pour justifier ma demande, et je partis, muni de pleins pouvoirs pour épouser une fille que je n'avois jamais vue. J'arrive à Madrid. Je m'informe; je ne trouve point mon homme. Après mille recherches, je découvre son ancienne demeure où l'on m'apprend qu'il est parti depuis peu avec sa pupille, sans qu'on sache où il est allé. Piqué, comme tu peux le croire, je sors de Madrid. Je parcours l'Espagne dans l'espérance de le rencontrer. J'arrive à Valence. J'y vois la personne qui m'occupe aujourd'hui, et je suis déterminé, si elle me convient, à la préférer à celle que j'ai cherchée si long-temps.

SCAPIN.

C'est fort bien. A présent, avouez, monsieur, qu'il y a trois mois que vous auriez bien pu me dire tout cela.

DOM PEDRE.

Me prends-tu donc pour un amant de comédie, où les valets savent toutes les affaires de leurs maîtres? allons, tu vois ma confiance en toi. Que peux-tu faire pour me tirer d'embarras?

SCAPIN.

Attendez, monsieur. Ma foi, tenez, je ne sais qu'une manière d'en venir à bout. Pour connoître les gens, il faut les voir; pour les voir, il faut qu'ils se montrent; pour qu'ils se montrent, il faut exciter leur curiosité; pour exciter leur curiosité, vous n'avez qu'à prendre votre guitare, venir ce soir vous établir sous cette fenêtre; la petite personne voudra bien vous entendre; elle l'ouvrira; vous lui demanderez son nom; vous lui direz le vôtre: elle vous contera ses chagrins, vous lui direz votre amour, et quand vous aurez tout dit, nous verrons ce qu'il faudra faire.

DOM PEDRE.

Non, tu te sers là d'un moyen rebattu. Ces sérénades sont si connues qu'on ne les écoute plus.

SCAPIN.

Ce n'est pas ma faute à moi, monsieur; que n'avez-vous été amoureux quinze ou vingt ans plutôt, le moyen seroit excellent.

DOM PEDRE.

De grace, Scapin, cesse de plaisanter, et dis-moi...

SCAPIN.

Ecoutez; allez m'attendre à votre auberge.

Moi, je vais rôder autour d'ici, épier les gens qui sortiront de la maison, m'informer chez les voisins, et j'irai vous retrouver à l'entrée de la nuit.

DOM PEDRE.

Je compte sur ton adresse.

il sort.

SCENE II.

SCAPIN *seul.*

C'est un drôle de corps que mon maître, il faut en convenir. Il va se tourmenter le corps et l'ame pour une femme qu'il n'a fait qu'appercevoir, se fourrer dans la tête de l'épouser tandis qu'il est question pour lui d'un mariage beaucoup plus avantageux, et me mettre en sentinelle dans cette rue pour tâcher de la connoître. Bon Dieu, que ces gens riches ont de bizarres fantaisies! que faire? Nous autres pauvres diables, nous devons nous y prêter; et le ciel fit les gueux pour que les riches ne manquassent point de complaisans. Mais j'entends quelqu'un à cette fenêtre, cachons-nous, et tâchons de nous instruire.

Il se cache de manière à être toujours vu des spectateurs.

SCENE III.

SCAPIN caché, PEDRILLO à la fenêtre.

PEDRILLO, d'un air niais, chante.

Sur l'air : Aussitôt que je vois Jeannot, etc.

Etre renfermé comme un ours,
Hélas, la triste vie!
Seul ainsi passer tous ses jours,
Ah! mon Dieu, qu'on s'ennuie!

Bâiller tout seul n'est pas trop doux;
Ça m'ôte la parole:
Lorsque quelqu'un bâille avec vous
Du moins ça vous console.

SCAPIN à part.

Voilà un garçon qui a l'air fort amusé.

PEDRILLO.

Ah! pauvre Pedrillo; pauvre Pedrillo! J'ai beau chanter, je ne sens pas moins que je m'ennuie. Pourquoi m'aviser aussi de quitter monsieur Dom Basile, l'organiste du grand couvent de Séville. Il m'apprenoit la musique, et peut-être dans dix ans, aurois-je eu comme lui de jolies écolières. Au lieu de

cela je me suis fait domestique de monsieur Anselme, ce vieux bourru, ce vieux jaloux, qui me fera mourir de chagrin ainsi que sa pupille Isabelle. C'est mon démon qui fit passer à Séville ce maudit vieillard. Ah!

Il bâille.

SCAPIN *à part.*

Ma foi, ce garçon est fort aimable de parler ainsi tout seul. Il me tire d'un grand embarras. Anselme! Isabelle! je suis au fait. A présent, tâchons de lier connoissance.

Il marche sur le théâtre en chantant.

La, la, la, la, la, la rela lera.

haut.

Ne trouverai-je point dans tout Valence un amateur de musique d'assez bon goût, pour accepter un concert de ma façon, et pour me le bien payer?

PEDRILLO *à la fenêtre.*

Cet homme qui parle là bas, ne dit-il pas qu'il est musicien?

SCAPIN *à part.*

Frappons à la porte pour l'engager à nous parler.

Il frappe à la porte.

PEDRILLO à la fenêtre.

Que demandez-vous, monsieur?

SCAPIN.

Je voudrois parler à votre maître, mon ami.

PEDRILLO.

Il est sorti. Mais que lui voulez-vous?

SCAPIN.

Lui proposer de lui faire connoître mes talens pour la musique, en cas qu'il soit amateur.

PEDRILLO.

Hélas! monsieur, vous ne pouviez vous adresser plus mal. Mon maître est un vieux jaloux qui n'aime pour toute musique que le bruit qu'il fait en nous grondant chaque jour, sa pupille et moi.

SCAPIN.

Et dites-moi, sa pupille est-elle jolie?

PEDRILLO.

Charmante. Aussi en est-il jaloux comme un tigre. Il la tient toujours renfermée. Il ne m'a pris à son service, que parce que je n'ai que treize ans, et que je ne saurois lui donner d'ombrage. Mais c'est égal, voyez-

vous, monsieur. On a beau être jeune, on voit toujours bien qu'une fille est jolie.

SCAPIN.

à part.

Il est naïf ce garçon-là.

haut.

Mais sa pupille du moins aime la musique?

PEDRILLO.

Hélas, monsieur, la pauvre fille oseroit-elle aimer quelque chose sans sa permission!

SCAPIN.

à part.

Oh, qu'oui.

haut.

Mais vous, mon ami, vous m'avez l'air d'un amateur. Je viens de vous entendre chanter fort joliment.

PEDRILLO.

Vous êtes bien bon, monsieur. Je chantois mieux que cela dans le temps que j'avois un maître. Mais j'ai tout oublié.

SCAPIN.

On peut réparer le temps perdu; et si vous voulez accepter mes leçons, je vous réponds

qu'avant peu vous en saurez autant que moi.

PEDRILLO.

Vous êtes donc un grand musicien, monsieur?

SCAPIN.

Mon maître et moi nous sommes les deux plus grands virtuoses qui aient jamais existé.

PEDRILLO.

Votre maître! Vous êtes donc domestique?

SCAPIN.

Fi donc! quand je dis mon maître, c'est que je suis son élève.

PEDRILLO.

Eh, dites-moi, votre maître a-t-il beaucoup d'écolières?

SCAPIN.

Quantité. Au bout de trois leçons, il les rend aussi savantes qu'une fille peut l'être. C'est ce qui fait qu'il ne les garde pas longtemps, et que, pour trouver de l'emploi, nous sommes obligés de courir le monde.

PEDRILLO.

Vous avez beaucoup voyagé?

SCAPIN.

Oh, je vous en réponds. Nous avons parcouru la Russie, l'Allemagne, l'Italie, la France.

PEDRILLO.

La France! On dit que c'est dans ce pays-là qu'on entend une belle musique?

SCAPIN.

Une musique terrible! mais chaque pays a son goût, et par-tout nous nous y sommes conformés. Nous avons été tour-à-tour floquistes, glukistes, piccinistes, sacchinistes, paésiellistes, sartistes, cimmarosistes, martinistes...

PEDRILLO.

Martinistes! Vous êtes martinistes? mais mon maître l'est aussi.

SCAPIN.

Comment votre maître est martiniste? et vous disiez qu'il n'aimoit pas la musique.

PEDRILLO.

Assurément. Et pas un martiniste ne l'aime, je pense.

SCAPIN.

En ce cas votre maître n'est pas des véri·

tables. Il n'y a que ceux dont je vous parle qui soient les bons. On se moque par-tout des autres.

PEDRILLO.

Je ne savois pas cela.

SCAPIN.

Croyez-moi, et voyez si vous voulez prendre de mes leçons. Vos dispositions me charment, et je vous les donnerai gratis.

PEDRILLO.

J'en aurois grande envie; mais mon maître ne me le permettra jamais.

SCAPIN.

Qu'est-il besoin de l'en instruire? ne pourrois-je pas entrer secrétement dans la maison?

PEDRILLO.

La chose est impossible. La porte est toujours fermée, et la clef ne sort pas de sa poche.

SCAPIN.

Si cette grille pouvoit s'ouvrir....

PEDRILLO.

Hélas non, monsieur. Il sait qu'on est entré quelquefois chez ses confrères par la fenêtre.

SCAPIN.

Diable! votre maître est un homme de précaution. Si du moins vous pouviez me donner l'empreinte de la clef qui sert à ouvrir cette porte, j'en aurois bientôt une pareille.

PEDRILLO.

Cela n'est pas aisé. Mais écoutez. Mon maître sort quelquefois le soir avec sa pupille, et reste devant sa maison pour prendre l'air. Il laisse alors par foi la clef sur la porte; si cela lui arrive, je profiterai de l'occasion pour faire ce que vous me demandez. Revenez à la nuit. Je vous dirai si j'ai réussi. Mais écoutez, n'allez pas me quitter après quelques leçons.

SCAPIN.

Ne craignez rien; je reviendrai tant que cela sera nécessaire.

PEDRILLO.

Je vois de loin mon maître qui rentre. Prenez garde qu'il ne vous aperçoive.

SCAPIN.

Fort bien; à tantôt.

à part.

Allons prévenir mon maître de tout ceci, et vogue la galère.

il sort.

PEDRILLO fermant la fenêtre.

Rentrons, de peur que ce vieux bourru ne nous gronde.

SCENE IV.

PAMPHILE, sous le nom D'ANSELME.

Je tremble toujours que pendant mon absence il ne vienne quelqu'intrigant rôder autour de ma maison. Qu'une jeune fille est difficile à garder ! qu'un vieillard a de peines à vivre en paix quand il est amoureux ! on a beau dire, les grilles et les verroux sont de foibles ressources contre les ruses d'un sexe maudit qui semble fait pour nous duper. Faisons descendre Pedrillo pour nous tranquiliser. Il est trop jeune pour savoir mentir ; il me dira si tout a été comme je le voulois pendant que j'étois en ville.

Il ouvre la porte, et appelle :

Pedrillo, Pedrillo !

PEDRILLO en dedans.

Monsieur.

ANSELME.

Descendez ici à l'instant.

PEDRILLO en dedans.

J'y vais, monsieur.

ANSELME, la main sur la clef de la porte.

Cette maison ne me convient point. Celle que je viens de voir n'a point de fenêtres sur la rue. Cela est plus sûr, et j'y veux aller loger au plutôt.

SCENE V.

PEDRILLO, ANSELME, qui ferme la porte dès que Pedrillo est sorti, et met la clef dans sa poche.

PEDRILLO.

Me voilà, monsieur, que me voulez-vous?

ANSELME, d'un ton dur.

Approchez; regardez-moi là.

Il se touche le front.

PEDRILLO.

Eh bien, monsieur, je vous regarde.

ANSELME.

Que s'est-il passé pendant mon absence?

PEDRILLO.

Hélas! rien, monsieur!

ANSELME.

Qu'a-t-on fait à la maison?

PEDRILLO.

Mademoiselle Isabelle, quand vous êtes sorti, s'est mise à broder. Béatrix a lu auprès d'elle, après m'avoir renvoyé dans ma chambre où j'ai bâillé jusqu'à présent.

ANSELME.

D'où vient bâillez-vous tant ?

PEDRILLO.

Monsieur, c'est que je m'ennuie.

ANSELME.

Quand on s'ennuie, l'on dort.

PEDRILLO.

Oh! je ne dors que trop.

ANSELME.

Mais voyez de quoi se plaint ce morveux-là!

à lui-même.

Je ne dors guère, moi; les soupçons et la crainte m'en empêchent.

à Pedrillo.

N'est-il passé personne dans la rue, pendant que j'étois dehors?

mon ami ; et vous, rentrez, mademoiselle, et préparez-vous à me voir dès demain votre mari.

Il ouvre la porte.

ISABELLE *en rentrant.*

Jamais on ne pourra m'y contraindre.

ANSELME *à Béatrix.*

Je vais chez mon notaire. Suivez-la, et tâchez de l'adoucir.

BEATRIX *rentrant.*

Je n'épargnerai rien.

Dom Pèdre et Scapin s'approchent de la porte en tâtonnant. Dom Pèdre est le premier et tient Scapin par le bras. Pedrillo est au fond du théâtre et veut les arrêter par ses signes.

ANSELME.

Pedrillo!

PEDRILLO.

Monsieur.

ANSELME.

Qu'on rentre à l'instant.

PEDRILLO.

Je le veux bien, monsieur, mais je ne puis retrouver la porte.

Bas, pour appeler Dom Pèdre et Scapin.

St, st.

ANSELME quitte la porte. Dom Pèdre et Scapin s'avancent davantage.

Donnez-moi la main.

Il marche en tâtonnant.

PEDRILLO feignant de s'égarer.

Par où, monsieur?

ANSELME.

Par ici.

Il saisit le bras de Scapin.

Est-ce vous que je tiens?

PEDRILLO accourant et mettant sa tête entre Anselme et Scapin.

Surement, c'est moi.

ANSELME poussant Pedrillo qui pousse les deux autres.

Eh bien, entrez donc, malheureux.

Il ferme la porte à double tour.

Voilà le vrai moyen de ne point avoir d'amoureux chez soi. Courons vîte chez mon notaire, et bon gré, mal gré, finissons dès demain.

il sort.

FIN DU PREMIER ACTE.

BEATRIX.

Pardonnez-moi, monsieur. Vous voyez en moi la plus fidelle de toutes les duègnes. Je vous suis attachée, prête à seconder vos moindres projets. Mais je suis femme, et par conséquent curieuse. La nature ne perd jamais ses droits.

ANSELME.

Je le vois bien. Mais comme je le puis désormais sans danger, je veux bien vous mettre dans ma confidence. Vous savez que Dom Juan me confia sa fille, il y a dix ans, lorsqu'il partit pour l'Amérique. J'allois lui écrire il y a six mois pour la lui demander en mariage. Dans ce moment je reçus de lui une lettre dans laquelle il me marquoit qu'il avoit arrangé le mariage de sa fille avec un jeune homme nommé Dom Pèdre, et que je verrois bientôt arriver ce futur époux avec tous les papiers nécessaires pour conclure ce mariage. C'est ce qui m'a forcé de quitter mon nom. J'ai persuadé à Léonore que des raisons secrettes l'obligeoient à prendre celui d'Isabelle. Je suis venu m'établir à Valence, et je suis résolu de ne revoir Madrid que lorsque ma pupille sera ma femme.

BEATRIX.

A présent je connois vos raisons. Mais que dira Dom Juan en apprenant ceci ?

ANSELME.

D'abord il se fâchera. Mais le mal étant sans remède il faudra bien qu'il s'appaise.

BEATRIX.

Il est vrai. Mais croyez-moi. Hâtez-vous de terminer ; car à la fin tout se découvre.

ANSELME.

J'en conviens. Aussi mon dessein est - il de l'épouser dès demain. L'avez - vous préparée, comme je vous l'avois dit, à me donner la main ?

BEATRIX.

J'ai fait ce que j'ai pu pour cela. Mais elle paroît peu disposée à ce mariage.

ANSELME.

Comment donc ! Est-ce que je lui déplais ?

BEATRIX.

Pardonnez-moi. Vous êtes un peu vieux. Mais du reste vous avez, je pense, tout ce qu'il faut pour plaire.

ANSELME.

Hein, il me semble par fois qu'il me manque quelque chose.

BEATRIX.

Puisque vous en êtes à l'incertitude, il n'y a que demi-mal. Que de pauvres femmes en se mariant, n'ont trouvé la chose que trop avérée! d'après ce que vous me dites nous en viendrons à bout.

ANSELME.

Qu'avez-vous fait cette après-midi?

BEATRIX.

Votre pupille a brodé cette veste qu'elle fait pour vous, et moi, j'ai fait la lecture.

ANSELME.

Qu'avez-vous lu?

BEATRIX.

Ce livre que vous nous avez prêté. Le Traité des devoirs conjugaux.

ANSELME.

Quel effet cette lecture a-t-elle fait sur ma pupille?

BEATRIX.

Un effet excellent. Elle s'est endormie sur-le-champ.

ANSELME.

ANSELME.

Et vous appelez cela un effet excellent? Le livre au contraire lui aura déplu.

BEATRIX.

Eh non, monsieur. Je juge de cela par moi-même. Le livre m'a fait grand plaisir. Il m'a causé tout comme à votre pupille une certaine rêverie.... Et de la rêverie au sommeil, il n'y a qu'un pas, comme vous savez.

Ici l'on baisse les lampes graduellement.

ANSELME.

A la bonne heure. Mais la nuit s'approche. Pour la préparer à la proposition que je veux lui faire, il n'est pas mal de lui donner un peu de liberté. Faites-la descendre ainsi que Pedrillo. L'obscurité nous met à l'abri des curieux, et nous permet de prendre l'air.

il ouvre la porte à Béatrix.

Seul.

Je suis forcé, pour l'amadouer, d'avoir pour elle de ces sottes complaisances. Mais une fois marié, je réponds bien que je n'en aurai plus.

SCENE VII.

ANSELME, Léonore, sous le nom d'ISABELLE, BÉATRIX, PEDRILLO.

ANSELME.

il fait nuit.

Venez, Isabelle; et vous, Pedrillo, observez s'il ne vient personne, et ne manquez pas de m'avertir sitôt que quelqu'un paroîtra.

il ferme la porte.

PEDRILLO.

Fort bien, monsieur.

à part.

Si mon musicien pouvoit venir!

il se retire au fond du théâtre.

ISABELLE.

Par quel hasard daignez-vous aujourd'hui me permettre de sortir? Quelle soirée charmante! Je ne sais si mon cœur me trompe? mais il semble m'annoncer que je jouirai bientôt d'un sort plus doux.

ANSELME.

à part.

Ce que c'est que la nature!

bas à Béatrix.

Passez près d'elle, de l'autre côté. L'on est,

de cette manière, plus en garde contre les donneurs de poulets.

haut.

Votre cœur vous dit vrai, ma chère Isabelle. Demain bien des femmes envieront votre bonheur.

ISABELLE.

J'ai grand-peine à le croire puisque c'est vous qui le dites; quel sera donc ce bonheur?

ANSELME.

Celui de m'épouser.

ISABELLE.

Je savois bien que vous ne pouviez m'annoncer rien d'agréable.

ANSELME.

Quoi! vous seriez fâchée de recevoir ma main?

ISABELLE.

Oui, monsieur.

ANSELME.

Et vous osez me le dire?

ISABELLE.

Oui, monsieur.

ANSELME.

Quoi! mes soins, ma tendresse, le bonheur de m'appartenir ne sauroient vous toucher?

ISABELLE.

Non, monsieur.

ANSELME.

C'est-à-dire que vous me haïssez?

ISABELLE.

Oh! oui, monsieur.

BEATRIX.

Quoi, mademoiselle, vous pouvez haïr un homme aussi aimable que votre tuteur?

ANSELME.

Ingrate, perfide, est-ce ainsi que vous reconnoissez mes bontés?

Ici Dom Pèdre et Scapin paroissent au fond du théâtre. Dom Pèdre est couvert d'un manteau. Scapin porte une guitare. Ils s'approchent tous deux de Pedrillo.

ISABELLE.

Eh monsieur! d'où vient vous fâcher? et quelles sont ces bontés que vous me reprochez tant? Des soins que vous me rendez odieux par l'humeur que vous y mêlez sans

cesse, la vie la plus triste du monde, un esclavage affreux, voilà les marques d'attachement que je reçois de vous. Je pourrois l'oublier. Mais ce cœur né sensible, ce cœur, qui, malgré l'ignorance où vous m'avez laissée, sent qu'il est né pour éprouver des sentimens exempts de soupçons et de crainte, et qui font sans doute le bonheur de la vie, vous lui avez fait connoître la haîne, et voilà ce qu'il ne sauroit vous pardonner.

ANSELME.

Bah! verbiage que tout cela; et dès demain, vous serez ma femme.

ISABELLE.

J'aimerois mieux mourir.

DOM PEDRE à Scapin, au fond du théâtre.

Entends-tu, Scapin, elle dit qu'elle aimeroit mieux mourir.

ANSELME croyant entendre Pedrillo.

Que dites-vous là, Pedrillo?

PEDRILLO tremblant au fond du théâtre.

Je dis, monsieur, que mademoiselle aimeroit mieux mourir que de vous épouser.

ANSELME.

Gardez vos sottes réflexions pour vous,

mon ami ; et vous, rentrez, mademoiselle, et préparez-vous à me voir dès demain votre mari.

Il ouvre la porte.

ISABELLE *en rentrant.*

Jamais on ne pourra m'y contraindre.

ANSELME *à Béatrix.*

Je vais chez mon notaire. Suivez-la, et tâchez de l'adoucir.

BEATRIX *rentrant.*

Je n'épargnerai rien.

Dom Pèdre et Scapin s'approchent de la porte en tâtonnant. Dom Pèdre est le premier et tient Scapin par le bras. Pedrillo est au fond du théâtre et veut les arrêter par ses signes.

ANSELME.

Pedrillo!

PEDRILLO.

Monsieur.

ANSELME.

Qu'on rentre à l'instant.

PEDRILLO.

Je le veux bien, monsieur, mais je ne puis retrouver la porte.

Bas, pour appeler Dom Pèdre et Scapin.

St, st.

ANSELME quitte la porte. Dom Pèdre et Scapin s'avancent davantage.

Donnez-moi la main.

Il marche en tâtonnant.

PEDRILLO feignant de s'égarer.

Par où, monsieur?

ANSELME.

Par ici.

Il saisit le bras de Scapin.

Est-ce vous que je tiens?

PEDRILLO accourant et mettant sa tête entre Anselme et Scapin.

Surement, c'est moi.

ANSELME poussant Pedrillo qui pousse les deux autres.

Eh bien, entrez donc, malheureux.

Il ferme la porte à double tour.

Voilà le vrai moyen de ne point avoir d'amoureux chez soi. Courons vîte chez mon notaire, et bon gré, mal gré, finissons dès demain.

il sort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle de la maison d'Anselme.

SCENE I.

Il fait nuit.

ISABELLE seule, assise et plongée dans la rêverie.

MES refus ont enfin lassé Béatrix. Mon tuteur ne revient point. Il me tarde qu'il soit rentré pour lui dire à lui-même que jamais je ne serai sa femme. Je prévois sa colère, mais je saurai la braver. Je dépends de mon père, et lui seul.... Que dis-je? peut-être est-il perdu pour moi! Voilà près d'un an que je n'ai reçu de ses lettres! Tout m'abandonne au pouvoir de mon tyran. Infortunée que je suis!

SCENE II.

ISABELLE, PEDRILLO.

PEDRILLO, entrant tout doucement.

La voilà. Comme elle est triste! si pour

l'égayer, je pouvois l'engager à entendre ces musiciens. Mademoiselle....

ISABELLE.

Ah! c'est toi, Pedrillo. Que veux-tu, mon ami?

PEDRILLO avec embarras.

Ce que je veux?... Rien... Sinon que je voudrois vous voir plus gaie.

ISABELLE.

Tu crois donc que je suis triste?

PEDRILLO.

Oh! je ne le crois pas. Je le vois bien, et quand j'y pense, je suis prêt à pleurer.

ISABELLE.

Je te sais gré de ton bon naturel. Je vois que tu m'es attaché.

PEDRILLO.

Oh! c'est bien vrai ça. Je vous aime, voyez-vous, ni plus ni moins que si vous étiez ma sœur... Pardon, je voulois dire ma maîtresse.

ISABELLE.

Va, l'erreur n'est pas grande. Les malheureux sont frères, et tu n'es guère plus fortuné que moi?

PEDRILLO.

Du moins, je suis né pour souffrir. Mais une si jolie, si bonne, si aimable demoiselle que vous, mener une vie aussi triste!

ISABELLE *avec mélancolie.*

Cela ne durera peut-être pas long-temps. Console-toi.

PEDRILLO.

Oui, vous avez raison. Il vaut mieux se consoler, et si vous voulez je vous en donnerai un moyen.

ISABELLE *souriant.*

Voyons ce grand moyen de consolation.

PEDRILLO.

Aimez-vous la musique, mademoiselle?

ISABELLE.

C'est un art que j'ignore. Mais il doit être agréable.

PEDRILLO.

Oh! charmant! je le sais, moi, parce que je l'ai étudié à Séville avec monsieur Dom Basile; et si vous voulez, je vous en ferai entendre d'excellente.

ISABELLE *souriant.*

Pedrillo, je me défie un peu de ta musique.

PEDRILLO.

Oh! ce n'est pas la mienne. C'est celle de deux musiciens les plus fameux qu'il y ait au monde. Vous verrez quand vous les entendrez.

ISABELLE.

Comment les entendre? Tu sais bien que mon tuteur ne leur permettra jamais d'entrer dans la maison.

PEDRILLO.

Oh! nous n'avons pas besoin de sa permission pour cela. Ils y sont déjà.

ISABELLE.

Comment, ils y sont! où donc?

PEDRILLO *en confidence.*

Dans ma chambre.

ISABELLE.

Dans votre chambre! Êtes-vous fou, Pedrillo?

PEDRILLO.

Non, mademoiselle, et si vous voulez, je vais les aller chercher?

ISABELLE.

Non, assurément. Ce seroit en quelque sorte justifier les soupçons de mon tuteur. Je

vous trouve bien hardi de me le proposer, et je vous ordonne d'aller dire à ces gens que je ne puis ni ne veux les voir.

PEDRILLO.

Ma foi, mademoiselle, renvoyez-les vous-même; je n'en aurois pas le courage. Eh! tenez les voilà.

SCENE III.

DOM PEDRE, ISABELLE, PEDRILLO, SCAPIN, avec la guitare.

SCAPIN, avec emphase.

Madame, ayant appris votre goût pour la musique, nous venons, monsieur et moi...

DOM PEDRE.

bas, à Scapin.

Tais-toi.

haut.

Mademoiselle, vous serez sans doute étonnée de la démarche que nous osons faire aujourd'hui. Croyez que la nécessité nous l'impose. Nos motifs n'ont rien que de respectable, et si nous ne pouvons vous intéresser, en

nous connoissant mieux vous ne sauriez vous empêcher de nous plaindre.

ISABELLE.

Je n'examine point ce qui vous amène. Mais je ne puis que blâmer votre hardiesse à pénétrer ainsi chez moi. Vous m'en voyez très-surprise, et je le disois dans l'instant même à ce domestique...

SCAPIN.

Madame, la surprise que vous éprouvez est d'autant moins surprenante.... que...

DOM PÈDRE, bas, à Scapin.

Tais-toi donc.

SCAPIN, bas, à Dom Pèdre.

Mais monsieur, si vous faites toujours le maître on me prendra pour votre valet.

DOM PEDRE à Isabelle.

Sachez que mon amour.... pour le plus charmant des arts...

ISABELLE.

Je ne doute point de vos talens; mais je ne veux point les connoître, et je vous prie de vous retirer.

DOM PEDRE.

à part.

Je vois qu'il faut parler.

haut.

Eh bien, madame, apprenez....

PEDRILLO.

Béatrix!....

SCAPIN.

La duègne!....

PEDRILLO.

Adieu notre concert.

SCENE IV.

Les mêmes, BÉATRIX.

BEATRIX.

Que vois-je? deux hommes avec Isabelle!
Que veut dire ceci, mademoiselle?

ISABELLE.

C'est cet étourdi de Pedrillo qui veut absolument me faire entendre ces gens, qu'il dit être des musiciens de ses amis.

BEATRIX.

Des musiciens! Ah! petit malheureux,

vous osez faire entrer deux hommes à l'insçu de votre maître.

PEDRILLO.

Ah! ma chère madame Béatrix, ne me perdez pas. C'est pour consoler mademoiselle, et pour me distraire que je l'ai fait.

BEATRIX.

Pour vous distraire!

PEDRILLO.

Oui surement. Je m'ennuie, moi. Si vous me permettiez de rester toujours avec vous, je n'y aurois jamais pensé.

BEATRIX.

Mais voyez donc ce petit coquin. Comme il s'excuse!

PEDRILLO bas à Scapin.

Flattez-la, vous l'appaiserez.

SCAPIN bas à Dom Pèdre.

Seigneur Dom Pèdre, de la flagornerie.

DOM PEDRE.

Eh! madame, pardonnez à cet enfant, il n'est point coupable. C'est nous qui l'avons forcé à nous introduire. Les circonstances cruelles où je me trouve me forcent d'em-

ployer ces expédiens. Si j'en crois mes yeux, vous êtes née sensible. Vos grâces, votre figure, tout l'annonce; et vous ne voudrez pas me rendre à charge une vie qui me seroit trop pénible, si vous vous opposiez à mes projets.

BEATRIX *d'un ton plus doux.*

Entrer ici sans ma permission !

SCAPIN.

Eh! madame, il y a si peu d'amateurs de belle musique, qu'on les cherche par-tout où l'on peut. Ces beaux yeux nous disent que vous vous y connoissez. Daignez nous écouter; songez que notre vie est intéressée à ce que nous faisons.

BEATRIX.

Ces pauvres garçons me font pitié.

ISABELLE.

Il est vrai qu'ils paroissent bien à plaindre.

BEATRIX.

Que faire ?

ISABELLE.

Il faut les assister, et les renvoyer au plutôt.

BEATRIX.

Vous avez raison. Ecoutez, mes amis. Je veux

veux bien vous pardonner en faveur de votre malheur. Retirez-vous promptement. Voilà ce que vous donne mademoiselle.

SCAPIN saisissant la bourse.

Que vous êtes bonne!

ISABELLE regardant Dom Pèdre avec intérêt.

C'est pour vous deux au moins.

SCAPIN.

Oui, madame, mon camarade et moi nous faisons toujours bourse commune.

BEATRIX.

Retirez-vous au plutôt.

DOM PEDRE à part.

Tout est perdu.

PEDRILLO.

Mais, madame, comment voulez-vous qu'ils sortent. Monsieur Anselme a tantôt fermé la porte sur eux. Il a la clef dans sa poche.

BEATRIX.

Il est vrai. Quel embarras!

DOM PEDRE vivement à Isabelle.

Eh bien, madame, puisqu'il faut que nous

restions malgré vous, daignez nous écouter. Je n'ose me flatter que nous pourrons vous plaire. Mais laissez-nous du moins le plaisir de l'avoir tenté, et puissé-je vous prouver les sentimens que vos bontés nous inspirent.

ISABELLE.

Puisqu'il le veut, ma bonne, donnons-lui cette satisfaction.

DOM PEDRE.

Charmante Béatrix, nous le permettez-vous?

BEATRIX.

à part.

Charmante Béatrix! il est aimable ce garçon-là.

haut.

Allons, je le veux bien.

PEDRILLO *à part.*

Je savois bien, moi, que nous aurions de la musique.

SCAPIN.

à part.

Ouf! nous revenons de loin.

haut.

Ces dames ne veulent-elles pas s'asseoir?

BEATRIX.

Fort bien.

à part.

Le tuteur se fâchera. Mais qu'y faire ?

Les acteurs sont ainsi placés,

BEATRIX, SCAPIN, DOM PEDRE, ISABELLE,

Ils sont tous assis excepté Pedrillo.
Pedrillo est derrière, entre Isabelle et Dom Pedre.

SCAPIN.

Allons, mon camarade. A votre tour aujourd'hui. Car je ne me sens pas en voix.

DOM PEDRE.

Je n'y suis guère moi-même, et ces dames seront indulgentes. Leur goût...

SCAPIN.

Le goût, oui le goût fait tout en musique. Aujourd'hui il ne faut point de voix pour chanter. Il ne faut que du goût, et nous en avons !

BEATRIX.

Nous n'en doutons point, et nous vous écoutons.

DOM PEDRE.

Après une ritournelle qui se joue sur une guitare dans la coulise.

Air : Le connois-tu, ma chère Eléonore, etc.

I.

Le tendre amour a bien plus d'un langage :
Un geste, un mot, il met tout à profit.
De longs discours qu'un autre fasse usage,
L'amour souvent d'un regard a tout dit.

Ritournelle.

II.

Si des jaloux vous craignez la présence,
Sous un air froid offrez-vous à leurs yeux.
Le ton glacé qui suit l'indifférence,
A de l'amour souvent caché les feux.

Ritournelle.

III.

Dans un couplet souvent avec adresse
Il sait parler et braver tout soupçon.
L'objet aimé découvre sa tendresse,
Où son argus ne voit qu'une chanson.

SCAPIN.

Voilà tout. Eh bien, mesdames. Comment la trouvez-vous ?

BEATRIX.

Charmante.

PEDRILLO.

Ah mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, qu'elle est jolie!

ISABELLE.

Le sens m'en a paru un peu obscur.

DOM PEDRE.

C'est un amant qui parle et qui craint surtout d'en trop dire.

BEATRIX.

Pour moi, jai tout compris à merveille, et la chanson me plaît infiniment.

SCAPIN *vivement.*

En voulez-vous copie?

BEATRIX.

Vous me ferez plaisir.

DOM PÈDRE.

Et vous, mademoiselle, ne le désirez-vous pas? peut-être à la lecture, vous paroîtra-t-elle plus intelligible.

ISABELLE.

J'ai si peu de connoissances dans toutes ces choses, que mon jugement ne doit

point vous alarmer, et pour vous prouver qu'elle ne m'a point déplu, je consens à la lire.

SCAPIN.

Allons, mon camarade, à l'ouvrage. Voilà justement une table, des plumes et du papier. Ecrivons, je travaillerai pour madame, et vous pour mademoiselle. C'est l'affaire d'un moment.

DOM PEDRE.

Fort bien.

à part.

Tout me réussit.

Ils écrivent. Les autres acteurs sont ainsi placés :

BEATRIX, PEDRILLO, ISABELLE.

BEATRIX à part.

Ces gens-là sont fort aimables, et leur chanson très-jolie. Si notre tuteur l'avoit entendue, il feroit beau bruit !

ISABELLE à part.

Dans quel trouble m'ont jetée ces couplets ! se peut-il que cet homme ne soit qu'un malheureux musicien ! Mon cœur, je ne sais pourquoi, se refuse à le croire.

PEDRILLO tenant la guitare.

La belle invention qu'une guitare !

SCAPIN.

Pardon, mesdames. Enfin j'ai tout écrit.

DOM PEDRE.

Et moi de même.

SCAPIN à Béatrix.

Madame, mon écriture vous paroîtra peut-être peu lisible, mais je vous aiderai.

DOM PEDRE à Isabelle.

Je désire bien vivement qu'elle vous plaise.

ISABELLE.

Vous n'en devez pas douter.

BEATRIX à Scapin, en mettant ses lunettes.

En effet, l'écriture me paroît un peu embrouillée.

ISABELLE à part.

Que vois-je? une lettre! je ne sais où j'en suis.

BEATRIX à Scapin.

Seigneur musicien, lisons ensemble, je vous prie.

ISABELLE lit à demi-voix et fort vîte.

« Je ne suis point ce que je parois à vos » yeux; pardonnez une ruse nécessaire pour » pénétrer jusqu'ici. Mon nom est Dom Pèdre.

» Ma fortune et ma naissance égalent mon » amour pour vous. Je vois l'indigne escla- » vage où l'on vous réduit, et je tenterai » tout pour vous en délivrer, si vous daignez » approuver des sentimens qui ne finiront » qu'avec ma vie. »

à part.

Je n'en puis revenir!

BEATRIX lisant.

» L'objet aimé découvre sa tendresse
» Où son argus ne voit qu'une chanson.

C'est fort plaisant.

elle rit.

SCAPIN riant aussi.

Oui, ma foi, très-plaisant.

BEATRIX.

Comment, c'est que cela arrive tous les jours.

SCAPIN.

Plus souvent qu'on ne pense.

DOM PEDRE.

Et vous, mademoiselle, quel est votre avis?

ISABELLE.

Je suis si peu faite à lire de pareilles choses que je n'ose prononcer; ce que je viens de

lire me paroît un peu hasardé, et je craindrois de me tromper....

DOM PEDRE.

En l'approuvant ?

ISABELLE.

Il est vrai.

BEATRIX.

Allez, mademoiselle, approuvez hardiment. C'est moi qui vous le dis. Ce que vous avez lu est très-joli et très-vrai, je vous en réponds.

ISABELLE.

Je ne sais si je dois vous croire.

PEDRILLO.

Oh oui, mademoiselle. La chanson est charmante.

BEATRIX.

Il a raison. Je dois savoir juger ces choses-là. Cela m'est arrivé cent fois.

ISABELLE

Je ne l'aurois pas cru.

DOM PEDRE.

Ce que vous venez de lire est le langage de l'amour. Il faut aimer soi-même pour bien l'entendre, et je crains que jamais...

SCAPIN.

J'entends du bruit là-dedans.

ISABELLE.

C'est sans doute mon tuteur.

DOM PEDRE.

Que faire?

bas à Isabelle.

Et vous désapprouvez?...

ISABELLE bas à Dom Pèdre, et fort troublée.

Hésiterois-je encore, s'il étoit vrai!

PEDRILLO qui a été regarder.

C'est lui-même. Madame Béatrix, parlez pour moi.

BEATRIX d'un air authentique.

Laissez-moi faire. Je me charge de tout.

SCAPIN appercevant le tuteur.

Ah, monsieur! quelle figure! il est laid comme un créancier.

SCÈNE V.

Les mêmes, ANSELME.

ANSELME.

Ciel! deux hommes dans ma maison. Qu'est-ce que cela signifie?

BEATRIX froidement.

Une chose toute naturelle.

ANSELME.

Une chose toute naturelle! Que voulez-vous dire?

BEATRIX.

Ah! monsieur, ne vous emportez pas.

ANSELME.

Que je m'emporte ou non, répondez-moi.

BEATRIX.

Monsieur, vous savez que nous menons une vie assez triste. Pendant votre absence, Pedrillo nous a proposé, pour nous désennuyer, de nous faire entendre ces deux musiciens qu'il avoit cachés dans sa chambre.

ANSELME.

Comment c'est vous, petit scélérat?...

PEDRILLO tremblant.

Hélas, oui! monsieur, c'est moi-même.

BEATRIX.

Ne sachant que faire, nous y consentions comme vous êtes arrivé.

SCAPIN regardant Dom Pèdre et Isabelle.

Oui monsieur, nous commencions à nous mettre d'accord.

ANSELME à Béatrix.

Fort bien. Je vois le cas que je dois faire de votre fidélité.

ISABELLE.

Eh! monsieur, pouvez-vous nous reprocher un plaisir aussi innocent!

ANSELME.

Taisez-vous, perfide. Et vous, messieurs les intrigans, je vous trouve bien hardis d'oser entrer chez moi.

SCAPIN.

Monsieur, chacun a ses plaisirs dans ce monde. Vous aimez à enfermer le beau sexe. Nous aimons à l'amuser par des chansons. Vous voyez que tout est compensé.

ANSELME.

Insolent, sortez de chez moi tout-à-l'heure. Et vous, mademoiselle, si vous voulez que je vous pardonne le tour que vous venez de me jouer, préparez-vous à m'épouser.

ISABELLE.

Non, monsieur, n'y comptez pas. Ma haine pour vous égale votre jalousie, et pour vous prouver que vos menaces ne m'effrayent point, je reprends dès aujourd'hui mon nom que vous m'avez fait quitter en sortant de Madrid.

DOM PEDRE.

Quoi, vous ne vous nommez point Isabelle?

ANSELME.

Que vous importe?

LEONORE.

Mon vrai nom est Léonore, et le sien est Pamphile qu'il a quitté lui-même, je ne sais pourquoi.

DOM PEDRE.

Qu'entends-je? Léonore, Pamphile! Quoi, seriez-vous la personne que devoit épouser un jeune homme nommé Dom Pèdre?

ANSELME.

à part.

D'où pourroit-il savoir?... Eh bien! oui, c'est elle-même. Son père Dom Juan m'avoit écrit du Mexique que ce Dom Pèdre arrivoit pour l'épouser. Il est péri dans la

traversée, et j'use en ma faveur du pouvoir que j'ai de la marier.

SCAPIN à part.

Peste, le seigneur Pamphile a bientôt noyé les gens !

DOM PEDRE.

Oh! je suis trop heureux : non, monsieur, ce Dom Pèdre n'a point péri. C'est lui-même que vous voyez. J'ai tous les papiers nécessaires pour prouver ce que j'avance; je vous épargne les reproches que mérite votre affreuse conduite. Je soustrais mademoiselle à votre tyrannie; vous êtes assez puni.

PAMPHILE.

Etourdi que je suis!

DOM PEDRE aux genoux de Léonore.

Belle Léonore, vous voyez un homme qui vous cherche depuis quatre mois. L'ordre d'un père m'autorise à demander votre main. Votre bouche daignera-t-elle confirmer son aveu ?

LEONORE.

Je n'eus jamais tant de plaisir à lui obéir.

SCAPIN.

Voyez pourtant ce que fait la musique!

BEATRIX à Pamphile.

Monsieur, pardonnez...

PAMPHILE.

Allez au diable.

PEDRILLO au même.

Excusez, monsieur..

PAMPHILE.

Je vous chasse.

DOM PEDRE.

Et moi, je les prends tous deux. Béatrix, vous resterez chez moi, mais vous n'aurez plus à garder que vous-même.

SCAPIN à part.

Elle n'aura pas grand'peine.

DOM PEDRE souriant.

Pour Pedrillo, nous lui ferons apprendre la musique.

PEDRILLO sautant.

Ah! comme je vais chanter!

PAMPHILE à lui-même.

Mais comment ont-ils pu s'introduire dans ma maison?

PEDRILLO.

C'est vous-même, monsieur, qui les y avez poussés tantôt en me faisant rentrer.

PAMPHILE.

Foin de moi! j'ai le prix de ma mal-adresse, et mon sort prouve la vérité du proverbe qui dit: *Il ne faut point enfermer le loup dans la bergerie.*

FIN.

LE FLATTEUR

ET

LES FLATTÉS,

PROVERBE,

PAR L'IMPÉRATRICE CATHERINE II.

(Catherine avoit parié faire un Proverbe de la fable du Corbeau et du Renard. C'est ce qui l'engagea à composer *le Flatteur et les Flattés.*)

ACTEURS.

Monsieur de CORBEC.

Madame de CORBEC.

Monsieur RENARD.

JEANNOT.

La scène est dans un bois.

LE FLATTEUR
ET
LES FLATTÉS.

SCENE I.

M. DE CORBEC, M. RENARD.

Ils entrent par différens côtés, le premier en habit noir et le second en habit jaunâtre fort usé.

M. RENARD.

Eh! bon jour, monsieur de Corbec.

M. DE CORBEC.

Bon jour, monsieur Renard; bon jour.

M. RENARD.

Jamais je ne vous vis si joli, si beau, si ragoûtant qu'avec cet habit noir.

M. DE CORBEC.

Je le crois bien, monsieur Renard, je le crois bien. J'ai passé toute la matinée à me faire beau: une demi-douzaine de personnes,

et plus, y ont mis tout leur savoir faire.

M. RENARD.

Il faut avouer que vous avez bien bonne mine: vous y joignez le port d'un roi.

M. DE CORBEC.

Trouvez-vous cela, monsieur Renard? trouvez-vous cela?

M. RENARD.

Depuis quelques jours votre bonne mine va en augmentant.

M. DE CORBEC.

On me l'a déjà dit plus d'une fois depuis la mort de mon oncle.

M. RENARD.

Je le crois bien, monsieur de Corbec. La mort de monsieur votre oncle vous donne un air. Là, un air... Un air dégagé... intéressant... Celui d'un riche héritier... Oh, cet air là... ne laisse pas que d'être un air... qui attire communément des complimens... quelquefois de dix lieues, et plus, à la ronde... Mais vous savez distinguer vos amis, monsieur de Corbec...

M. DE CORBEC.

Oh! je vous en réponds.

M. RENARD.

Un homme comme vous n'est pas aisé à tromper...

M. DE CORBEC.

J'ose dire bien fin qui m'attrapera.

M. RENARD.

Tout le monde sait que ce n'est pas chez vous, monsieur de Corbec, qu'on peut réussir en vous flattant; vous êtes beaucoup trop aimable pour avoir le vilain défaut d'aimer les adulateurs et d'écouter leurs basses louanges.

M. DE CORBEC.

Hé! hé! hé! on me l'a dit quelquefois que j'étois aimable. Mais, en conscience, comment me trouvez-vous?

M. RENARD.

Moi, monsieur de Corbec! je vous trouve... Si vous me permettez de vous dire la vérité, je vous trouve... Mais je vous trouve... en tout point... le phénix des hôtes de ce bois.

M. DE CORBEC.

Mais!... Mais cela se pourroit bien!... Mais voyons un peu!... Par où donc?

M. RENARD.

Par où ?... Par les belles et bonnes qualités qu'on vous suppose.

M. DE CORBEC.

Des qualités !... Oh ! oui, j'en ai !... Par exemple... je me porte bien.

M. RENARD.

Vous comptez votre santé parmi vos qualités... Vraiment cela s'appelle dire les choses tout autrement que le commun des hommes.

M. DE CORBEC.

Je mange avec beaucoup d'appétit.

M. RENARD.

Votre appétit aussi, vous le rangez parmi vos qualités !.. Prenez garde seulement que celle-là ne soit dérangée par quelques indigestions.

M. DE CORBEC.

Je dors à merveille.

M. RENARD.

En voilà trois ; mais il faudra sans doute les mettre sur le compte de votre bonne humeur ?

M. DE CORBEC.

De ma bonne humeur ! oh ! non, non ; de

celle-là on ne m'a jamais accusé d'en avoir : à dire la vérité, je n'aime pas même beaucoup celle des autres; elle m'incommode.

M. RENARD.

Ah! je vois ce que c'est; votre esprit grave et sérieux ne sauroit s'amuser à des bagatelles.

M. DE CORBEC.

Point du tout, point du tout: ce n'est pas cela; je puis m'amuser comme un autre... L'autre jour même, pendant une heure, je crachois dans un puits... J'y faisois des ronds... Entre nous soit dit, et sans me vanter, mes ronds étoient infiniment plus parfaits que ceux des autres.

M. RENARD.

Voilà ce que c'est que la perfection; elle vient toujours se placer au bout des travaux des habiles gens. Vous seriez habile en tout ce que vous entreprendriez, j'en suis persuadé.

M. DE CORBEC.

Pour habile, oui, je le suis, et même fort habile... N'est-ce pas qu'on le devine, même à ma mine?

M. RENARD.

Oui, monsieur de Corbec, je l'avoue;

votre démarche, votre ton, votre regard, vos gestes, votre maintien, tout, en un mot, fait sentir à un chacun que vous voulez bien l'être.

M. DE CORBEC.

Dites que je le suis. Par exemple, quand j'appelle mon valet, je lui dis : Jeannot, venez ici. Eh bien! qu'en pensez-vous? Ce Jeannot, venez ici, je le dis du ton le plus parfait qu'un maître le puisse dire à son domestique; j'y ajoute un coup-d'œil imposant qui le pétrifie; lui, ainsi pétrifié de mon ton et de mon regard, me répond par conséquent, à son tour, du son de voix le plus soumis qu'un domestique puisse répondre à son maître. Voilà donc déjà deux perfections produites par moi en un zeste, le ton parfait du maître et celui du valet. Mais savez-vous pourquoi, monsieur Renard?

M. RENARD.

Non, en vérité, monsieur de Corbec.

M. DE CORBEC.

Voulez-vous le savoir?

M. RENARD.

Vous m'obligerez si vous voulez bien m'en instruire.

M. DE CORBEC.

C'est, monsieur Renard, parce que je suis né avec le ton du maître, et que Jeannot...

M. RENARD.

N'a que celui d'un domestique.

M. DE CORBEC.

Vous y êtes, monsieur Renard; vous devinez aisément.

M. RENARD.

En approchant les habiles gens comme vous, on profite toujours un peu.

M. DE CORBEC.

Eh mais, cela se pourroit bien.

M. RENARD.

N'aurai-je pas le plaisir de voir aujourd'hui madame de Corbec.

M. DE CORBEC.

Je ne sais pas si elle est visible; je l'ai quittée qu'elle étoit encore au lit.

M. RENARD.

Etoit-ce de grand matin?

M. DE CORBEC.

Environ midi.

M. RENARD.

Madame n'est-elle point incommodée ?

M. DE CORBEC.

Oh ! point du tout, elle se porte fort bien ; mais pour se porter mieux encore, elle prend continuellement des remèdes..

M. RENARD.

Ce sont apparemment des remèdes de précaution que madame prend ?

M. DE CORBEC.

Oui, oui, on la saigne pour raréfier son sang ; on la purge pour prévenir les indigestions ; on la drogue pour fortifier son estomac : elle prend des décoctions pour délayer sa bile...

M. RENARD.

Ce dernier remède me paroît bien inutile. Une dame du mérite de madame de Corbec ne sauroit être sujette aux maux qu'occasionne la bile : je suppose qu'elle n'en a pas plus qu'une colombe.

M. DE CORBEC.

Pas si colombe, monsieur Renard, pas si colombe ; mais enfin, monsieur Renard, ma femme est ma femme, et puisqu'elle est

ma femme, la conséquence de tout cela est que ma femme est une femme de mérite, mais d'un très-grand et gros mérite; eût-elle même tous les défauts possibles, je n'en démordrai pas, et je dirai toujours que ma femme a mille et dix mille vertus.

M. RENARD.

Vous méritez à juste titre d'être nommé la perle des maris, monsieur de Corbec. Mais quelle est la plus belle des vertus de madame votre épouse?

M. DE CORBEC.

A dire la vérité, je ne me soucie point du tout de spécifier le mérite de ma femme, vu que je trouve qu'en général, il n'y a rien de plus ennuyeux que l'énumération des vertus d'autrui; la vraie politesse exige de ne jamais parler aux gens que d'eux-mêmes, de leurs talens, de leur mérite. Par exemple, je vous dirai à vous, monsieur Renard, que vous êtes un homme... qui savez vivre... et dont je suis très-content.

M. RENARD.

Il est fort heureux que vous pensiez ainsi de moi.

SCENE II.

M. DE CORBEC, M. RENARD, Mde. DE CORBEC.

Mde. DE CORBEC.

Il faut avouer, monsieur de Corbec, que vos gens sont les domestiques les plus mal-adroits du monde...

M. DE CORBEC.

Et d'où vient donc?

Mde. DE CORBEC.

Les plus impolis, les plus malotrus qui existent...

M. DE CORBEC.

Je ne le croyois pas jusqu'ici!...

Mde. DE CORBEC.

Eh bien, c'est moi qui vous en assure...

M. DE CORBEC.

Cependant vous pourriez bien n'avoir été jamais aussi bien servie que chez moi...

Mde. DE CORBEC.

Qu'est-ce à dire, monsieur de Corbec?...

M. DE CORBEC.

Rien, rien; mais voyons un peu, de quoi vous plaignez-vous ?

Mde. DE CORBEC.

Une femme comme moi, d'être traitée ainsi! et cela, s'il vous plaît, par qui? par des valets! et encore pour qui ?

M. DE CORBEC.

Que vous ont-ils fait?

Mde. DE CORBEC.

Ce qu'il m'ont fait!... C'est cela justement dont je me plains. Quand je veux sortir, il n'y a personne pour me porter la queue, et je suis obligée de porter ma queue moi-même, comme une bourgeoise, en passant ma main sur mon dos pour soulever ma jupe; trouvez-vous que j'aie bon air à marcher ainsi? et ne suis-je pas bien endurante de souffrir tout cela, et encore pour qui?

M. DE CORBEC.

Et pour qui donc?

Mde. DE CORBEC.

Je pense que cela s'entend de reste...

M. DE CORBEC.

Pas moi, je n'y entend goutte, je vous en avertis.

Mde. DE CORBEC.

Apparemment parce que vous avez l'entendement bouché par dame nature; pour vous...

M. DE CORBEC.

Comment pour moi?

Mde. DE CORBEC.

Vous conviendrez, mon cœur, je pense, que si je ne vous avois pas épousé, il ne me seroit pas arrivé d'être aussi mal servie par vos domestiques, qui sont tous des lourdauds.

M. DE CORBEC.

Doucement, ma chère moitié... Allons bride en main; si vous m'avez épousé, vous n'y avez pas perdu; j'étois un parti riche, et vous n'aviez pas le sou, rien du tout, pas cela, convenez-en de bonne-foi.

Mde. DE CORBEC.

Et ne comptez-vous pour rien ma bonne mine? où est-ce que vous en auriez trouvé de plus belle?

M. DE CORBEC.

Et qui vous a dit que j'en cherchois?

Mde. DE CORBEC.

De plus spirituelle?

M. DE CORBEC.

Voilà encore une drogue dont je me serois bien passé.

Mde. DE CORBEC.

Remplie de plus de connoissances?... Je nommerois sur mes doigts tous les arts, toutes les sciences.

M. DE CORBEC.

En voilà bien d'un autre! toutes vos connoissances ne m'avanceront pas de cela. Mettez-moi tous ces gros noms dans un pot, et voyez si ma soupe en sera plus grasse.

Mde. DE CORBEC.

De plus douce?

M. DE CORBEC.

Oh! halte-là, ma femme; vous en donnez aujourd'hui des preuves un peu équivoques.

Mde. DE CORBEC, *pleurant.*

Voyez, monsieur Renard, comme mon

mari me traite... Je vous prends à témoin : il dit que je manque de douceur, moi qui suis comme un agneau.

M. RENARD.

C'est un petit mésentendu, madame... Monsieur de Corbec s'explique quelquefois dans un sens énergique... auquel on peut donner plus d'une tournure ; cette sorte de façon de parler est assez naturelle aux personnes qui ont autant d'esprit qu'il en a, n'est-il pas vrai, monsieur ?

M. DE CORBEC.

Oui, oui, à-peu-près.

Mde. DE CORBEC, *pleurant.*

Il a pris le parti... de ses gens... et pas... le mien... Il a tort... Il a grand tort...

M. RENARD.

Il les grondera, madame, tantôt ; n'est-ce pas, monsieur ?

M. DE CORBEC.

Ceux qui ont tort méritent assurément toujours d'être grondés...

Mde. DE CORBEC.

Qu'est-ce à dire, monsieur, ceux qui ont tort ? Qui sont-ils ? où sont-ils ?

M. DE CORBEC.

M. DE CORBEC.

Oh, ma femme! pas ici... Cela s'entend.

Mde. DE CORBEC, en pleurant.

Vous parlez à double... entente,... mon cœur... Il n'y a pas moyen de vous entendre... ni comprendre...

M. DE CORBEC.

Il faut que je quitte la place, car d'ailleurs vous ne finirez d'aujourd'hui.

à M. Renard, à demi-voix.

Appaise-la, appaise-la; entends-tu, l'ami Renard? Je reviendrai quand l'orage sera appaisé.

il sort.

SCENE III.

Mde. DE CORBEC, M. RENARD.

Mde. DE CORBEC, en pleurant.

Mon mari m'abandonne; il m'abandonne dans la douleur où je suis!

M. RENARD.

Votre tendresse pour monsieur votre époux est trop aisément alarmée : il vous aime

il vous estime, il ne parloit que de vous, lorsque vous n'y étiez pas.

Mde. DE CORBEC.

Et que disoit-il?

M. RENARD.

Que vous aviez mille belles qualités... Que vous étiez sa femme... Entre autre... Chérie...

Mde. DE CORBEC.

Il disoit cela? Hem, oui, oui, il m'aime... Mais, entre nous soit dit, je ne me fie pas trop à ce bel amour.

M. RENARD.

Et par quelle raison, s'il vous plaît?

Mde. DE CORBEC.

Parce que... Parce qu'il n'aime que soi-même; ne voyez-vous pas qu'il se carre toute la journée vis-à-vis de lui-même ou des autres, et que toutes les niaiseries qu'il fait, il les prend et veut qu'on les prenne pour des merveilles.

M. RENARD.

Mais vous êtes si belle, si intéressante!

Mde. DE CORBEC.

Et vous, bien obligeant, monsieur Renard. Mais réellement trouvez-vous cela?

M. RENARD.

Eh! qui ne le voit pas!.. Vous gâterez vos beaux yeux en pleurant souvent de la sorte.

Mde. DE CORBEC, *remetant son mouchoir en poche.*

Il faut avouer qu'un mari est une étrange chose.

M. RENARD.

Une épouse qui joint, comme vous, madame, la beauté à l'esprit, à la vertu, sait toujours tirer parti d'un mari, tel étrange qu'il pourroit être.

Mde. DE CORBEC.

Croyez-vous cela, monsieur Renard?

M. RENARD.

Il faudroit être bien incrédule pour n'en être pas persuadé; cela est prouvé depuis long-temps.

Mde. DE CORBEC.

Au fond, mon mari est un bon diable.

M. RENARD.

Il fait tout ce que vous voulez, madame.

Mde. DE CORBEC.

Dit-on cela, monsieur Renard ?

M. RENARD.

L'on ne doute nullement de l'ascendant que vous avez sur lui.

Mde. DE CORBEC.

Oh ! nous nous aimons beaucoup.

M. RENARD.

Vous êtes parfaitement aimables tous les deux.

Mde. DE CORBEC.

Je me flatte cependant d'être mieux élevée que lui.

M. RENARD.

Votre éducation a été très-soignée, à ce que m'ont dit monsieur votre père et madame votre mère.

Mde. DE CORBEC.

Vous conviendrez, je pense, qu'ils sont bien entendus tous les deux, et d'une charmante société.

M. RENARD.

Oh, infiniment, madame! Ils le seroient

bien plus encore, si madame votre mère n'avoit pas cette surdité dont elle est continuellement tourmentée, et monsieur votre père seroit singulièrement éloquent s'il n'étoit pas bègue.

Mde. DE CORBEC.

L'éducation de mon mari a été bien plus négligée que la mienne; c'est de là que sont venus tous les défauts que vous lui voyez.

M. RENARD.

Des défauts, madame! et qui n'en a pas?

Mde. DE CORBEC.

Qu'entendez-vous par-là?

M. RENARD.

Cela s'entend, madame; réellement tout le reste du monde en a, excepté vous.

Mde. DE CORBEC.

Vous me flattez, monsieur Renard.

M. RENARD.

Point du tout, madame; je dis ce que je pense.

Mde. DE CORBEC.

Aussi mon mari et moi nous vous aimons beaucoup à cause de votre sincérité.

M. RENARD.

Je vous rends mille graces, madame; j'ose dire que c'est précisément par où je brille.

Mde. DE CORBEC.

Il faut que nous pensions tous les deux à vous faire un cadeau.

M. RENARD.

Je suis pénétré de vos bontés.

Mde. DE CORBEC.

Nous nous doutons que vos affaires sont dérangées; que vous mourez de faim, monsieur Renard.

M. RENARD.

Les temps sont durs, l'argent est rare, le pain extrêmement cher.

Mde. DE CORBEC.

J'ai déjà proposé à mon mari de vous retirer chez nous, mais il fait la sourde oreille. Vous nous tiendriez compagnie; vous êtes d'une société comme il nous la faudroit.

M. RENARD.

Ah, madame!

Mde. DE CORBEC.

Il faut que mon mari commence par vous

donner un autre habit; celui que vous avez paroît un peu usé.

M. RENARD.

C'est une calamité publique qui en est la cause.

Mde. DE CORBEC.

Et quelle ?

M. RENARD.

C'est l'escalier de la comédie qui me l'a gâté; tout le monde sait qu'il est trop étroit.

Mde. DE CORBEC.

Retirez-vous un moment dans une autre route. Voilà mon mari qui revient; il faut que je lui parle de vous encore une fois.

M. Renard sort.

SCENE IV.

Mde. DE CORBEC, M. DE CORBEC, JEANNOT.

Mde. DE CORBEC.

Mon cœur, mon cœur, il faut que vous fassiez quelque chose pour monsieur Renard; il dit mille bien de nous : un homme comme celui-là mérite récompense.

M. DE CORBEC.

Eh bien, ma poulette, il vous a donc mis en belle humeur; voyons, que lui donnerons-nous ?

Mde. DE CORBEC.

J'opine, d'abord, que vous lui donniez un de vos habits des plus neufs; par exemple, ce bleu que je ne puis souffrir.

M. DE CORBEC.

Oh ! j'en aime trop la veste pour m'en séparer.

Mde. DE CORBEC.

Eh bien ! donnez-lui l'habit sans la veste.

M. DE CORBEC.

Non, non, il lui faut une veste; je lui donnerai ma veste verte : qu'en pensez-vous, ma femme ? Elle est toute neuve; il sera à la mode: habit bleu, veste verte. J'y ajouterai encore, par bonne amitié, le reste de l'habillement de peau d'élan, et une de mes perruques; il sera à ravir avec cela.

Jeannot, Jeannot, apporte-moi tout ce que je viens de dire.

Jeannot sort.

Mde. DE CORBEC.

Mais, mon cher, il faudroit le retirer chez nous, où il seroit logé, nourri, chauffé, éclairé, voituré à nos dépens.

M. DE CORBEC.

C'est un peu fort que cela.

Mde. DE CORBEC.

Eh bien, donnez-lui une somme là... Ronde.

M. DE CORBEC.

Combien à-peu-près ?

Mde. DE CORBEC.

Mais... Une centaine d'écus en or.

M. DE CORBEC.

Non pas, s'il vous plaît.

Mde. DE CORBEC.

Eh bien! la moitié en argent.

M. DE CORBEC.

C'est trop.

Mde. DE CORBEC.

Il faut avouer que vous êtes fort tenace aujourd'hui.

M. DE CORBEC.

Eh bien, je lui donnerai vingt-cinq écus.

Mde. DE CORBEC.

Comment lui donner vingt-cinq écus?

M. DE CORBEC.

Voici comment... Je les mettrai dans la bourse de la perruque, afin qu'il ne les trouve pas tout de suite. Cela sera peut-être galant, plaisant, bien tourné, comme il vous plaira, pour les autres... car pour moi, je ne ris pas volontiers.

Jeannot apporte tout l'attirail, Corbec met l'argent dans la bourse de la perruque.

L'on diroit que cette diable de perruque se refuse à recevoir de l'argent.

Mde. DE CORBEC.

Je vous aiderai.

M. DE CORBEC.

Eh bien, voilà qui est fort bien; Jeannot... porte cela à monsieur Renard de ma part.

Mde. DE CORBEC.

Je voudrois voir ce qu'il dira en recevant ce cadeau!

M. DE CORBEC.

Qu'en pensez-vous? mettra-t-il l'habit tout de suite?

SCENE V.

M. DE CORBEC, Mde. DE CORBEC, M. RENARD.

M. RENARD.

Je viens pour vous remercier, madame et monsieur, et pour prendre congé de vous.

M. DE CORBEC.

D'où vient? d'où vient?

Mde. DE CORBEC.

Où allez-vous donc?

M. RENARD.

C'est que je suis engagé.

M. DE CORBEC.

Comment ?

Mde. DE CORBEC.

Et où ?

M. RENARD.

Je suis engagé à représenter en action la fable du Corbeau et du Renard.

M. DE CORBEC.

Mais voilà une idée bien singulière !

Mde. DE CORBEC.

Qu'est-ce que ce pourroit être que cette pauvreté là ?

M. RENARD.

Assurément c'est peu de chose ; mais le but en est moral.

M. DE CORBEC.

Moral, moral ! il n'y a rien de si ennuyeux que ces moralisations éternelles, selon moi.

Mde. DE CORBEC.

Oh, mon cœur, je vous demande grâce

pour la morale ; je ne saurois m'en passer. Je l'aime à la folie. Je lis et relis les contes moraux, uniquement à cause de leur titre.

M. RENARD.

Le tout dépend de la façon dont elle est dite. Par exemple, si je vous disois :

à M. de Corbec.

Mon bon monsieur, apprenez que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute ; cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.

M. DE CORBEC.

Oui, oui, je me souviens du reste... N'est-ce pas : le Corbeau honteux et confus jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus ?

M. RENARD.

Vous y êtes. C'est un petit badinage de société... Il vous plaira de m'excuser.

il sort.

Mde. DE CORBEC.

Se moqueroit-il de nous, mon cœur ?

M. DE CORBEC.

Cela se pourroit bien ! cela se pourroit bien... Mais allons souper, ma femme, sans lui, pour l'en punir, et sur-tout n'y pensons plus.

FIN.

GROS-JEAN

OU

LA RÉGIMANIE,

PROVERBE,

PAR M. LE COMTE DE COBENTZEL,

Ambassadeur de l'Empereur, auprès de la cour de Saint-Pétersbourg.



ACTEURS.

Monsieur de la RÉGIMANIE.

La FAMINE, son valet.

Madame BOMBANCE.

GRIPE-TOUT...
SANS-RAISON... } Commis de la douane.
FORCE-BALLOT.

GRIFONET, secrétaire de monsieur de la Régimanie.

Un Officier du gouvernement, Gens de justice.

GROS-JEAN

GROS-JEAN

OU

LA RÉGIMANIE.

SCENE I.

LA FAMINE et les Commis.

La Famine entre en disputant avec les Commis, et portant une malle qu'ils veulent visiter.

GRIPE-TOUT.

MAIS, monsieur, il faut bien que nous fassions notre devoir.

LA FAMINE.

Qu'appelez-vous votre devoir ? Apprenez que votre premier devoir est de respecter le réformateur des empires, le législateur du globe, le seul, en un mot, qui sache gouverner un état.

FORCE-BALLOT.

Qui sache gouverner un état!... Est-ce

que votre maître est un souverain qui voyage incognito ?

SANS-RAISON.

Et quand cela seroit, nous n'avons aucun ordre ; nous ne pouvons nous dispenser de visiter ses malles.

LA FAMINE.

Monsieur de la Régimanie, mon maître, est bien au-dessus des souverains, puisque, depuis qu'il est au monde, il ne s'occupe qu'à leur donner des leçons. Il ne possède pas un pouce de terre, mais il possède l'art de faire valoir celles des autres : il n'a quelquefois pas un écu dans sa bourse, mais c'est le plus grand financier qui existe. Il n'a jamais vu de vaisseau de guerre, ni un régiment sous les armes, et s'il prenoit la peine de se mettre à la tête des armées et des flottes d'une puissance quelconque, il subjugueroit l'univers ; en un mot, c'est un génie universel qui renferme en lui seul toutes les connoissances qui peuvent servir à l'administration d'un empire.

FORCE-BALLOT.

Et cet homme qui sait tout, a-t-il une charge, un emploi ?

LA FAMINE.

Le plus beau, le plus noble de tous, quoique ce ne soit pas le plus lucratif. D'un cinquième étage, où nous logions à Paris, mon maître envoyoit des instructions à tous les souverains de l'Europe. Il les faisoit même imprimer, pour ne pas les confier à la poste.

GRIPE-TOUT.

Hé bien ! ces instructions ont-elles été suivies?

LA FAMINE.

Oui, si elles étoient parvenues à leur adresse; mais pour le malheur de l'humanité, elles sont encore chez le libraire. Voilà pourquoi tout va dans le monde au rebours du sens commun. Enfin il s'est trouvé un état assez heureux pour sentir ce que nous valions, mon maître et moi, on nous a demandés, et nous arrivons ici pour gouverner le royaume.

GRIPE-TOUT.

Cet homme est fou : allez, allez, mon ami, nous n'avons pas le temps de nous arrêter à vos balivernes, ouvrez vous-même cette malle, ou nous allons faire sauter la serrure.

LA FAMINE.

Pauvres gens ! vous ne savez pas à quoi vous vous exposez; manquer de respect à monsieur de la Régimanie, mais c'est se brouiller avec la fortune : vous perdrez vos places.

SANS-RAISON.

Prenez garde de ne pas en attraper une aux Petites-Maisons. Allons,qu'on se dépêche.

LA FAMINE.

Vous m'y forcez, tant pis pour vous : c'est assurément la dernière des exactions qui vous sera permise.

Il ouvre la malle, les commis la visitent : il ne s'y trouve qu'un mauvais habit noir, une vieille redingote toute trouée, quelques perruques en piteux état, quelques liasses de papier, et beaucoup de sacs d'argent vides.

Voilà de belles nippes pour le précepteur des souverains ; il valoit bien la peine de se faire tirer l'oreille pour nous montrer de pareilles guenilles.

FORCE-BALLOT.

Peut-on savoir à quoi servent tous ces sacs?

LA FAMINE.

C'est pour y mettre l'argent qui va pleuvoir chez nous, en récompense des services que nous rendrons.

SANS-RAISON.

Ouvrons ces liasses de papier, il pourroit s'y trouver de la contrebande.

LA FAMINE.

Ah! malheureux, qu'allez-vous faire? respectez au moins le sanctuaire de la législation.

SCENE II.

M. DE LA RÉGIMANIE, Mde. BOMBANCE, GRIFONET et les précédens.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Que vois-je! mes trésors entre les mains des corsaires! Qui sont ces marauds-là?

LA FAMINE.

Ce sont des commis de la douane, qu'il m'a été impossible d'empêcher de visiter vos malles.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Mons de la Famine, je parie que vous avez eu l'étourderie de ne pas leur dire qui j'étois.

LA FAMINE.

Vous m'avez fait si souvent la leçon, que je ne risque pas d'oublier une seule de vos qualités; oui, monsieur, je leur ai dit tout ce que vous répétez à chaque quart-d'heure.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Mon secrétaire, mettez en tête de l'agenda des réformes que je vais faire dans l'état, celle de toutes les douanes, et la cassation de tous les commis.

GRIFONET.

Oui, monsieur.

Il écrit sur un porte-feuille. En attendant, les commis achèvent de visiter.

GRIPE-TOUT.

Ne vous fâchez pas, mon gentilhomme, voilà qui est fini; il seroit assez inutile de vous demander pour boire à votre santé, tout votre équipage ne payeroit pas la dépense du cabaret.

Les commis sortent.

SCENE III.

M. DE LA RÉGIMANIE, LA FAMINE, GRIFONET et Mde. BOMBANCE.

Mde. BOMBANCE.

Eh bien ! monsieur, avez-vous assez parcouru la maison de la cave au grenier ? Quel est l'appartement que vous choisissez ?

M. DE LA RÉGIMANIE.

Qu'appelez-vous, madame, l'appartement que je choisis ? je prends la maison à moi tout seul, et encore n'en ai-je pas assez. Je ne puis rester chez vous, à moins que de louer les deux maisons voisines, et d'y faire percer des portes.

Mde. BOMBANCE.

Mais, monsieur, savez-vous à quoi montera le prix des trois maisons de cette grandeur ?

M. DE LA RÉGIMANIE.

Ne vous embarrassez pas du prix, madame, et ne négligez pas cette occasion de faire votre fortune ; commencez par faire abattre tous les murs de séparation de l'étage d'en haut.

Mde. BOMBANCE.

Les murs de séparation! et pourquoi les abattre? est-ce que vous voulez donner le bal?

M. DE LA RÉGIMANIE.

Non, madame. C'est pour placer mon bureau des affaires étrangères : la maison à droite de celle-ci est destinée aux départemens des finances; celle à gauche contiendra les bureaux de la guerre et de la marine; je logerai moi-même dans cet appartement, et ce sallon me paroît assez propre pour y donner audience aux différens ministres d'état qui viendront prendre mes ordres sur les objets qui resteront entre leurs mains.

Mde. BOMBANCE.

Quoi, monsieur, c'est tout de bon que vous vous proposez de prendre à vous seul toute ma maison, et celles de mes deux voisins?

M. DE LA RÉGIMANIE.

Oui, oui, madame; combien de fois faut-il le répéter? Arrangez tout de la manière que je viens de vous dire, et sur-tout ne me dérobez pas, par votre peu d'intelligence, un temps nécessaire au soulagement de l'humanité souffrante.

Mde. BOMBANCE.

Mais, monsieur, pour satisfaire à tout ce que vous exigez de moi, il faut que je renvoie mes autres locataires; il faut que je fasse des avances considérables; où voulez-vous que je prenne les fonds?

M. DE LA RÉGIMANIE.

Mon secrétaire, ayez soin de donner à cette bonne femme une assignation sur le trésor royal, de la somme qui lui sera nécessaire. Il me reste à voir encore l'aile de la maison destinée au département de justice et de haute police; je vais y aller dans un moment; en attendant,

il signe un papier.

voilà ce que vous m'avez demandé.

Mde. BOMBANCE, *en prenant le papier, à part.*

Dix mille francs à prendre sur le trésor royal! il faut que ce soit un homme tout puissant! Je ne risque rien de renvoyer mes autres locataires qui tous ensemble ne dépenseront pas dans un an, ce que ce gentilhomme me donne dès le premier jour. Dix mille francs, et cela sans avoir encore goûté mes vins!... Allons, je m'en vais contracter

avec mes deux voisins, je m'en vais faire venir des maçons pour abattre les murs de l'étage d'en haut. Ah, l'honnête homme!... Ah, l'habile homme!... Ah, le grand homme!... Dix mille francs! Monsieur, je m'en vais exécuter vos ordres.

LA FAMINE.

Madame Bombance, en faveur de ces dix mille francs, ne voudriez-vous pas me donner un déjeûner à crédit? c'est qu'il y a un peu long-temps que je fais abstinence.

Mde. BOMBANCE.

Venez, mon garçon, vous allez être servi... Dix mille francs! Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

SCENE IV.

M. DE LA RÉGIMANIE et GRIFONET.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Eh bien, mon cher Grifonet, nous voilà donc enfin dans ce pays assez fortuné pour me posséder, dans ce pays qui va devenir le modèle des empires. Concevez-vous votre bonheur, sentez-vous toute l'obligation que

vous m'avez ? Vous allez servir d'instrument aux grandes choses que je vais opérer; c'est par vos mains que passeront tant de sages ordonnances, tant d'utiles réformes, tant d'inventions lumineuses...

GRIFONET.

C'est-à-dire, que je serai votre garçon législateur; ma foi, monsieur, je souhaite seulement que nous nous trouvions bien du voyage que nous avons entrepris. Vous m'avez fait quitter ma place de clerc de procureur, et quoiqu'on dise dans le monde, un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, je me suis laissé enjôler par vos belles promesses : nous verrons à quoi cela aboutira.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Cela aboutira à ma gloire, à votre fortune, et au bonheur du pays que je veux bien me donner la peine de réformer.

GRIFONET.

Mais, monsieur, vous parlez toujours de réformes, d'innovations... Je ne vois pas trop qu'il y ait beaucoup à changer dans le pays où nous sommes.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Rien à changer !

GRIFONET.

Non, monsieur. Dans tout ce que nous avons parcouru, les habitans sont heureux, contens, ils bénissent sans cesse le gouvernement éclairé dont il émane chaque jour quelque loi de bienfaisance. On nous a dit que la population, la culture, l'économie, tout cela fait les progrès les plus rapides. Nous avons vu des villes nouvellement bâties, d'autres où l'on travailloit avec la plus grande ardeur: des chemins, des canaux pour la facilité du commerce. Les nobles ont obtenu des priviléges d'autant plus beaux qu'ils prouvent la sécurité du gouvernement; le tiers-état qui doit sa naissance au règne actuel, n'est pas moins avantagé par les loix les plus sages, les plus faites pour encourager l'industrie; que diable peut-on changer dans un pays comme celui-là?

M. DE LA RÉGIMANIE.

Ah, mon ami, quelle erreur! comme vous donnez dans les préjugés vulgaires: on voit bien que vous n'avez pas d'idée de la vraie législation.

GRIFONET.

Ma foi, monsieur, je juge tout uniment

d'après le peu de sens commun qui m'est échu en partage, et il me semble d'après cela qu'un pays qui, depuis 27 ans sur-tout, a fait des progrès si rapides, doit être fort bien gouverné.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Mon cher Grifonet, tout ce qui frappe l'homme ordinaire, tout ce qui excite son admiration, c'est précisément ce que condamne un génie supérieur tel que moi. La population! mais c'est le plus grand malheur d'un état que d'augmenter la population; ne voyez-vous pas bien que si autour d'une table dont les mets servent à peine à trente personnes, il ne se trouve plus que deux convives, chacun d'eux a infiniment plus à manger.

GRIFONET.

Oui, monsieur, je conçois cela d'autant mieux que toutes les fois que j'ai eu l'honneur de dîner chez vous, j'ai trouvé que nous étions beaucoup trop de monde à table.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Il en est de même d'un empire; il est essentiel qu'il soit aussi peu peuplé que possible, afin que chacun des habitans jouisse d'une plus grande portion de ce qui compose

la fortune de tous. Première erreur. Ces villes que l'on bâtit en si grand nombre que la postérité aura peine à le croire, quoi de plus pernicieux dans un état? Il faut les abattre, il faut les brûler; qu'il n'en reste pas la moindre trace. Noblesse, tiers-état, priviléges, canaux, grands chemins, à quoi tout cela est-il bon? Vous ouvrez de grands yeux, vous avez peine à comprendre les vérités sublimes dont je veux bien vous faire part. Je vous excuse; il n'est pas donné à tout être pensant de concevoir ce dont il étoit réservé à un génie tel que moi d'instruire l'univers. Calculez l'espace de temps qui s'est écoulé depuis Adam jusqu'à moi, et jugez d'après cela combien les progrès des connoissances humaines sont lents, et combien il a fallu attendre pour en venir à la perfection.

GRIFONET.

Mais, monsieur...

M. DE LA RÉGIMANIE.

Ne disputez jamais, jeune homme; écoutez et admirez. Je veux bien vous faire part de quelques-unes de ces découvertes sublimes, dont je daigne enrichir mon

siècle. Sachez profiter de votre bonheur.

GRIFONET.

Oui, monsieur.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Ce qui est fait pour assurer la félicité des hommes, c'est l'égalité. Cette égalité n'existe nulle part, moi seul j'ai trouvé le moyen de l'établir.

GRIFONET.

Eh ! comment vous y êtes-vous pris ?

M. DE LA RÉGIMANIE.

Vous l'allez voir. D'abord je ne veux point de villes, elles ne servent qu'à favoriser le luxe ; tout cet état ne sera bientôt composé que de villages. J'ordonnerai à tous les habitans de ne porter jamais qu'un habit noir et une perruque à trois marteaux ; l'égalité d'état doit commencer par celle des vêtemens, et puisque la nature a eu la maladresse de donner aux hommes des chevelures de différentes couleurs, noires, brunes, châtaignes, blondes, rousses, je répare même ses erreurs, et au moyen de l'admirable invention de la perruque, les

hommes seront égaux depuis la tête jusqu'aux pieds.

GRIFONET.

Ah, ah !

M. DE LA RÉGIMANIE.

Trois plats à dîner, un à souper, une bouteille de vin pour les hommes, du café et du chocolat pour les femmes, telle sera la nourriture universelle et journalière de tous les habitans. Le jour de ma naissance, jour solemnel et à jamais mémorable dans l'histoire de cet empire, sera fêté dans toute son étendue, et les peuples qui m'auront obligation de leur bonheur, en célébrant mon nom, me rendront le tribut qu'ils me doivent de reconnoissance et de gratitude.

GRIFONET.

Je n'entends pas trop comment tout cela pourra avoir lieu, mais enfin, je le crois puisque vous me le dites, et que c'est vous qui me payez, ou plutôt qui m'avez promis de me payer.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Oui, mon cher Grifonet, je ne tarderai pas à vous faire jouir de l'état qui est dû à celui qui a le bonheur de m'approcher. Vos gages

gages seront assignés sur le produit des terres qu'on va me donner dans un état voisin de celui-ci.

GRIFONET.

Quoi, monsieur, on vous a promis...

M. DE LA RÉGIMANIE.

On ne m'a rien promis, mais j'ai désiré, cela suffit. Quel bruit est-ce que j'entends? Il faut que je donne une ordonnance pour qu'on observe un silence universel aux heures de mon travail.

SCENE V.

LA FAMINE arrivant tout effaré, et les précédens.

LA FAMINE.

Ah, monsieur, voici bien des affaires: nous ne sommes pas plus heureux dans ce pays-ci que dans le nôtre. Je croyois qu'il n'y avoit d'huissiers et de sergens qu'en France; mais je vois que cette maudite engeance se trouve par-tout.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Que veux-tu dire?

LA FAMINE.

L'hôtesse, attendrie par votre assignation au trésor royal, avoit, en un tour-de-main, délogé ses locataires, placé les ouvriers, m'avoit donné à déjeûner à moi...

M. DE LA RÉGIMANIE.

Eh bien!

LA FAMINE.

Eh bien, monsieur, au trésor royal on s'est moqué d'elle et de sa crédulité. On lui a dit qu'on ne savoit ce que c'étoit que monsieur de la Régimanie ; furieuse d'avoir été votre dupe, elle dont le métier est de duper les autres, elle veut être remboursée de ses frais et dédommagée des pertes que vous lui avez causées ; et comme elle a craint que vous ne prissiez la clef des champs, elle est allée chercher la justice pour qu'on s'assure de votre personne ; il n'y a pas jusqu'à mon pauvre déjeûner dont elle ne veuille être payée : j'ai beau lui dire que c'est peine perdue, et que je défierois le diable, tout sorcier qu'il est, de nous tirer un écu, elle veut au moins avoir la consolation de vous voir traîner en prison... Mais la voici, voyons comment nous nous tirerons d'affaire...

SCENE VI.

Mde. BOMBANCE, suivie de Recors et Gens de justice, et les précédens.

Mde. BOMBANCE.

Ah! vous voilà donc, monsieur le donneur d'assignations qui ne vous coûtent pas plus qu'elles ne valent. N'avez-vous pas de conscience de ruiner une pauvre veuve; mais vous n'en serez pas quitte à si bon marché. Payez tout ce que vous m'avez fait dépenser, ou ces messieurs vont vous faire changer de gîte.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Le voyez-vous, mon cher Grifonet; voilà encore un des plus grands abus qu'il est essentiel de réformer : quoi de plus contraire à la liberté des citoyens, que la police, les recors, le guet, la soldatesque.

GRIFONET.

Il est vrai qu'il n'y a rien de plus contraire à la liberté des citoyens que de les mettre en prison.

Mde. BOMBANCE.

C'est pourtant ce qui va vous arriver tout-à-l'heure.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Mais seroit-on donc assez malheureux ici pour ne pas savoir ce que c'est que monsieur de la Régimanie!

SCENE VII.

Un OFFICIER du Gouverneur, et les précédens.

L'OFFICIER.

Non, monsieur; on sait qui vous êtes, et c'est ce qui va vous sauver les désagrémens que vous mériteriez d'ailleurs.

Mde. BOMBANCE.

Monsieur, c'est un affronteur, un donneur de sornettes qu'il veut qu'on prenne pour argent comptant; j'ai fait ma plainte, et je prétends être satisfaite, ou qu'on s'assure de lui.

L'OFFICIER.

Tranquillisez-vous; il vous sera fait justice.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Mais quelle barbarie! est-ce ainsi qu'on accueille un homme de ma sorte!

L'OFFICIER.

Vous n'aurez pas à vous plaindre du traitement que vous éprouverez. La réputation que vous aviez usurpée à force de parler de vous, a donné le désir de vous connoître; on vous a attiré dans un pays où les gens d'un vrai mérite ont toujours été accueillis, mais où le faux brillant n'en a jamais imposé. On avoit espéré pouvoir tirer quelque parti de vous; il n'a pas fallu beaucoup de temps pour être détrompé.

GRIFONET.

Adieu ma pension!

LA FAMINE.

Adieu mes gages!

L'OFFICIER.

Cependant, comme on ne veut pas que

vous ayiez à vous repentir du parti que vous avez pris, vous trouverez dans cette bourse de quoi retourner dans votre patrie et y vivre à l'abri du besoin. Je suis chargé en outre de payer les dettes que vous avez pu contracter ici.

Mde. BOMBANCE.

Dieu soit loué!

LA FAMINE.

Je respire!

M. DE LA RÉGIMANIE, en prenant la bourse.

Eh bien! monsieur, puisqu'on est assez aveugle pour ne pas sentir ici ce que je vaux, je jure d'en tirer la vengeance la plus éclatante.

L'OFFICIER.

Et de quelle manière?

M. DE LA RÉGIMANIE.

C'est dans une autre contrée que je porterai mes pas; c'est une autre contrée que j'enrichirai de mes vastes connoissances; c'est une autre contrée que je mettrai dans l'état de perfection dont je vois trop que celle-ci n'est pas digne. Allons, mon cher

Grifonet, allons chercher un pays qui sache apprécier un homme de génie tel que moi, et abandonnons celui-ci à l'état malheureux dont il refuse de sortir.

GRIFONET.

Vous pouvez y aller tout seul, pour moi je reste ici; j'y trouverai peut-être de quoi me dédommager de ma place de clerc de procureur, que vous m'avez fait perdre.

LA FAMINE.

Pour moi, je n'aurai pas grand'peine à trouver un maître qui me paye mieux que monsieur de la Régimanie, dont son très-humble serviteur la Famine prend bien décidément congé.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Tout m'abandonne à la fois!

Mde. BOMBANCE.

Monsieur, à présent que vous avez de l'argent, si vous voulez vous contenter d'un de mes appartemens, tel qu'il est, sans bouleverser la maison, et sans donner d'assignation au trésor royal, il est bien à votre service.

M. DE LA RÉGIMANIE.

Moi, rester dans un pays de ténèbres où j'ai reçu tant d'outrages! je ne puis trop tôt m'en éloigner.

L'OFFICIER.

Vous faites fort bien de tenter fortune ailleurs, ici nous n'avons par besoin *que Gros-Jean remontre à son Curé.*

FIN.

CAIUS-MARCIUS

CORIOLAN,

TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PAR L. P. SÉGUR, L'AINÉ,

Ministre de France en Russie.

Représentée sur le Théâtre de l'Hermitage, à Pétersbourg, en 1787.



ACTEURS.

LICINIUS, Consul Romain.
SEXTUS, Vieux chef de Légion dans l'armée de Licinius.
FLAVIUS, Centurion dans la même armée.
VETURIE, Mère de Coriolan.
VOLUMNIE, Femme de Coriolan.
CORIOLAN, autrefois Général Romain, chef de l'armée des Volsques.
FABIUS, Souverain Pontife.
TULLUS, Général Volsque.
VINDEX, Chef d'une légion Volsque.
PAULIN, Affranchi de Coriolan.
CURIUS, Affranchi de Coriolan.
VALERIUS, Romain.
UN SOLDAT Volsque.
LICTEURS, Officiers, Soldats Romains.
LICTEURS, Officiers, Soldats Volsques.

La scène est dans le camp romain qui devient, au troisième acte, le camp des Volsques. Au premier acte, le camp doit être placé de manière que les remparts de Rome soient sur ses derrières. Au troisième acte, le camp doit avoir ses remparts devant son front.

CAIUS-MARCIUS CORIOLAN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

VOLUMNIE, VÉTURIE, PAULIN.

VÉTURIE.

PAULIN, dis au consul que de Coriolan
Et l'épouse et la mère, arrivent dans son camp.
Qu'un motif très-pressant, près de lui les amène,
Et leur fait surmonter une trop juste haine :
Qu'il s'agit du bonheur, du salut des Romains,
Et que cet entretien peut changer leurs destins.

Paulin sort.

SCENE II.

VOLUMNIE, VÉTURIE.

VOLUMNIE.

Hélas ! voilà ces camps, théâtre de ta gloire,
Ces aigles que ton nom menoit à la victoire,

Ces soldats si vaillans et pour toi si soumis ;
Cependant, Marcius, voilà tes ennemis !

VÉTURIE.

Oui, mon fils, ton époux, ce héros qu'on renomme,
Coriolan enfin, est l'ennemi de Rome.
Des Volsques autrefois renversant les remparts,
Contre nous aujourd'hui guidant leurs étendards,
Son aveugle courroux le rend barbare, impie :
Il trahit ses sermens, ses Dieux et sa patrie ;
Et ne me laisse enfin, dans mon funeste sort,
Qu'à craindre également sa victoire et sa mort.

VOLUMNIE.

Sa mort ! que dites-vous ? Ah, ciel vengeur ! arrête !
Détourne les dangers qui menacent sa tête !
Et souffre... Mais Sextus vient s'offrir à nos yeux.
L'ami de mon époux peut-il vivre en ces lieux ?
Suivre ses ennemis, conspirer à l'abattre?

VÉTURIE.

Il doit aimer mon fils, mais il doit le combattre.
Sensible à son injure, à son devoir soumis,
Marcius doit haïr, mais servir son pays.

SCENE III.

VOLUMNIE, SEXTUS, VETURIE.

SEXTUS.

Ne me trompai-je point? Est-ce vous, Volumnie?
Est-ce vous, respectable, auguste Véturie?

Quel motif inconnu peut conduire vos pas
Dans ces lieux consacrés au démon des combats?

VÉTURIE.

Je viens au nom des Dieux, au nom de la patrie,
De deux cœurs trop cruels, arrêter la furie;
De leurs yeux aveuglés arracher le bandeau,
Et d'une horrible guerre éteindre le flambeau.
Le consul et mon fils veulent à leur vengeance
Immoler, sans pitié, les lieux de leur naissance.
Nous venons à leur haine, à leur sombre fureur,
Opposer le devoir, la nature et l'honneur.

VOLUMNIE.

Dieux! donnez le pouvoir à nos cris, à nos larmes,
D'arracher de leurs mains leurs homicides armes.

SEXTUS.

Ah! ne l'espérez pas: non, rien ne peut changer
L'impitoyable soif qu'ils ont de se venger.
Coriolan, madame, est fier, inexorable,
Il ne peut pardonner au rival qui l'accable.
Par le Peuple accusé, par le Sénat trahi,
Le soutien de l'état n'est plus qu'un vil banni.

VOLUMNIE.

L'un de l'autre, Sextus, jaloux dès leur enfance,
Mille traits de leur haine ont aigri la semence.
Rivaux dans leurs amours, et rivaux au combat,
Rivaux dans la tribune, et rivaux au Sénat,
On eût dit que les Dieux, pour nourrir leur colère,
Toujours au même objet donnoient l'art de leur plaire.

L'hymen à Marcius a soumis mon destin.
Le fier Licinius prétendoit à ma main;
Et c'est depuis ce jour que sa jalouse rage,
Ne pouvant l'oublier, veut venger son outrage.

VÉTURIE.

S'il a cru se venger, ses désirs sont trahis;
Et qui perd un héros se consacre au mépris.
En voulant l'abaisser, soi-même on s'humilie.
La vertu doit sa gloire aux efforts de l'envie.
Autrefois son égal, maintenant avili,
Le consul rend plus grand Coriolan banni.
Oui, l'exil pour mon fils étoit une victoire,
Mais lui-même il ternit tout l'éclat de sa gloire.
Les Romains étoient tous coupables envers lui,
Il rend leur arrêt juste, étant leur ennemi.
Le fer des loix étoit souillé par son injure,
Il redevient sacré, Marcius est parjure.

SEXTUS.

Ah, madame! croyez que toujours un grand cœur
Fut sensible aux affronts tout autant qu'à l'honneur.
Cette énergique ardeur qui mène à l'héroïsme,
Fait frémir un grand homme au nom du despotisme.
Insulté comme lui, sous les murs d'Ilion,
Achille dans son camp bravoit Agamemnon;
Epouvantant les Grecs, rassurant la Phrygie,
Son repos seul changeoit le destin de l'Asie.

VÉTURIE.

Eh! que n'imitoit-il, hélas! de ce héros
Le généreux courroux, le glorieux repos!

Je l'aurois applaudi : je suis Romaine et mère ;
Je blâme sa révolte, et j'aime sa colère.

SEXTUS.

Sans blâmer des transports qu'il a dû ressentir,
Moi, je plains son erreur que nous devons punir.
Au Sénat contre lui je prêterai mes armes,
Mais il aura toujours et mes vœux et mes larmes.

VÉTURIE.

Tant qu'il sera Romain, j'adorerai mon fils.
Il ne l'est plus s'il ose attaquer son pays.

VOLUMNIE.

Il sera le héros, le Dieu de Volumnie,
L'idole de son cœur, et l'ame de sa vie....
Que dis-je ? Pardonnez au trouble de mes sens ;
Vous partagez tous deux les maux que je ressens ;
Vous en allez peut-être adoucir l'amertume.
Ah ! par mille terreurs mon ame se consume.
Je crains pour mon époux ses cruels oppresseurs,
Je redoute pour lui ses ingrats protecteurs.
Ses jours persécutés dans le sein de ses Lares,
Seroient-ils plus sacrés, hélas ! pour des barbares ?

SEXTUS.

J'ai les mêmes terreurs. Les Volsques outragés
De lui comme de nous veulent être vengés.
Ils portent dans le cœur le deuil de leur défaite.
Ce même Marcius qu'ils mettent à leur tête,
Par leurs chefs indignés peut être un jour puni
De les avoir vaincu, de les avoir servi.

Ce Tullus qui jadis commandoit leur armée,
Quand dans Coriolis elle fut renfermée,
Voit avec désespoir son trop heureux rival,
Autrefois son vainqueur, être son général.
On dit que sous un sombre et dangereux silence,
Contenant avec art... Mais le consul s'avance.

SCENE IV.

VOLUMNIE, SEXTUS, LICINIUS, VETURIE, PAULIN, Gardes, Licteurs.

LICINIUS.

Licteurs, éloignez-vous. Soldats, Tribuns, sortez.
Que l'on nous laisse seuls. Vous, Sextus, demeurez.
Avec Coriolan, uni dès son enfance,
Sa mère ne doit pas craindre votre présence.
Madame, pardonnez mon juste étonnement.
En croirai-je mes yeux! Quoi! je puis dans mon camp...

VÉTURIE.

Consul, ici ma vue a droit de te surprendre;
D'un mouvement d'orgueil tu ne peux te défendre,
Et tu jouis de voir que mon inimitié
Est contrainte aujourd'hui d'implorer ta pitié.
Mais sors de ton erreur, la fière Véturie
Peut être malheureuse, et non pas avilie;
Et son cœur contre toi justement irrité,
Compte sur tes remords et non sur ta bonté.

Je

Je ne viens point d'un fils déplorer la disgrace,
Elle anoblit son nom ; c'est le tien qu'elle efface.
Un héros poursuivi par ses persécuteurs,
Est plus grand qu'un consul entouré de licteurs ;
Et quand d'appuis pareils on prive la patrie,
C'est elle que l'on plaint, ce sont eux qu'on envie.
Que ne sent-il, hélas ! autant qu'il le devroit,
Le lustre qu'il reçoit de ton injuste arrêt !
Mais ce guerrier trop fier, trop sensible à l'offense,
Prêt à sacrifier sa gloire à sa vengeance,
Aveugle en son courroux, et la foudre à la main,
De sa patrie en pleurs vient déchirer le sein.
De vos débats honteux nous serons les victimes.
Que de pleurs et de sang feront couler vos crimes !
Eh ! je crois déjà voir nos remparts écrasés.
Nos citoyens mourans, nos temples embrasés,
Ces soldats étrangers, avides de carnage,
N'épargnant ni vertus, ni le sexe, ni l'âge,
Et livrant à la flamme, au glaive furieux,
Vos palais, vos enfans, vos femmes et vos Dieux.
Sortant de leurs tombeaux, les mânes de vos pères.
Maudissent votre orgueil, vos décrets téméraires,
Vous renoncent pour fils, abhorrent vos forfaits,
Et leurs lauriers souillés se changent en cyprès.
Consul, ouvre les yeux et connois ton ouvrage.
Mon fils est moins coupable, il venge son outrage ;
Et la postérité, le jugeant comme moi,
En blâmant son erreur, ne flétrira que toi.
Ton ame trop long-temps, crois-moi, fut égarée
Par les transports jaloux dont elle est dévorée.
En vain pour l'abaisser tu poursuis ton rival ;

Ce n'est qu'en s'élevant qu'on devient son égal.
Mais il est un moyen pour surpasser sa gloire.
Saisis-le. Sur toi-même emporte la victoire.
Fais révoquer l'arrêt qui cause tous nos maux ;
En rappelant mon fils tu nous rends deux héros,
De nos yeux attendris tu fais couler des larmes,
De ton rival vaincu tu fais tomber les armes,
Tu rends la paix au monde et ton nom glorieux
Reçoit de l'univers l'encens qu'on doit aux Dieux.
Voilà comme l'on doit disputer la couronne
Qu'un noble cœur désire et que la vertu donne.
Marcius est coupable, et tu veux le punir :
Il n'en est qu'un moyen, je viens de te l'offrir.

LICINIUS.

C'est prendre trop de soin, c'est pour ma renommée,
Madame, vous montrer un peu trop alarmée;
Et je dois rassurer votre cœur qui par
Prendre à ma gloire seule un si vif intérêt.
Je ne puis concevoir, poursuivant un coupable,
Pourquoi de ses erreurs on me rend responsable;
Pourquoi vous m'imputez les fautes d'un ingrat,
Le courroux des Romains, les rigueurs du Sénat.
Je conçois encor moins, quand on connoît ma vie,
Que l'on m'ose accuser d'une si basse envie;
Et mon cœur indigné, qu'outragent vos soupçons,
Est peu fait, je l'avoue, à de pareils affronts.
Marcius veut soumettre à son joug despotique
Nos sentimens, nos loix, la liberté publique;
Le Sénat l'en punit et l'arrêt est porté.
Que je l'approuve ou non, je ne l'ai point dicté.

Mais du peuple Romain la gloire m'est trop chère,
Pour vouloir aujourd'hui désarmer sa colère;
Et jamais son pardon ne se peut accorder,
Quand, le fer à la main, on l'ose demander.
C'est à genoux qu'il faut implorer cette grâce,
Qu'on accorde aux remords, qu'on refuse à l'audace.
Que votre fils fléchisse et je puis le servir;
Mais dès qu'il est armé mon bras doit le punir.
Quant aux malheurs affreux que vous venez de peindre,
J'ignore quels sont ceux que Rome pourroit craindre.
Je ne vois point nos murs assaillis, abattus;
Je vois quelques brigands par nous cent fois vaincus,
Dont un ingrat en vain veut réveiller les haines,
Qui, voulant les briser, vont resserrer leurs chaînes,
Et qui, loin de venir attaquer nos remparts,
N'oseront des Romains soutenir les regards.

SEXTUS.

Non, non, n'espérez pas une victoire aisée.
Marcius est leur chef, et leur ame embrasée
Par le génie actif d'un guerrier si vaillant,
Consul, vous vendra cher un triomphe sanglant.

VOLUMNIE.

Vous flattez de son cœur l'endroit le plus sensible.
Le barbare veut-il d'une gloire paisible?
Rien n'est assez cruel au gré de sa fureur;
Et c'est la soif du sang qui dévore son cœur.
La volupté pour lui, Sextus, c'est la vengeance.
Eh! sait-il que l'on peut oublier une offense.

LICINIUS.

Ah ! si je l'ignorois, vous me l'auriez appris.
Peut-être trop long-temps j'ai souffert vos mépris,
Et mon cœur, trop long-temps dans un vil esclavage,
D'un rival insultant a dévoré l'outrage.
Mais trop fier pour céder à des transports jaloux,
Ce n'est pas votre amant qui punit votre époux ;
C'est un consul armé pour frapper un rebelle,
Soumis à la loi seule et qui ne venge qu'elle.

VÉTURIE.

Mais quand elle est barbare, on la doit réformer.

LICINIUS.

Sans la juger, madame, il faut s'y conformer.
On doit tout immoler pour le salut de Rome.

VÉTURIE.

Et croit-on la servir en perdant un grand homme ?

LICINIUS.

Que deviendra l'état, si la célébrité
Permet de tout oser avec impunité ?

SEXTUS.

Pour ramener les cœurs, croyez que l'indulgence
Fait plus que la rigueur et que la violence.

LICINIUS.

On invite à l'audace alors que l'on fléchit.

SEXTUS.

Mais on perd sans retour un héros qu'on punit.

C'est en voulant venger de légères injures
Qu'on fait à son pays de profondes blessures.

LICINIUS.

Sextus, c'en est assez : quittons ces vains débats.
Dans le champ de l'honneur, venez, suivez mes pas.
Quand l'ennemi vaincu sera sans résistance,
Sans honte nous pourrons penser à la clémence.
Madame, épargnez-vous un spectacle odieux :
Des apprêts du combat n'affligez point vos yeux,
Et croyez....

VOLUMNIE.

Vole donc où ton aveugle rage
Va se rassasier de sang et de carnage.
N'écoute que l'orgueil et que la cruauté ;
Mais vainqueur ou vaincu tu seras détesté.
De tes guerriers, de toi, puissent les cœurs impies
Sans cesse être livrés aux serpens des furies ;
Puissent-elles toujours, te suivant en tous lieux.....
Mais je crois les entendre, elles comblent mes vœux !
Oui, le remords vengeur, les tourmens de l'envie,
Le mépris des mortels, l'horreur de la patrie,
Nos malédictions et le courroux des Dieux,
Voilà ce qui t'attend, et voilà mes adieux.

VÉTURIE.

J'avois cru que ton cœur à la gloire sensible,
De se vaincre lui-même étoit plus susceptible ;
Qu'il falloit seulement arracher de tes yeux,
D'un sentiment jaloux le voile dangereux ;
J'avois cru que, malgré ton offense et ma haine,
Je devois t'estimer, te parler en Romaine,

Et je ne pensois pas, malgré tes torts connus,
Qu'un rival de mon fils pût être sans vertus.
Je me trompois, consul : ta noire jalousie
N'est point un noble orgueil, c'est une basse envie.
La vertu t'importune, et tu veux l'écarter;
Tu perds Coriolan, ne pouvant l'imiter;
Et pour ce grand dessein, ton ame sacrifie
Ses Pénates, ses Dieux, son honneur, sa patrie.
Le courroux de mon fils, plus juste, aussi cruel,
Va plonger son pays dans un deuil éternel.
Rome va voir la mort voler sur ses murailles,
Et ses propres enfans déchirer ses entrailles.
Eh bien! cruels, eh bien! courez donc aux combats;
Mais, loin de vous quitter, nous marchons sur vos pas.
Peut-être vos soldats seront-ils moins barbares;
Du sang romain peut-être ils seront plus avares.
Je leur déclarerai que ce n'est que pour vous
Qu'aux plus affreux dangers vous les exposez tous;
Je leur rappelerai Marcius, sa vaillance;
Je peindrai les affronts qui sont sa récompense;
Je les ferai rougir d'obéir au Sénat,
De poursuivre un héros pour servir un ingrat;
Et si mon fils paroît, nos larmes, nos prières,
Arracheront le glaive à ses mains meurtrières;
Ou, si nous ne pouvons appaiser vos fureurs,
Entre Rome et vos coups nous placerons nos cœurs.

LICINIUS.

Je pourrois, irrité d'un discours téméraire....
Mais je dois respecter la douleur d'une mère.
En vain vous prétendez, par des pleurs et des cris,
Désarmer le Sénat, ou votre injuste fils.

Non, non, le fer peut seul terminer nos querelles.
Paulin, suivez leurs pas, vous me répondrez d'elles.

SCENE V.

VOLUMNIE, SEXTUS, LICINIUS, FLAVIUS, VETURIE.

Véturie et Volumnie, qui alloient sortir, reviennent.

FLAVIUS.

Dans votre camp, seigneur, un chef des ennemis,
Pour traiter avec vous, demande d'être admis.
De conclure la paix, apportant l'espérance,
Il voudroit obtenir une prompte audience.

LICINIUS.

Que vers mon tribunal on conduise ses pas.

Flavius sort.

VOLUMNIE.

Ah! d'un espoir trompeur, Dieux! ne nous flattez pas.

VÉTURIE.

Quoi! cette offre de paix d'un trait mortel te frappe!
Il semble qu'à ce mot la vengeance t'échappe.
L'espoir public renaît et paroît t'accabler.
Consul, tu devrois mieux savoir dissimuler.

Véturie et Volumnie sortent.

SCENE VI.

SEXTUS, LICINIUS.

LICINIUS.

Elle n'a que trop lu dans le fond de mon ame!
Elle n'a que trop vu le courroux qui l'enflamme!
Mais elle espère en vain qu'à de pareils affronts,
On soumette jamais nos braves légions.
Rome, à dicter la paix toujours accoutumée,
Ne verra point par moi ternir sa renommée.
Elle ne verra point son consul avili
Recevoir les traités que prescrit un banni.
Non, je soutiendrai mieux la majesté romaine;
Je saurai réprimer.....

SEXTUS.

Réprimez votre haine,
Seigneur; songez qu'on met le salut de l'état
Dans les mains d'un consul et non pas d'un soldat.
Si la paix qu'on nous offre est juste et glorieuse,
La guerre seule alors pour vous seroit honteuse;
On vous accuseroit d'avoir sacrifié
Le bonheur de l'état à votre inimitié,
Et d'écouter bien moins l'amour de la patrie,
Que la voix de l'orgueil ou celle de l'envie.
Vos yeux à ce discours s'enflamment de courroux.
Mais depuis trop long-temps je suis connu de vous;
Je ne sais point flatter. La vérité m'inspire,
Et j'eus dans tous les temps le droit de vous la dire.

Tous deux pleins de vertus et de gloire enivrés,
Tous deux par votre orgueil vous êtes égarés.
Marcius combat Rome, il est le plus coupable;
Mais si la paix qu'il offre est égale, honorable,
Refusant ce traité, vous êtes aujourd'hui
Plus criminel, seigneur, et bien moins grand que lui.

LICINIUS.

Votre franchise austère et m'indigne et m'offense,
Et votre âpre vertu lasse mon indulgence.
Je ne veux plus ici ni guide ni censeur,
Et je ne prends enfin conseil que de mon cœur.
Je puis, sans vous peut-être (au moins j'ose le croire),
Accorder l'intérêt de l'état et ma gloire.
Je sais ce que je dois admettre ou rejeter.
Calmez donc votre esprit prompt à s'inquiéter.
Rassemblez nos guerriers : il faut en leur présence,
A cet ambassadeur que je donne audience.
Je prévois la hauteur du ton de Marcius;
Elle justifiera ma haine et mes refus.

Sextus sort.

SCENE VII.

LICINIUS seul.

Dieux, exaucez mes vœux! puisse son arrogance
Laisser un libre cours à ma juste vengeance!
Mais si par des remords son cœur trop oppressé
Vouloit... Vaine terreur! il est trop offensé.
Ses offres d'un remords ne sont point un ouvrage,
Il ne veut que braver le Sénat qui l'outrage.

Enfin, Coriolan, ton fortuné rival,
Pour la première fois, va se voir ton égal.
Mes désirs sont remplis. Attaquant ton armée,
Je puis par mes exploits couvrir ta renommée.
Mon nom fut par le tien trop long-temps éclipsé,
Ton éclat par le mien peut se voir effacé.
Tu m'avois ravi tout, pouvoir, amour et gloire,
Je puis reprendre tout des mains de la victoire.
Coriolan banni ne m'avoit rien rendu,
Pour me rendre ma gloire, il faut qu'il soit vaincu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

VOLUMNIE, Gardes qui la suivent.

ESPOIR trop séducteur! ô douce et vaine image!
Votre calme trompeur n'annonçoit que l'orage!
Vous ne m'aviez montré les douceurs de la paix,
Que pour livrer mon ame à d'éternels regrets.
Hélas! c'en est donc fait, je n'ai plus d'espérance!
Le signal est donné, le carnage commence,
Et mon cruel époux, oubliant nos amours,
Ou consomme son crime, ou termine ses jours.
Malheureux! souviens-toi que Rome est ta patrie;
Souviens-toi que ses murs renferment Volumnie.
Dans leur sein autrefois, je te voyois heureux;
Tu vas les déchirer, les perdre toutes deux.
Arrête!... Mais hélas! il ne peut plus m'entendre!
Volons à son secours... On me l'ose défendre!
Inhumains! de quel droit retenez-vous mes pas?
Laissez-moi vous sauver et désarmer son bras.
Au nom de vos enfans, de vos dieux, de vos femmes,
Si ces objets encor sont sacrés pour vos ames,
Laissez-moi le rejoindre et partager son sort.
Rendez-moi mon époux, ou donnez-moi la mort.
Mais rien ne peut toucher cette troupe inflexible;
Le fer qui les défend n'est pas plus insensible.

Ce n'est que pour haïr qu'on les voit s'enflammer :
Ils ne comprennent pas comment l'on peut aimer.

SCENE II.

VOLUMNIE, PAULIN.

VOLUMNIE.

Ah! Paulin, je frémis.... Dis, que viens-tu m'apprendre?

PAULIN.

Hélas! madame....

VOLUMNIE.

Achève : à tout je dois m'attendre.
Que devient mon époux? et que font les Romains?
Se sont-ils rencontrés?

PAULIN.

Madame, ils sont aux mains.

VOLUMNIE.

Cruel! que dites-vous?

PAULIN.

L'auguste Véturie
A voulu, mais en vain, désarmer leur furie.
Par l'ordre du consul ses pas sont arrêtés,
Et ses cris impuissans ne sont plus écoutés.
Ayant perdu l'espoir de calmer leur délire,
Sur le haut des remparts elle s'est fait conduire.
Là, ses yeux sont témoins du plus cruel combat
Qui jamais ait fixé le sort de cet état.

D'un côté les Romains, formés à la victoire,
Dont nul affront jamais n'a vu ternir la gloire,
Honteux d'être attaqués pour la première fois,
Signalent leur fureur par les plus grands exploits;
Et si les Dieux jamais couronnent le courage,
Ils devroient de ce jour leur donner l'avantage.
Mais de l'autre côté, balançant les destins,
Le fer de Marcius rend les Dieux incertains.
Supérieur à tout, même à sa renommée,
Son invincible bras vaut lui seul une armée.
Les yeux fixés sur lui, j'attendois, en tremblant,
Que le sort terminât ce spectacle sanglant;
Mais près de vous, madame, il a fallu me rendre.
Véturie en ces lieux vous invite à l'attendre.
Elle-même bientôt viendra vous annoncer
L'arrêt qu'en ce grand jour le ciel va prononcer.

VOLUMNIE.

Non, l'on ne peut mourir, quelques maux qu'on ressente,
Puisque dans cet instant je suis encor vivante!
Quels vœux puis-je former? Ah! Marcius vaincu,
Pour la gloire et pour moi sans retour est perdu.
Si le ciel à son bras accorde la victoire,
Elle perd son pays, et flétrit sa mémoire.
Grands Dieux! secourez-moi. Sans nommer un vainqueur,
Frappez les deux partis d'une égale terreur.
Mais que m'importe, hélas! dans ma douleur profonde,
Les Volsques, les Romains et le reste du monde?
Qu'ils soient libres, détruits, ou vainqueurs ou vaincus,
Ordonnez, Dieux puissans! mais sauvez Marcius.

SCENE III.

VOLUMNIE, VETURIE, PAULIN.

VÉTURIE.

Demandez-leur plutôt qu'un éternel silence
Enveloppe à jamais sa vie et sa naissance,
Et puisse dérober à la postérité,
Et l'excès de son crime et de sa lâcheté.
Mais comment lui cacher qu'aux yeux de Rome entière,
Qu'aux yeux de son épouse et qu'aux yeux de sa mère,
Fuyant timidement un superbe vainqueur,
Pour conserver ses jours il renonce à l'honneur.

VOLUMNIE.

Il est vaincu ?

VÉTURIE.

J'ai vu commencer sa retraite.
Et mes yeux plus long-temps n'ont pu voir sa défaite.

VOLUMNIE.

Ah ! madame, du moins il voit encor le jour !

VÉTURIE.

Il vit, mais il est mort pour l'honneur et l'amour.

VOLUMNIE.

Non, j'ose contre vous embrasser sa défense,
Et j'aurai pour témoins sa gloire et sa vaillance.
Il avoit contre lui ces chefs et ces soldats,
Qu'il avoit su former au grand art des combats.

Il n'étoit défendu que par des bras perfides,
Trop de fois désarmés pour n'être pas timides.
Lâchement secouru, vaillamment assailli,
Ses soldats sont vaincus, madame, et non pas lui.
S'il a rendu long-temps la victoire incertaine,
Il a fait ce que peut une valeur humaine;
Que pouvoit-il de plus en se voyant trahir?

VÉTURIE.

On a toujours le choix de vaincre ou de mourir.

PAULIN.

C'eût été sans remède accomplir sa défaite;
Tant qu'il vivra, madame, elle n'est pas complette.
Son nom peut ranimer ses timides soldats,
Et ramener bientôt la foudre sur ses pas.

VÉTURIE.

Non, le succès peut seul faire oublier un crime.
Lorsqu'on défend, Paulin, un parti légitime,
La vertu peut alors illustrer un malheur;
Mais quand on est rebelle, il faut être vainqueur.

SCENE IV.

VOLUMNIE, SEXTUS, VETURIE, PAULIN, Soldats.

VÉTURIE.

Eh bien! Rome, Sextus, est-elle assez vengée?

SEXTUS.

Vengée! hélas! par vous doit-elle être outragée!

N'êtes-vous plus Romaine, et pouvez-vous jouir
De l'opprobre éternel qui vient de la couvrir ?
Dieux injustes ! qu'en vain l'on invoque dans Rome,
Vous immolez sa gloire à celle d'un seul homme.
Il a trahi ses loix, son pays, ses sermens,
Vous nous sacrifiez à ses ressentimens.
Il falloit, il falloit lui donner en partage
Quelques vertus de plus ou bien moins de courage,
Et vous deviez prévoir qu'un guerrier tel que lui
Seroit notre fléau, s'il n'étoit notre appui.

VÉTURIE.

Que dites-vous ? ô ciel ! mais je ne le puis croire.
Les Romains sont vainqueurs. Témoins de leur victoire
Mes tristes yeux ont vu...

SEXTUS.

Madame, quelle erreur
A pu jusqu'à ce point égarer votre cœur ?

VOLUMNIE.

Le mien me le disoit, je l'aurois pu prédire.
Marcius est vainqueur, si Marcius respire.

VÉTURIE.

Non, non, je l'ai vu fuir, mon cœur suivoit ses pas.
Si je ne l'avois vu, je ne le croirois pas.

SEXTUS.

Il est vrai qu'il fuyoit. Et le Volsque timide
Abandonnant son chef, prenoit la peur pour guide.
Ils étoient entraînés sur les pas de Tullus ;
Mais que ne peut, hélas ! l'exemple des vertus !

Votre

Votre fils les rallie et leur rend leur courage,
Il les ramène tous au danger qu'il partage,
Rien ne peut l'arrêter, ni fer, ni javelots;
Ses guerriers transformés deviennent des héros.
Achille fit moins voir de force et de vaillance,
Ajax moins de fureur, Ulysse de prudence.
On le trouvoit par-tout: le Romain consterné
N'opposoit à son bras qu'un courage étonné.
Je leur rappelle en vain leurs victoires passées;
Coriolan, la mort, frappent seuls leurs pensées.
Honteux d'être vaincus, nos aigles en courroux
Sont à la fin forcés de céder à ses coups;
Et le consul altier, cédant à la tempête,
Pour empêcher la fuite ordonne la retraite.

VÉTURIE.

Justes dieux! quel sujet de joie et de chagrin!
Je reconnois mon fils, mais il n'est plus Romain.

SCENE V.

VOLUMNIE, VALERIUS, SEXTUS, LICINIUS, FLAVIUS, VETURIE, PAULIN, Licteurs, Soldats.

LICINIUS.

Marcellus, redoublez la garde aux quatre portes.
Tenez sur les remparts la moitié des cohortes.
Que chacun se prépare à soutenir l'assaut,
A défendre le camp, à périr s'il le faut.

Je leur donne pour mot : la *mort* ou la *victoire*,

Il dit le mot à demi-voix, les chefs se le répètent de même.

Vous, chefs des légions, soutiens de notre gloire,
Valérius, Horace, Albin, Sulpicius,
Cincinnatus, Emile et vous brave Sextus,
Vous allez décider, dans ce moment critique,
Du sort de notre armée et de la république.
La honte et le courroux sont gravés sur vos fronts,
Et vous saurez mourir ou venger nos affronts.

VÉTURIE.

Seigneur, écoutez moins une aveugle furie ;
N'exposez pas ainsi l'espoir de la patrie,
Et laissez-moi plutôt combattre Marcius.
Son orgueil assouvi fera place aux vertus ;
Et satisfait d'avoir réparé son injure,
Il ne sera point sourd aux cris de la nature.
Mais si vous l'attendez, songez qu'un seul combat
Peut détruire à jamais et Rome et tout l'état.
Songez...

LICINIUS.

Ah ! c'en est trop. Eloignez-vous, madame ;
L'état n'a pas besoin des conseils d'une femme ;
Il ne fléchira point aux pieds d'un insolent,
Tant qu'il nous restera des glaives et du sang.

VOLUMNIE.

Ah ! madame, sortons ; il n'est plus d'espérance
De désarmer ce tigre altéré de vengeance.

SCENE VI.

VALERIUS, SEXTUS, LICINIUS, FLAVIUS,

Les Chefs de Légions, Gardes et Licteurs.

SEXTUS.

Licinius, je dois te parler sans détour.
Ah! combattre aujourd'hui, c'est tout perdre en un jour.
L'enceinte de ton camp, foible et mal assurée,
Offre au fier Marcius une facile entrée.
Nos flancs sont découverts, tous nos postes connus;
Nos soldats effrayés sont à demi-vaincus.
L'ennemi complétant, s'il veut, notre défaite,
Peut vers Rome aisément couper notre retraite;
Et le sort de l'état, remis en ton pouvoir,
Dépendroit d'un revers trop facile à prévoir.
Licinius, crois-moi, prends un parti plus sage,
Qui veut plus de prudence et non moins de courage.
Ramène tes guerriers au sein de nos remparts;
Ils reprendront leur force aux autels du dieu Mars.
Leurs pères, leurs enfans, leurs pontifes, leurs femmes,
De la gloire en leurs cœurs rallumeront les flammes,
Et ces objets si chers, leur plainte, leur danger,
Leur diront mieux que nous ce qu'ils ont à venger.
Nos murs de Marcius sauront briser l'audace;
Il sera repoussé, quelques efforts qu'il fasse.
Alors, à notre tour, sortant de nos foyers,
Nous pourrons arracher ces indignes lauriers;
Et ramenant enfin nos aigles à la gloire,
Des affronts de ce jour effacer la mémoire.

VALERIUS.

Ah ! pour t'en supplier, je me joins à Sextus.
De fatigue et d'effroi nos soldats abattus
Offrent aux ennemis un succès trop facile.

FLAVIUS.

Ah ! ne vous armez pas d'un courage inutile ;
Seigneur, tout est perdu si le Volsque paroît.

VALERIUS.

Nos ordres, notre exemple, hélas ! sont sans effet ;
Rien ne peut retenir le soldat indocile.

FLAVIUS.

Il ne combattra point qu'il ne soit dans la ville ;
Nos remparts peuvent seuls rassurer sa valeur.

LICINIUS.

Allez, vous méritez l'opprobre et le malheur.
Cessez de déguiser sous le nom de sagesse,
Vos sentimens honteux, votre indigne foiblesse.
Romains dégénérés et guerriers sans vertus,
Quittez des noms trop beaux et trop mal soutenus,
Qu'illustroient vos aïeux et que leurs fils ternissent.
En vous voyant vaincus, dans leur tombe ils frémissent.
Leur respectable voix vous dit qu'il faut mourir ;
Et vous... Chefs des Romains, vous me parlez de fuir.
Je suis bien malheureux ! ô Rome ! ô ma patrie !
De voir entre mes mains ta majesté flétrie.
Et d'avoir à combattre en des périls si grands,
Et tes fiers ennemis et tes lâches enfans.
Mais à tant de foiblesse, ils joignent trop d'audace.
Obéissez, soldats, rentrez à votre place,

En silence attendez l'arrêt de votre sort ;
Ce camp vous donnera la victoire ou la mort.
Qu'à son poste chacun demeure inébranlable,
Du plus léger murmure on sera responsable.
Allez, et si ce jour est pour nous sans laurier,
De vos jours et des miens il sera le dernier.
Rejoignez vos soldats, et toi, Sextus, demeure.

Ils sortent.

SCENE VII.

SEXTUS, LICINIUS, PAULIN, Licteurs.

PAULIN.

Par l'ordre du Sénat dépêché tout-à-l'heure.
Un licteur a remis cet écrit en mes mains.
Il contient, m'a-t-il dit, sur nous, sur nos destins,
Du Peuple et du Sénat la volonté suprême.

LICINIUS.

Donne; il suffit.

Paulin sort.

SCENE VIII.

SEXTUS, LICINIUS, Licteurs.

LICINIUS.

il lit.

Que vois-je ? ô désespoir extrême !
Consul, il ne faut point, par un nouveau revers,
Exposer la patrie à recevoir des fers.

Coriolan s'approche et Rome est alarmée ;
Dans nos murs, à l'instant, fais rentrer ton armée.
Et je dois obéir à ce honteux arrêt !

SEXTUS.

La prudence, seigneur, a dicté ce décret.

LICINIUS.

La peur, de la prudence a souvent le langage.

SEXTUS.

L'aveugle désespoir n'est pas le vrai courage.
Calme dans le bonheur, froid dans l'adversité,
Il méconnoît la crainte et la témérité.

LICINIUS.

Eh bien ! livrons donc Rome à son ignominie ;
De sa gloire, elle-même, ô ciel ! est l'ennemie.
Sénat, peuple, soldats, je vois tout la trahir ;
Et deux fois en un jour, ils m'ont forcé de fuir.
Mais il faut obéir. Oh ! destins trop contraires !
Sextus, allez donner les ordres nécessaires.
Laissez-moi quelque temps pour raffermir un cœur
Dévoré de chagrin, de honte et de fureur.

Sextus sort.

SCENE IX.

LICINIUS seul, assis et accablé.

Tourmens affreux ! tourmens d'une inutile rage !
Nourris, à chaque instant, par un nouvel outrage,
A mon sein déchiré laissez quelque repos,
Ou donnez-moi la mort pour terminer mes maux.

La mort n'est qu'un instant, la honte est éternelle.
Fatale ambition ! passion trop cruelle !
Que tes prestiges vains, que tes fausses faveurs
Nous coûtent de regrets, de remords et de pleurs !
De mon rival, ô ciel ! j'illustre la mémoire,
Et je sers de trophée et de base à sa gloire.
Exécrable pensée ! ô terre entr'ouvre-toi !
Euménides, venez, frappez ou vengez-moi.

SCENE X.

FLAVIUS, LICINIUS.

FLAVIUS.

Du camp des ennemis cette lettre apportée,
Vient de m'être, seigneur, à l'instant présentée.
Celui qui la portoit, enfermé dans le camp,
Se cache à tous les yeux. Un secret important
Que contient ce billet, l'oblige à ce mystère.

LICINIUS, *lisant.*

Qu'il attende, sortez.

Flavius sort.

SCENE XI.

LICINIUS *seul, lisant avec joie.*

Ah ! juste ciel ! j'espère...
Je ne me trompe point, la lettre est de Tullus.

Il lit et dit en se levant.

Tremble, tremble à ton tour, trop heureux Marcius,

La fortune est pour toi, mais crains son inconstance.
Ses faveurs ont souvent précédé sa vengeance,
Et ton rival vaincu, honteux, désespéré,
S'il t'entraîne en tombant, croira tout réparé.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

VINDEX, TULLUS.

La scène est dans le même camp qu'occupoient les Romains, et dont les Volsques viennent de s'emparer. L'ouverture des tentes fait face à la ville de Rome, dont on découvre les tours dans l'éloignement. La tente de Coriolan est sur le devant du théâtre.

VINDEX.

Pour suivre Marcius, chacun marche en silence,
Et Tullus reste seul ! que devient sa prudence ?
Aux pieds de ce Romain quand nous fléchissons tous,
Tullus ose-t-il seul affronter son courroux ?

TULLUS.

Que veut dire, Vindex, cette ironie amère ?

VINDEX.

Que vous devez, seigneur, vous garder de déplaire
A celui qui s'est fait le maître de l'état,
Et près de qui Tullus n'est plus rien qu'un soldat.

TULLUS.

Ami, plains mon tourment, si tu sens mon injure;
Et d'un cœur ulcéré n'aigris pas la blessure.

VINDEX.

Comment puis-je, Tullus, vous plaindre d'un malheur
Dont le remède existe au fond de votre cœur ?
Non, non, je ne plains point un guerrier qu'on offense,
Tant qu'il a dans ses mains l'arme de la vengeance.
C'est l'état qu'il faut plaindre et qu'on ose outrager.
Vous, qui l'avez soumis aux loix d'un étranger,
D'un odieux Romain, répondez : à quel titre,
De votre sort, du nôtre, est-il ici l'arbitre ?
De quel droit pliez-vous sous un joug détesté,
Nos fronts nés pour la gloire et pour la liberté ?

TULLUS

Eh bien ! connois, ami, le tourment qui me tue.
Apprends tous les secrets de mon ame éperdue.
Vois, comme par degrés, l'infortuné Tullus
A perdu son repos, sa gloire et ses vertus.
Mes premiers sentimens furent ceux de la haine
Que tout Volsque ressent pour la fierté romaine ;
Et tu sais que ce fer, autrefois plus fameux,
Dans Rome fit marquer plus d'un jour malheureux.
Jours brillans ! trop présens, hélas ! à ma pensée,
Pourquoi me rappeler ma fortune passée ?
Coriolan parut, m'attaqua. . . . Mon bonheur
S'évanouit alors comme un songe trompeur.
Si je me défendis avec quelque courage,
Son triomphe odieux en brilla davantage.
Tu vis mon désespoir, tu soulageas mon cœur
Par l'espoir consolant de venger mon honneur.
Après deux ans de paix le flambeau de la guerre,
Au gré de mes souhaits, vint embraser la terre.

Coriolan devoit commander les Romains,
Mon pays remettoit son sort entre mes mains,
Je crus tout réparé. La flatteuse espérance,
Avec tous ses attraits, me montroit la vengeance.
Chimérique bonheur, trop tôt évanoui!
Par les Romains jaloux, mon rival fut banni,
Et ce fut dans mes bras que cette ame hautaine,
Vint épancher son cœur et déposer sa haine.
Il m'offrit son épée, implora mon secours,
Et mit en mon pouvoir ma vengeance et ses jours.
Vois l'excès du malheur qui me suit et me presse,
Ou plutôt des humains, vois quelle est la foiblesse.
Je sentis en secret flatter ma vanité,
En voyant mon vainqueur implorer ma bonté.
Qu'un ennemi nous plaît alors qu'il s'humilie!
Oui, ce fut mon orgueil qui lui sauva la vie.
Je lui refusai tout, mais lui laissant le jour...
Ah! l'instant que l'on perd est perdu sans retour!
Ah, remords superflus! ô regret inutile!
Bientôt Coriolan, en politique habile,
Sut éblouir le peuple, entraîner le Sénat,
Et du bruit de son nom faire valoir l'éclat.
O rage, dans mon cœur trop long-temps renfermée!
On m'ôta mon pouvoir, on m'ôta mon armée.
Il me fallut quitter, ou prendre le parti
De suivre mon rival et de servir sous lui.

VINDEX.

Et ce parti honteux vous parut le plus sage?

TULLUS.

Pour servir mes fureurs, j'y pliai mon courage.

VINDEX.

Mais il respire encor.

TULLUS.

Sans doute, mon honneur
Veut qu'il meure, Vindex, mais non pas en vainqueur.

VINDEX.

Que n'expiroit-il donc avant cette journée,
Où de lauriers nouveaux sa tête est couronnée.

TULLUS.

Ah! de tous mes chagrins voilà le plus affreux!
Mais que peut un mortel, hélas! contre les Dieux?
Car, je n'en doute plus, c'est le pouvoir céleste
Qui donne à Marcius cet ascendant funeste.
Si tu savois, ô ciel!... Mais écoute et frémis.
Que puis-je déguiser dans l'état où je suis?
Pour perdre mon rival et causer sa défaite,
J'ai trahi mon pays, j'ai hasardé ma tête.
Entraînant mes soldats, excitant leur effroi...
Je fuis... Mais il me force à vaincre malgré moi.

VINDEX.

Quoi! cette fuite étoit... O dieux! qui l'eût pu croire?

TULLUS.

J'en ai toute la honte et lui toute la gloire.

VINDEX.

Reste-t-il quelque espoir en cet affreux moment?

TULLUS.

Eh! s'il n'en restoit pas, serois-je encor vivant!

Ecoute. Cette nuit... mon cher Vindex, peut-être,
Dans les fers des Romains nous pourrons le remettre.

VINDEX.

N'écoutez pas, seigneur, un si frivole espoir.
Ce projet trop hardi passe votre pouvoir.
Sans force contre lui, quelle erreur vous abuse.

TULLUS.

Ce que ne peut la force, on le doit à la ruse.
Le seul obstacle à craindre est ce funeste assaut;
Le différer d'un jour, c'est tout ce qu'il me faut.

VINDEX.

Mais comment s'en flatter? Sa bouillante vaillance
En presse le moment avec impatience.

TULLUS.

Crois qu'il est des moyens de calmer son ardeur.
Je connois son orgueil autant que sa valeur.
Tout cœur sensible et fier est facile à séduire.
Rome peut le flatter.

VINDEX.

Mais il faudroit l'instruire;
Et l'on risque beaucoup avant qu'un tel secret....

TULLUS.

Le consul est instruit, Vindex, de mon projet.

VINDEX.

Mais ne craignez-vous pas, seigneur, qu'il ne trahisse?

TULLUS.

Il hait Coriolan; il sera mon complice.

Il s'est vu comme moi, Vindex, humilié ;
La haine unit souvent autant que l'amitié.
Je n'en puis plus douter, j'ai reçu sa réponse.
La fortune est pour nous ; tiens, lis ce qu'il m'annonce.

Il lui donne une lettre.

VINDEX, *après avoir lu.*

Quand l'assaut différé serviroit vos desseins,
Comment dès cette nuit le livrer aux Romains ?

TULLUS.

Ah ! ma vengeance alors, Vindex, est assurée.
De ton poste aux Romains tu peux céder l'entrée.
Cher ami, tu tiendras et ma vie et ma mort.

VINDEX.

Tout mon sang est à vous, disposez de mon sort.

TULLUS.

Le nombre des Romains fixé par ma prudence,
Sans danger pour le camp, ne pourra...

VINDEX.

L'on s'avance.

SCENE II.

VINDEX, TULLUS, CURIUS, *les chefs Volsques qui doivent composer le conseil. Ils s'asseyent des deux côtés du théâtre.*

TULLUS.

De Marcius ici le retour est bien prompt.

CURIUS.

De notre camp à peine il dépassoit le front,

Un envoyé Romain s'est offert à sa vue.
Tous deux se sont parlé ; son ame s'est émue ;
Il a changé soudain de route et de projets,
Et m'a dit d'assembler le conseil sans délais.

TULLUS, bas à Vindex.

Tu vois que le consul fidèle à sa parole
N'abuse point mes vœux par un espoir frivole.

VINDEX, bas à Tullus.

Ah! si jusqu'à demain nous pouvions différer
Cet assaut...

TULLUS.

Cher Vindex, j'ose tout espérer.

SCENE III.

VINDEX, TULLUS, CORIOLAN, CURIUS, Soldats.

CORIOLAN, aux Soldats.

Soldats, dont la vaillance a dans cette journée,
De deux peuples rivaux fixé la destinée,
Sur le front de ce camp plantez vos étendards.
Que Rome à leur aspect tremble pour ses remparts.

aux chefs Volsques.

Et vous, nobles soutiens d'une juste querelle,
Qui rendez votre gloire et la mienne immortelle ;
Appuis des opprimés et fléaux des tyrans,
Laisserons-nous ces murs subsister plus long-temps ?

T

C'est peu de savoir vaincre, on hasarde sa gloire,
Si l'on ne sait encore user de la victoire,
Et profiter sur-tout de l'instant de terreur
Que toujours aux vaincus inspire le vainqueur.
Mais je dois l'avouer, cette ville si fière
Aux pieds de ses vainqueurs baisse sa tête altière,
Et ce peuple orgueilleux qui ne céda jamais,
Fléchit sous votre joug et demande la paix.
Son député bientôt à vos yeux va paroître;
C'est à vous maintenant à me faire connoître,
Si vous voulez sauver ou perdre les Romains.
Dictez-moi ma réponse, et fixez leurs destins.
Ne considérez point que Rome est ma patrie,
Je ne la connois plus quand ma gloire est flétrie.
Je déteste ses loix qui m'ont trop outragé,
Et je ne dois plus rien qu'à ceux qui m'ont vengé.
N'écoutez pas non plus un courroux trop austère:
Suivez vos intérêts et non pas ma colère.
Peut-être l'ennemi pardonné mais vaincu,
Conservant dans son cœur l'affront qu'il a reçu,
Profitant de la paix pour guérir sa blessure,
Dans votre sang, un jour, laveroit son injure.
Mais d'un autre côté, si votre bras cruel,
A l'empire Romain, porte le coup mortel,
De toutes parts sur vous vous attirez l'envie.
Je vois tous ses serpens agitant l'Italie,
De la guerre sur vous rassemblant les fureurs,
Tôt ou tard venger Rome et punir vos rigueurs.
Pesez ces grands objets et que votre prudence,
De Rome anéantisse ou flatte l'espérance.
Tullus, prenez le soin de recueillir les voix.

TULLUS,

TULLUS, après avoir recueilli les voix.

Du vainqueur le vaincu doit recevoir les loix.
Marcius vainquit Rome et seul brisa nos chaînes,
Seul il a renversé les cohortes romaines.
Qu'il décide à son gré du sort des deux états,
Et nous donne la paix ou nous mène aux combats.
Tel est le vœu, seigneur, et l'avis unanime.

CORIOLAN.

Je répondrai, seigneur, à cette haute estime,
En cherchant les moyens de la mieux mériter.
Mais l'envoyé romain tarde à se présenter.
Curius, de ma part, dis-lui qu'il peut paroître :

Curius sort.

TULLUS, bas à Vindex.

De mon juste courroux à peine je suis maître.
Que son triomphe pèse à mon cœur abattu !

VINDEX, à Tullus.

S'il accorde une trève, enfin il est perdu.

SCENE IV.

VINDEX, TULLUS, FLAVIUS, CORIOLAN.

FLAVIUS.

Cette Rome, seigneur, tant de fois triomphante,
Qui forçoit la fortune à se montrer constante,
Voit enfin aujourd'hui ses honneurs effacés,
Sa liberté mourante et ses murs menacés.

Nos prêtres, nos guerriers, notre consul lui-même,
Oubliant de leur rang la dignité suprême,
Doivent dans votre camp implorer vos bontés.
Le Sénat l'a voulu. Seront-ils écoutés?
Suspendez-vous l'assaut dont la nuit nous menace?
Porterai-je aux Romains leur arrêt ou leur grace?

TULLUS.

Je crois, seigneur, qu'on peut leur accorder deux jours
Sans craindre que...

CORIOLAN.

Tullus, à quoi tend ce discours?
Le conseil a remis leur sort en ma puissance;
Vous, attendez, comme eux, mes ordres en silence.

à Flavius.

Avant que le combat eût changé nos destins,
J'avois offert la paix à vos concitoyens.
Flavius, vous savez comme ils l'ont rejetée.
Une plus dure loi doit leur être dictée;
Loi qui garantira pour jamais l'univers
Et de l'orgueil de Rome et du poids de ses fers.
Je lui donne une nuit, et ce temps doit suffire,
Si son peuple à la paix se dispose à souscrire.
Mais si c'est trahison, artifice, détour,
Cette trève est trop longue en durant jusqu'au jour.
Que leurs ambassadeurs viennent sur ma parole,
Ils seront dans mon camp plus sûrs qu'au Capitole.

FLAVIUS.

Seigneur, un tems si court...

CORIOLAN.

Vous m'avez entendu,
Allez dire au Sénat ce que j'ai résolu.

TULLUS, bas à Vindex.

Ce tems nous suffira.

CORIOLAN.

Que chacun se retire.
Vous, Tullus, demeurez.

TULLUS, à part.

Ciel ! que veut-il me dire?

SCENE V.

CORIOLAN, TULLUS.

CORIOLAN.

Seigneur, j'ai découvert qu'on cherche à nous trahir.
C'est le point qu'avec vous je prétends éclaircir.
On dit que l'on conspire en secret avec Rome.
Et ce qui me surprend, c'est vous seul que l'on nomme.
D'une pareille horreur je vous crois innocent.
Confirmez mon espoir en vous justifiant.

TULLUS.

Qui? moi! justifié! je dédaigne de l'être.
Mes exploits et mon nom me font assez connoître.
Mais de quel droit, seigneur, me donnez-vous la loi?
Êtes-vous dans ces lieux mon égal ou mon roi?

CORIOLAN.

Non, je suis votre chef, respectez ma puissance.
Tant de hauteur sied mal d'ailleurs à l'innocence.
Songez que la vertu ne croit pas s'abaisser
En montrant son éclat, lorsqu'on veut l'éclipser.
Comme elle est toujours pure, elle aime à le paroître.

TULLUS.

Si dans le camp, seigneur, on cherche quelque traître,
Si l'on nous vend à Rome, il me semble inhumain
D'en accuser plutôt un Volsque qu'un Romain.

CORIOLAN.

Vous abusez beaucoup, Tullus, de ma clémence.

TULLUS.

Et vous lassez aussi beaucoup ma patience.
Vous avez usurpé sur moi l'autorité,
Gloire, pouvoir et rang, vous m'avez tout ôté.
J'endurois tout ces maux; l'amour de la patrie
Me faisoit supporter cet excès d'infamie;
Mais mon cœur indigné, qu'outragent vos soupçons,
Sait comme il faut laver de semblables affronts.
Cette guerre pour moi ne fut qu'un temps d'offense,
La paix amènera celui de la vengeance.

CORIOLAN.

C'est ce qu'il faudra voir; et quoique les Gaulois
Et les Barbares seuls osent venger leurs droits
Par le fer qui chez nous ne sert que la patrie,
Je ne refuse rien lorsque l'on me défie.
Mais jusqu'à ce moment vous devez m'obéir.
Moi, je puis vous convaincre, et je dois vous punir.

TULLUS.

Vous, me convaincre, vous ? Juste ciel ! quel langage !
Peut-on pousser plus loin l'injustice et l'outrage !
Mais pour donner croyance à des soupçons si vains,
Quelle preuve ?

CORIOLAN.

J'en ai des indices certains.
Vous avez au consul écrit même une lettre ;
Je l'ai su du soldat chargé de la remettre.

TULLUS.

Ainsi, tout faux rapport....

CORIOLAN.

Non, je vous vois pâlir.
Le crime tôt ou tard finit par se trahir.
Vous traitez avec Rome, et pour vous en convaincre,
Ne m'a-t-il pas fallu vous forcer à la vaincre.

TULLUS, *interdit.*

Eh quoi ! lorsqu'entraîné...

CORIOLAN.

Non, Tullus, vos soldats
Ne vous entraînoient point ; ils fuyoient sur vos pas.
La victoire avec moi vous étoit odieuse,
Et vous lui préfériez une fuite honteuse.
Vous ne répondez plus. Je vois dans votre cœur,
La consternation, la honte et la fureur.
Cette conviction dont votre ame frissonne,
Est le seul châtiment que ma bonté vous donne.
Et quels que soient enfin vos projets contre moi,
Ils sont trop méprisés pour causer quelque effroi.

Allez... Votre Vindex vous attend ; et peut-être,
De votre trouble affreux il pourra vous remettre.
Songez que Marcius a pu tout découvrir,
Et que s'il vous craignoit, il sauroit vous punir.

TULLUS.

L'indignation seule a causé mon silence,
Et je puis... Mais je dois me faire violence,
Jusqu'à l'heureux instant d'en demander raison.
Qui trahit son pays, croit à la trahison.

SCENE VI.

CORIOLAN seul.

Avec tant de bassesse allier tant d'audace !
Mais je crains beaucoup plus mon cœur que sa menace.
Ce cœur brave ses coups ; mais hélas ! le cruel
L'a par un seul reproche atteint d'un trait mortel.
Voilà les tristes fruits qu'on retire du crime :
On craint tout... Même on craint ceux que l'on mésestime.
Malgré moi je frémis au seul mot de trahir,
Et le plus vil mortel peut me faire rougir.
Mais pourquoi d'un coupable emprunter le langage ?
Pourquoi ce repentir ? Rappelle ton courage.
Tu punis les Romains, tu ne les trahis pas.
Ils ont été pour toi, durs, criminels, ingrats,
Ils ne te sont plus rien. Achève ton ouvrage,
Couronne qui te venge, écrase qui t'outrage.
Les Romains t'ont banni, proscrit, humilié ;
Ils étoient sans remords, détruis-les sans pitié.
Qui détruire ?... Qui ?... Rome ?... Elle fut ta patrie,
Elle renferme encor ta mère et Volumnie !

Volumnie ! ... Ah ! son nom rallume ma fureur !
En me séparant d'elle on m'arracha le cœur.
Les monstres savoient trop que la vie avec elle
Au milieu des déserts m'auroit paru trop belle.
Et quand leur injustice a voulu me bannir,
Leur cruauté dans Rome a su la retenir.
C'est insulter les loix, les Dieux et la nature.
C'est en le supportant que je serois parjure.
Sur les débris de Rome il faut nous réunir ;
Je n'ai qu'un seul devoir, la rejoindre ou mourir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

VINDEX, TULLUS.

VINDEX.

N'EN doutez plus, il faut que Marcius périsse.
La fortune l'aveugle au bord du précipice.

TULLUS.

Mais qu'auroit-il pu faire, enfin?

VINDEX.

Vous arrêter.

TULLUS.

Eh! quand il le voudroit, l'oseroit-il tenter?
Il craindroit d'irriter les chefs de son armée.
Il ne peut contenter sa haine envenimée,
Mais il croit qu'il va faire avorter mes projets,
Soit en donnant l'assaut, soit en faisant la paix.

VINDEX.

S'il veut donner l'assaut, sa perte est assurée.
L'attaque jusqu'au jour doit être différée,
Et nous de nos efforts nous recueillons le fruit,
Avant que le soleil ait remplacé la nuit.

Mais Rome à ses genoux fléchit sa tête altière.
Si la paix.

TULLUS.

Non, Vindex, il ne la peut pas faire.
Et ce conseil pompeux qui cause ta frayeur,
En flattant son orgueil, servira ma fureur.
Je connois sa hauteur et la fierté romaine;
Et ce conseil de paix rallumera leur haîne.
Tu sais ce qu'il en coûte au consul irrité,
Pour venir supplier un rival détesté.
A Rome en frémissant il soumet sa colère,
Il sait ce qui l'attend, si la paix se diffère,
Et tu sens de quel ton il la va demander.

VINDEX.

Mais je crains cependant de la voir accorder.
La majesté de Rome et soumise et tremblante,
Et sa patrie en pleurs à ses pieds gémissante,
Réparent trop, seigneur, l'affront qu'il a reçu,
Et par de tels objets son cœur peut être ému.

TULLUS.

Non, connois mieux le cœur de ce Romain sévère.
L'infléxibilité marque son caractère.
Fier quand il fut banni, froid lorsqu'il est vainqueur,
Il résiste aux succès, aux craintes, au malheur.
Dans tout ce qu'il projette, il est inébranlable,
Et pour tout ce qu'il hait, son ame est implacable.

VINDEX.

Mais lorsqu'il a puni ceux qui l'ont outragé?

TULLUS.

Non, tant que Rome existe, il se croit peu vengé.
Il dicte une paix dure, afin qu'on la refuse.

VINDEX.

Il a donc des remords, puisqu'il cherche une excuse.
Par l'amour du pays son cœur est combattu.

TULLUS.

Je le déteste trop pour l'avoir mal connu.
Et depuis trop long-temps, Vindex, je l'étudie.
Crois qu'on ne peut tromper l'œil de la jalousie.
Par aucun sentiment son courroux n'est vaincu,
Et la haine sur lui peut plus que la vertu.

VINDEX.

Ah! seigneur, tout Romain en recevant la vie,
Reçoit avec son sang l'amour de la patrie.
Ce sentiment sacré ne s'efface jamais.
Et....

TULLUS.

Ne me parle plus, Vindex, de cette paix.
Elle seule pourroit tromper mon espérance,
Et me donner la mort, en m'ôtant ma vengeance.
Mais le conseil qu'on va rassembler dans ces lieux,
Va dissiper ta crainte en comblant tous mes vœux.

VINDEX.

Eh bien! chassons, seigneur, cette importune idée.
Mais s'il refuse enfin cette paix demandée?
Si cette nuit son sort de vos ordres dépend?
Ordonnez-vous sa mort, le livrez-vous vivant?

TULLUS.

Qu'il expire, Vindex; je ne commence à vivre,
Qu'à l'instant où la mort pour jamais m'en délivre.
Frappons-le sans pitié, veillons sur les Romains;
Et qu'il n'existe plus avant d'être en leurs mains.

VINDEX.

Mais pourquoi ces Romains, et pourquoi les attendre?
Vous avez trois guerriers prêts à tout entreprendre.
Je connois leur valeur, j'ai reçu leur serment:
Pourquoi d'autres secours?

TULLUS.

Pour paroître innocent.
On aime Marcius dans notre aveugle armée,
Je veux que de sa mort la nouvelle semée,
N'attaque ni mes jours, Vindex, ni mon honneur,
Et que le consul seul en paroisse l'auteur.

VINDEX.

Mais cependant, seigneur, malgré cet artifice,
On pourra du consul vous croire le complice.

TULLUS.

Non, non, dès qu'il aura servi notre fureur,
On ne verra dans moi que son accusateur.
Il faut qu'à son retour tu fermes le passage
Que va trouver ouvert son imprudent courage.
Alors de mes soldats armant les bras vengeurs,
Etouffant par leurs cris sa plainte et ses clameurs,
Et le perçant de coups sans qu'on puisse l'entendre,
On croira, Marcius, que je venge ta cendre,

Et nos fiers ennemis l'un sur l'autre expirans
Emporteront ma honte et mes ressentimens.
Mais on vient. C'est lui-même ; évitons sa présence,
Il liroit dans mes yeux l'espoir de ma vengeance.
Sortons : nous reviendrons entendre si le sort
Veut la guerre ou la paix, son trépas ou ma mort.

ils sortent.

SCENE II.

CORIOLAN, CURIUS.

CORIOLAN.

Leurs yeux en me voyant, se troublent et s'irritent.
Tu vois avec quel soin, Curius, ils m'évitent.

CURIUS.

Ah ! ces monstres, seigneur, me font trembler pour vous.
Pourquoi sans les frapper, attendez-vous leurs coups ?

CORIOLAN.

J'oppose le mépris à leur basse insolence.

CURIUS.

Le courage, seigneur, n'exclut pas la prudence.
S'il vouloit dans l'assaut vous trahir aujourd'hui ?

CORIOLAN.

Il faudroit vaincre encore une fois malgré lui.

CURIUS.

Faites plutôt la paix ; de tout c'est vous défendre.

CORIOLAN.

Ce n'est que des Romains que la paix peut dépendre.

Ils viennent... Nous verrons s'ils veulent accepter
Les loix que mon honneur m'oblige à leur dicter.

CURIUS.

Si la paix est honteuse ?

CORIOLAN.

Elle est invariable.

CURIUS.

Rome pourroit fléchir....

CORIOLAN.

Je suis inébranlable.

SCENE III.

VINDEX, TULLUS, CORIOLAN, CURIUS, LICINIUS, FABIUS, SEXTUS.

Sénateurs, Guerriers et Licteurs Romains, Chefs, Gardes, et Licteurs Volsques. Coriolan s'assied sur son tribunal, il est entouré des chefs Volsques. Les guerriers Volsques remplissent le théâtre et forment une haie dans laquelle passent les Ambassadeurs Romains. Coriolan se lève à leur arrivée, leur fait signe de prendre place et s'assied. Licinius se lève pour parler.

LICINIUS.

La fortune est pour vous ; les Romains, Marcius,
Battus dans un combat pensent être vaincus.
J'ai voulu, mais en vain, rappeler leur vaillance,
Ils parent leur terreur du beau nom de prudence.

Ils veulent s'abaisser, ils veulent vous fléchir :
Quand ils ont ordonné nous devons obéir.

Les guerriers Romains font des mouvemens et des gestes d'indignation.

Guerriers, frémissez moins de cette ignominie,
Il faut, jusqu'en ses torts, respecter la patrie.
Je viens donc vous prier d'accepter une paix,
Que, si l'on m'avoit cru, vous ne feriez jamais.
Aux Volsques le Sénat rend toutes ses conquêtes,
Les absout du tribut imposé sur leurs têtes.
Révoque ses arrêts, et vous rend tous vos biens,
Ainsi que votre rang parmi nos citoyens.
Eh bien ! En est-ce assez ? La majesté romaine
S'abaisse-t-elle assez au gré de votre haîne ?
Un pontife, un consul, et tous ces sénateurs,
Sont-ce pour vous fléchir assez d'ambassadeurs ?
Répare-t-elle assez une offense légère ?
Et ses vœux pourront-ils calmer votre colère ?
Profitez, croyez-moi, de notre aveuglement,
Et de notre réveil prévenez le moment.

CORIOLAN.

Injustes citoyens ! trop ingrate patrie !
Votre orgueil à la fin devant moi s'humilie !
C'est d'un guerrier banni, persécuté par vous,
Qu'il vous faut aujourd'hui désarmer le courroux.
Je n'ai qu'à dire un mot, le Capitole tombe.
Et Rome par un mot, ou renaît ou succombe.
Ma vengeance est remplie, et pour la couronner,
Ce cœur blessé par vous, veut bien vous pardonner.

Mais je suis aujourd'hui chef d'un peuple fidèle,
Peuple asservi par vous, qui venge ma querelle.
Comme il n'a combattu que pour mes intérêts,
Pour son intérêt seul, je veux dicter la paix.
Je veux donc qu'il soit libre ainsi que l'Italie,
Que j'affranchis aussi de votre tyrannie.
Vous vous contenterez des pays qu'autrefois
Rome avoit possédés dans le temps de ses rois.
Les Volsques vous payoient un tribut chaque année,
Rome au même tribut par eux est condamnée.
Cette paix fait passer aux siècles à venir,
De mon exil honteux l'éclatant souvenir,
Et consacre à jamais vos crimes, ma vengeance,
Mes amis, leurs bienfaits et ma reconnoissance.

LICINIUS.

Ah! c'est pousser trop loin un orgueil odieux!
Et je vais...

LE PONTIFE.

Redoutez la vengeance des Dieux.
Craignez, Coriolan, d'armer leur main puissante.
Leur châtiment est sûr, si leur justice est lente.
Le sévère Minos, dans la nuit du trépas,
Confond le parricide et les sujets ingrats.
Il pouvoit excuser votre jeunesse ardente,
Votre ame trop sensible et trop impatiente;
Mais quand votre patrie a réparé ses torts,
Votre orgueil désarmé doit céder aux remords.
Un fils injustement exilé par son père,
Dès qu'il est pardonné, doit être sans colère.
Il doit en recevant son pardon à genoux,
Expier par ses pleurs son coupable courroux.

Ce sentiment sacré, l'amour de la patrie,
Que le ciel imprima dans votre ame attendrie,
A les mêmes devoirs et ses nœuds sont plus saints
Que ceux dont la nature a liés les humains.
Les Dieux de vos foyers et les Dieux de vos pères,
Dans cet instant sur vous, fixent leurs yeux sévères.
Si refusant la paix, votre cœur criminel
Se couvre en nous frappant d'un opprobre éternel;
Si vous portez le feu, le fer et la vengeance
Dans le malheureux sein qui vous donna naissance;
Tremblez: ces mêmes Dieux qui parlent par ma voix,
Prennent pitié de vous pour la dernière fois.
Quelques tourmens affreux que la haîne prépare,
Le remords dévorant est cent fois plus barbare;
Et votre ame par lui sans cesse souffrira
Des coups bien plus cruels qu'elle n'en portera.
Craignez, seigneur, craignez la colère céleste.
Et cessez d'écouter une fureur funeste.
Ce n'est que votre cœur qu'il vous faut consulter;
Donnez-nous une paix qu'il voulût accepter.
Forcez-nous aux regrets par votre bienfaisance.
Rien ne sied à la gloire, autant que la clémence.

CORIOLAN.

Si les Dieux punissoient ce qu'ils doivent punir,
Rome, bien plus que moi, seigneur, devroit frémir,
Et peut-être ce cœur qu'on trouve trop sévère,
Est l'instrument choisi pour servir leur colère.
Je pourrois, comme vous, faire parler ces Dieux,
Expliquer leur silence et lire dans leurs yeux;
Je pourrois en leur nom menacer de supplice

Le

Le crime, la bassesse, et sur-tout l'injustice.
Mais des projets du ciel respectant la hauteur,
Je les croirai toujours d'accord avec l'honneur.
Il me dicte lui seul la paix que je propose,
Il veut d'un peuple ami, que j'embrasse la cause,
Et ce peuple autrefois a de vous accepté
Et les mêmes liens, et le même traité.
Il est le même en tout, et pour vous en convaincre,
Quand il fit cette paix, je venois de le vaincre.
Suivez les mêmes loix, ayant même destin,
Aujourd'hui je suis Volsque, alors j'étois Romain.

SEXTUS.

Eh bien! si Rome en pleurs n'a plus rien qui vous touche,
Si vous y renoncez, si votre ame farouche
N'y connoît plus d'amis, d'épouse, de parens,
Si la haine chez vous éteint tous sentimens,
Ne dites pas au moins que l'honneur seul vous guide,
Ou faites une paix à laquelle il préside.
Au lieu de nous détruire, on veut nous enchaîner;
C'est changer le supplice et non pas pardonner.
Sans liberté la vie est un présent funeste
Qu'à ce prix tout Romain et méprise et déteste.
Et nous préférons tous que Rome ne soit plus
A la voir asservie à de honteux tributs.
Des Volsques vous croyez récompenser le zèle
Et vous leur préparez une guerre éternelle.
Une honteuse paix n'est qu'un affront sanglant
Que le peuple vaincu supporte en frémissant;
Elle aigrit son courroux; jamais il ne l'endure

Que le tems qu'il lui faut pour guérir sa blessure ;
Il l'accepte par crainte, il la rompt sans remords,
Et les Dieux qu'il parjure approuvent ses efforts.
Alors des deux côtés, une fureur cruelle
Rend la guerre sanglante et la haine immortelle,
Porte l'épuisement, l'effroi, l'oppression,
L'esclavage, l'opprobre et la destruction.
Voilà les tristes fruits de toute paix honteuse,
Loi toujours sans effet, trève toujours trompeuse.
Volsques, vous attendiez sans doute un autre prix...
Marcius à ce point ne peut s'être mépris,
Et s'il veut qu'avec lui franchement je m'explique,
J'accuse son orgueil et non sa politique :
Qu'il couvre ses refus par des raisons d'état,
Il ne peut m'éblouir par leur frivole éclat.
Mon amitié pour vous, dès votre tendre enfance,
Et du cœur des humains ma longue expérience,
Me font lire sans peine au fond de vos projets.
De votre haine en vain vous déguisez les traits ;
Je la vois toute entière, et votre ame implacable,
En parlant de pardon, demeure inexorable.
Votre cœur ulcéré, de remords combattu,
Brûle de se venger, mais tient à la vertu.
Vous nous offrez la paix pour vous tromper vous-même :
Ah ! croyez les conseils d'un Romain qui vous aime.
Sortez de ce funeste et triste aveuglement,
Et si vous vous vengez, que ce soit noblement.
De la gloire à l'orgueil telle est la différence,
L'un porte à la fureur et l'autre à la clémence.
L'un en vous égarant, va vous faire abhorrer,
Et l'autre en vous vengeant, va vous faire adorer.

Abjurez donc l'orgueil, ne suivez que la gloire,
Pour punir nos erreurs, perdez-en la mémoire.
Relevez les Romains sous vos coups abattus;
Prouvez notre injustice en montrant vos vertus,
Et rendez-nous enfin le fils de Véturie,
Et l'époux et l'amant que pleure Volumnie.

CORIOLAN.

Ah! ces noms prononcés rallument mon courroux!
Ces noms chers et sacrés pour moi jadis si doux,
De mon sein déchiré font saigner la blessure.
Tout est perdu pour moi! l'amour et la nature,
Le sentiment inné qu'on a pour son pays,
Mes foyers, mes enfans, le nom de mes amis,
Tous ces présens du ciel, ces voluptés de l'ame
Sont devenus par vous, poisons, brûlante flamme.
Oui, l'amour, l'amitié, la nature, l'honneur,
Tous ces biens des mortels, sont des maux pour mon cœur.
Chacun d'eux me rappelle une mortelle offense.
Et vous êtes surpris si j'aime la vengeance!
Oui, je veux me venger, oui, citoyens ingrats,
Je veux vous abaisser, je ne m'en défends pas.
Ce cortège pompeux n'a rien qui m'éblouisse.
Ces respects apparens ne sont qu'un artifice,
Et ce vain repentir n'est qu'un trompeur dehors.
Non, ma victoire seule excite vos remords.
Si l'on m'avoit vaincu, j'aurois été coupable,
Je le sens, et vainqueur, je suis inexorable.
Il falloit moins de crime ou plus de fermeté,
Et me vaincre, ou subir l'arrêt que j'ai porté.

SEXTUS.

A notre amour, hélas! vous préférez la haine?

CORIOLAN.

Que me fait votre rage, alors que je l'enchaîne.

LE PONTIFE.

Pour nos erreurs les Dieux se montrent plus clémens.

CORIOLAN.

Ils savent nous punir par d'éternels tourmens.

LE PONTIFE.

On fléchit leur courroux souvent par des prières.

CORIOLAN.

Il leur faut un tribut... et des larmes amères;
Payez donc le tribut qui vous est imposé.

LICINIUS, se levant avec fureur.

Non, nous n'accordons rien, et tout est refusé.
Je ne puis supporter cet excès d'insolence.
Je rougis de garder un indigne silence.
Aux armes, mes amis! les Dieux seront pour nous;
Sur l'ingrat Marcius ils conduiront nos coups:
En refusant la paix il devient parricide.
Mars sera notre chef et Thémis notre guide.
Venez sur vos remparts, vos aigles en courroux
Frémissent de fureur, et n'attendent que vous.

CORIOLAN.

Aux armes, compagnons! renversons leurs murailles.
Le Dieu de la vengeance et le Dieu des batailles

Vous offrent aujourd'hui, pour croître votre éclat.
Encore une victoire, et non pas un combat.
L'aurore, en éclairant notre trève expirée,
Dans Rome éclairera votre superbe entrée,
Et verra ce Sénat orgueilleux dans les fers
Qu'il espéroit donner un jour à l'univers.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La scène se passe toujours dans la même partie du camp; mais dans l'entre-acte, on a avancé sur un des côtés du théâtre, une tente, ouverte du côté des spectateurs. Coriolan est dans cette tente, tout habillé et couché sur un lit de repos. Son casque et son épée sont sur une table à côté de lui. Il fait nuit. Le théâtre foiblement éclairé, ne paroît l'être que par une lampe posée sur la table de Coriolan. Auprès de sa tente, on en apperçoit une autre plus petite destinée à Curius; une sentinelle se promène auprès de ces deux tentes.

SCENE I.

CORIOLAN endormi, VINDEX dans le fond du théâtre, LE SOLDAT en faction, se promenant devant les deux tentes.

VINDEX, à demi-voix.

La nuit répand par-tout son silence et son ombre,
Elle prête à nos vœux le voile le plus sombre.
Voyons si ce soldat a servi mes projets.
L'heure approche... Avançons.

LE SOLDAT, à voix basse.

Est-ce vous, Tribun ?

VINDEX, tirant le soldat de l'autre côté du théâtre.

Paix.

Je viens te rappeler, ami, ce qu'il faut faire.
Curius...

LE SOLDAT.

Est déjà privé de la lumière ;
Coriolan en vain compte sur son secours.

VINDEX.

Quand de Coriolan nous trancherons les jours,
Tu dois nous seconder, tu sais la récompense.

LE SOLDAT.

Oui, vous pouvez compter sur mon obéissance.
Mais pourquoi différer de lui donner la mort,
Quand son sommeil nous rend les maîtres de son sort ?
Ah ! croyez-moi, frappons.

VINDEX.

Non, nous devons attendre ;
Sans les Romains, Tullus ne veut rien entreprendre.
A mon poste je dois aller les recevoir.
Toi, songe à tes sermens.

LE SOLDAT.

Je ferai mon devoir.

SCENE II.

LE SOLDAT, CORIOLAN endormi.

CORIOLAN, se réveillant avec agitation.

Quelle effrayante image ! et quel songe terrible !
Ah ! le sommeil n'est fait que pour un cœur paisible !
Mais je crois voir encor tout ce sang répandu...
Ce glaive sur ma tête est toujours suspendu.

Il se tait un moment.

On vous venge, Romains, des maux où je vous plonge !
Votre vainqueur superbe est troublé par un songe.

encore un silence.

Vengeance ! tu ne plais que dans l'éloignement.
Lorsqu'on te voit de près tu n'es plus qu'un tourment.
Le voile tombe alors et t'enlève tes charmes,
Et tu blesses notre ame avec ses propres armes.

encore un silence.

Le discours de Sextus revient à tous momens
Rappeler dans mon cœur mes premiers sentimens.
Et dans mon sein j'entends une voix qui me crie :
Arrête malheureux, respecte ta patrie !
Respecte tes foyers ! Rome fut ton berceau,
Et tes barbares mains vont en faire un tombeau.
Arrête !... Et je pourrois oublier tant d'injures ?
Non, non, vains préjugés, je blâme vos murmures.

un moment de silence.

Mais cette voix par qui mon cœur est combattu...
Est-ce erreur, est-ce enfin ou foiblesse ou vertu ?

Punissant des ingrats, suis-je si condamnable ?...
On n'a point de remords quand on n'est pas coupable.
Tu t'aveugles, hélas ! ouvre à la fin tes yeux.
Goûtes-tu le repos d'un mortel vertueux ?
Ce trouble, ces regrets, la fureur qui t'anime,
Tu ne peux t'y tromper, voilà les traits du crime.
L'innocence n'a point ce désordre effrayant ;
Tranquille en son sommeil, calme en se réveillant,
Son cœur est sans combats, son ame est sans orages,
Comme un jour doux et pur sous un ciel sans nuages.

grand silence.

Mais, hélas ! c'en est fait, et le coup est porté.
Rome tu dois périr, le sort en est jeté.
Il n'est plus temps de suivre un repentir timide,
Il faut qu'à cette nuit, la vengeance préside.
On refuse la paix, je ne l'offrirai plus,
Et ces remords tardifs deviennent superflus.
Les Romains les croiroient foiblesse, inconséquence
Ou terreur. Combattons, l'instant fatal avance.
Que la postérité dise : ici Rome fut ;
On bannit Marcius, et Rome disparut.

silence.

Mais déjà nous touchons à la troisième veille,
Tont dort, excepté ceux que le malheur réveille.
Curius... Curius...

LE SOLDAT.

De sa tente à l'instant.
Curius est sorti pour aller dans le camp.

CORIOLAN.

Que je reconnois bien sa tendresse inquiète,
Il croit voir des dangers qui menacent ma tête.

Et ses vaines terreurs en égarant ses pas,
Font que pour me sauver, il ne me défend pas.
Il me laisse au pouvoir d'un soldat qui, peut-être,
Si l'on vouloit ma mort, hélas ! seroit un traître.
Eh ! que puis-je empêcher, si l'on veut me trahir ?
Tant redouter la mort, c'est mille fois mourir !
Eh ! pour chérir la vie, est-elle donc si belle !
Elle n'est qu'un fardeau pour un Romain rebelle.
Entouré d'ennemis, d'inconnus, d'étrangers,
Chaque pas qu'il veut faire est semé de dangers ;
Tout vient lui reprocher de trahir sa patrie,
Et soupçonné par-tout, de tout il se défie.

il se lève.

LE SOLDAT, *à part.*

S'il va dans cette tente, il peut tout découvrir.
Et s'il fait un seul pas, je dois le prévenir.

CORIOLAN.

Mais que fait Curius, il me semble l'entendre.
Voyons.

il prend son épée et son casque.

LE SOLDAT, *courant se mettre la pique haute derrière la tente de Curius.*

Je crois qu'il vient, plaçons-nous pour l'attendre.

SCENE III.

VÉTURIE, VOLUMNIE, PAULIN.

Un centurion Volsque avec quatre soldats Volsques, dont l'un porte un flambeau. La sentinelle près de la tente de Curius. Coriolan qui ne sort de sa tente qu'après avoir entendu parler Véturie.

VÉTURIE.

Paulin, c'en est assez, ne suivez plus mes pas.
Avec vous de ces lieux éloignez ces soldats.
Que l'on nous laisse seuls !

Paulin et les Volsques se retirent. La sentinelle s'enferme dans la tente de Curius.

CORIOLAN, sortant de sa tente.

Je doute si je veille !
Quelle voix, justes Dieux ! a frappé mon oreille !
Ne me trompai-je point ?. Ma mère !

VOLUMNIE, courant à lui.

Mon époux !

CORIOLAN.

Et Volumnie aussi ! Dieux ! le permettez-vous ?
De vos indignes fers vous êtes affranchie !
Qui vous met dans mes bras ?

VÉTURIE.

L'honneur et la patrie.

VOLUMNIE.

Rome me rend à toi, mais rends-lui tes vertus.

CORIOLAN.

Qu'osez-vous demander ?

VÉTURIE.

Écoutez, Marcius.
Je sais combien votre ame est noble, ardente et fière.
Eh! qui peut vous connoître, hélas! mieux qu'une mère?
J'ai formé votre esprit, votre sang, votre cœur,
Surmontant de mon sexe et foiblesse et terreur,
Je fus homme pour vous, et dès votre jeune âge,
Aux travaux, aux périls, dressant votre courage,
Je créai vos vertus. Vaillance, fermeté,
Vous tenez tout de moi, jusqu'à votre fierté.
Le prix le plus flatteur couronna mon ouvrage;
Je vis Rome à genoux vous offrant son hommage;
Je vous vis triompher de nos fiers ennemis;
Avec vous, plus que vous, je triomphois, mon fils!
Je jouissois en paix et j'étois loin de croire
Que vous pussiez vous-même obscurcir tant de gloire,
Et que le jour heureux où Marcius est né
Fût pour Rome le jour le plus infortuné.
Mais toujours le mérite est noirci par l'envie.
Le vôtre, des Romains arma la jalousie.
Le peuple vous bannit, et l'aveugle Sénat,
En croyant vous punir redoubla votre éclat.
La vertu qu'on offense en paroît bien plus belle,
Et votre exil étoit une palme immortelle
Qu'on joignoit aux lauriers que vous aviez cueillis.
Mais vous seul, malheureux, vous les avez flétris,
Et votre cœur troublé n'écoutant que sa rage,
En vous déshonorant croit venger son outrage.

CORIOLAN.

En me déshonorant !

VÉTURIE.

Pour punir des ingrats,
Il falloit que l'honneur guidât toujours vos pas;
Et pour que leur courroux parût illégitime,
Ce qu'il falloit sur-tout, c'étoit d'être sans crime.
Mais on ne peut, hélas ! réparer le passé.
Votre bras fut trop prompt, se croyant trop blessé.
Le ciel à vos projets s'est montré favorable,
Et lorsqu'on est vainqueur on paroît moins coupable.
Mais quand on s'est vengé, conserver ses fureurs,
Menacer sans pitié des ennemis en pleurs,
Conserver dans le crime un orgueil insensible,
Et quand on a vaincu se montrer infléxible,
C'est être trop cruel, trop digne de mépris,
C'est n'être plus Romain, c'est n'être plus mon fils.

CORIOLAN.

Faut-il pour mériter ces noms chers à mon ame,
Dévorer des affronts, subir un joug infame ?
Ou trompé par les pleurs d'un remords apparent,
Me laisser désarmer comme un frivole enfant
Qu'on séduit par l'éclat d'un grossier artifice.
Non, non, que Rome cède ou bien qu'elle périsse.
Je veux...

VOLUMNIE.

Que ta rigueur a droit de m'étonner !
Je croyois qu'un cœur tendre aimoit à pardonner.

Jusqu'au dernier moment Rome a quelque espérance.
Ah ! ton cœur, Marcius, est fait pour la clémence !
Il n'est point de vertus que ton ame n'ait pas.
Au moment de frapper laisse arrêter ton bras.
Le Peuple et le Sénat ont compté sur nos larmes,
Ont-elles le pouvoir de détourner tes armes ?
Ou ta mère, ta femme et ton malheureux fils,
Sont-ils aussi comptés parmi tes ennemis ?
Jamais refus de toi n'affligea Volumnie,
Lui refuseras-tu de sauver sa patrie ?

VÉTURIE.

Nos prêtres, nos consuls, et tous nos sénateurs
N'ont éprouvé de vous que dédains et rigueurs,
Comment traiterez-vous l'amour et la nature ?
Rome recevra-t-elle une nouvelle injure ?
Lira-t-elle en nos cœurs, mon fils, et sur nos fronts,
Et de nouveaux refus et de nouveaux affronts ?

CORIOLAN.

Ah, c'est pousser trop loin sa criminelle audace !
Rome compte sur vous pour obtenir sa grace ;
Sur vous, que de me suivre elle ôsoit empêcher ;
Sur vous, que de mes bras elle ôsoit arracher.
Ah ! loin que votre aspect me porte à la clémence,
Il verse dans mon cœur la soif de la vengeance !
Je sens que mon courroux est par lui rallumé.
Eh ! ce n'est que pour vous que mon bras s'est armé.
J'aurois souffert les fers, l'exil et l'infamie ;
Mais vous perdre ? ah ! plutôt perdre cent fois la vie !
Cependant, si le sort eût trompé ma valeur ?
Si ce peuple d'ingrats avoit été vainqueur ?

Aurois-je pu fléchir son injuste colère ?
Non, accablé d'ennuis, de chagrins, de misère,
De mes foyers bannis, proscrit, humilié,
Isolé dans le monde et peut-être oublié,
Séparé pour toujours de vous et de ma mère,
A pleurer, à mourir passant ma vie entière;
Voilà le sort affreux qu'on m'osoit destiner,
Et voilà ce qu'on croit que je puis pardonner.
Vous l'espérez en vain, peuple injuste et barbare.
L'instant fatal approche et la mort se prépare.
Rome de ses forfaits va recevoir le prix,
Elle ne sera plus que cendre et que débris.

VÉTURIE.

Eh bien! suis donc, cruel, ton aveugle furie!
Mais avant de frapper, réponds à Véturie.
Dans quels lieux comptes-tu porter les premiers coups?
Au Capitole? hélas! les Romains à genoux,
Dans ce lieu révéré célébrant ta conquête,
De lauriers autrefois vinrent orner ta tête.
Porteras-tu la mort dans le temple de Mars?
Ton bras victorieux l'a rempli d'étendards.
Il reçut ton serment de servir ta patrie.
Sera-ce à la tribune où ta voix applaudie,
En soutenant les loix, en protégeant les mœurs,
Entraînoit les avis et subjuguoit les cœurs?
Détruiras-tu ces arcs où la foule enivrée,
Honoroit par ses pleurs ta triomphale entrée?
Ah! dans ces murs sacrés que tu remplis d'effroi,
Tout est plein de ta gloire et tout parle de toi.

CORIOLAN.

Ah! madame, pourquoi m'accabler par l'image

De ces beaux jours changés en éternel orage?
Pourquoi me rappeler ces biens que j'ai perdus?

VOLUMNIE.

Pourquoi les refuser lorsqu'ils te sont rendus?
Pourquoi vouloir porter tes criminelles armes
Dans ces lieux autrefois pour nous si pleins de charmes?
Ah! que d'objets touchans j'y vois se réunir.
Pour calmer tes fureurs par un doux souvenir!
Respecte au moins, cruel, le temple d'hymenée;
C'est celui du bonheur, ta main m'y fut donnée.
Mais tout dans Rome, tout te parlera de moi;
Mes parens, leurs foyers seront sacrés pour toi.
Ton glaive épargnera leur respectable asyle,
Et ces lieux où jadis ton épouse tranquille
Passoit entre tes bras des jours si fortunés,
Sans regrets, sans remords, les as-tu condamnés?
Ces jardins où cent fois ton ame confiante
Déposa ses secrets au sein de ton amante;
Ces remparts sur lesquels mon inquiet amour
Poursuivoit ton départ, devançoit ton retour.
Tu n'y trouveras rien que l'amour ne protège,
Tu n'y peux rien frapper sans être sacrilége.

CORIOLAN, un peu troublé.

Ah! je crains plus vos pleurs, que le fer des Romains!
Mais je veux résister et vos efforts sont vains.

VOLUMNIE.

Non, je ne le crois pas, ton ame est attendrie.
Veux-tu voir à tes pieds expirer Volumnie?

CORIOLAN.

CORIOLAN, ému.

Qu'exiges-tu de moi?

VOLUMNIE.

De céder à ton cœur.

VÉTURIE.

De sauver mon pays ne m'ôte pas l'honneur.
Tu peux, si tu le veux, d'une gloire immortelle
Couronner ton épouse et ta mère avec elle.

VOLUMNIE.

Tu peux rendre leurs noms dans Rome plus sacrés
Que les noms les plus saints et les plus révérés.

VÉTURIE, à ses genoux.

Tu sais comme mon cœur idolâtroit ta gloire.
Ne me refuse pas d'illustrer ma mémoire.
Pardonne à ta patrie, à tes concitoyens,
Ta mère est à tes pieds, et tu mets Rome aux siens.

CORIOLAN, la relevant.

Hélas! que faites-vous? relevez-vous, madame.

VOLUMNIE, à ses genoux.

Ne puis-je retrouver le chemin de ton ame?

CORIOLAN.

Mais la postérité dira que je devois...

VOLUMNIE.

Hélas! elle verra combien tu nous aimois.

CORIOLAN.

Je ne résiste plus au pouvoir qui m'entraîne;
La nature et l'amour l'emportent sur la haîne.
Rome est libre, madame, au gré de vos souhaits,
Je lui donne sa grace, et j'accepte la paix.

VOLUMNIE, le serrant dans ses bras.

Cher époux !

VÉTURIE, le serrant dans ses bras.

Ah, mon fils !

VOLUMNIE.

Seigneur, quelqu'un s'avance.

CORIOLAN.

C'est Curius sans doute.

SCENE IV.

VETURIE, CORIOLAN, VOLUMNIE; TULLUS, VINDEX dans le fond du théâtre avec deux guerriers Volsques. Ils ont tous quatre l'épée à la main. La sentinelle dans la tente de Curius.

TULLUS, bas.

Approchons en silence.

CORIOLAN, allant à eux.

Curius, va porter mes ordres dans le camp.
Que les chefs assemblés...

TULLUS, voulant frapper Coriolan et n'atteignant que son manteau.

Meurs, expire, tyran !

CORIOLAN, sautant en arrière et mettant l'épée à la main.

La fortune a trompé cette main enne mie.
Je reconnois Tullus à tant de perfidie.

Il se débat en se retirant du côté de sa tente.

VOLUMNIE.

Dieux ! qu'entends-je ? on l'attaque... Une perfide main !

VÉTURIE.

Monstres ! que faites-vous ?

VOLUMNIE, arrêtant le bras de la sentinelle sortie de la tente de Curius, et prête à frapper Coriolan par derrière.

Arrêtez inhumain !

Coriolan se retourne et le soldat fuit.

CORIOLAN, près de la tente de Curius.

Curius ! Curius !

VINDEX, l'attaquant.

Il ne peut plus t'entendre.

CORIOLAN le tue.

Au moins ton sang impur arrosera sa cendre.

SCENE V.

VÉTURIE, TULLUS, VINDEX, LICINIUS, SEXTUS, CORIOLAN, VOLUMNIE.

Le jour se lève de manière à éclairer faiblement, mais distinctement.

VÉTURIE.

On vient. Ciel ! des Romains !

VOLUMNIE.

Volez à son secours.

VÉTURIE.

Ah ! viennent-ils défendre ou terminer ses jours ?

LICINIUS à Tullus, avançant et en séparant les combattans.

Arrêtez ! plus que vous cet ennemi m'offense.
Je veux être tout seul chargé de la vengeance.

CORIOLAN.

Puisqu'il faut succomber sous un fer assassin,
J'aime encor mieux périr par les coups d'un Romain.
Ah, Rome ! mon trépas te couvre d'infamie ;
Ta trahison me venge, elle me justifie.
Que vois-je ? quoi ! Sextus parmi mes ennemis !

Il jette son épée et se précipite au milieu des Romains : il se trouve dans les bras de Sextus.

TULLUS, au Consul.

Frappe-le sans pitié, consul, tu l'as promis.

VÉTURIE, le couvrant de ses bras ainsi que Volumnie.

Commence donc, cruel, par frapper Véturie.

VOLUMNIE.

Barbare ! donne aussi la mort à Volumnie.

LICINIUS.

Tout ce que j'ai promis je saurai le tenir.
Le traître doit trembler et je vais le punir.
Du perfide à l'instant, Sextus, qu'on se saisisse.

Les guerriers Romains mettent les Volsques en fuite et désarment Tullus.

Voilà comme un Romain d'un crime est le complice !
Marcius, prends ce fer, sois libre et combats nous.
Je vais sur nos remparts m'opposer à tes coups.

VÉTURIE.

Non, mon fils est Romain ; il accorde à sa mère
L'honneur d'avoir éteint le flambeau de la guerre.

VOLUMNIE.

C'est ton rival qui vient t'arracher à la mort.

au Consul.

Quel Dieu vous inspira cet héroïque effort ?

LICINIUS.

Entraîné par la haîne, aveuglé par l'envie,
Je venois l'enlever... On attente à sa vie...
Me yeux se sont ouverts, je punis l'assassin,
Je secours un héros et j'embrasse un Romain.

CORIOLAN.

Si ta gloire par moi, consul, fut affoiblie,
Tu lui rends son éclat en me sauvant la vie.
Le sort dans les combats décide du vainqueur,
La vertu donne seule un immortel honneur.
Ton exemple me dit ce qu'il faut que je fasse ;
Il veut que de Tullus je demande la grace.

TULLUS.

Ah ! c'est le dernier coup que me gardoit le sort.
Ce pardon odieux est l'arrêt de ma mort.

Il se tue.

SEXTUS.

De ce traître oublions la noire perfidie !
Ne songeons qu'au bonheur de rendre à la patrie
Deux amis que l'honneur avoit seul fait rivaux.
Ils lui rendent la paix, sa gloire et deux héros.

CORIOLAN.

En vain de cet espoir, Sextus, ton cœur se flatte;
Je fus trop criminel, et Rome trop ingrate.
Je ne la verrai plus ; je lui serois suspect.
Mon courroux renaîtroit peut-être à son aspect.
Au sein de ma famille et loin de l'Italie,
Je veux dans les regrets finir ma triste vie.
Puissent tous nos malheurs instruire le Sénat,
Qu'un souverain se perd alors qu'il est ingrat.
Tant qu'il est respecté, son pouvoir est auguste.
Mais il est méprisé dès qu'il devient injuste;
Et puisse mon exemple apprendre à nos guerriers
Qu'un rebelle jamais n'a de nobles lauriers.
A ses armes les Dieux sont en vain favorables,
Le remords est toujours le vainqueur des coupables.

LA TOILE SE BAISSE.

L'INSOUCIANT,

COMÉDIE;

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR M: ALEXANDRE MOMONOF,
Favori de l'Impératrice Catherine II.



ACTEURS.

Monsieur SANS-SOUCI.
Madame SANS-SOUCI.
Mademoiselle SANS-SOUCI, leur fille.
COMPLAISANT, promis de mademoiselle Sans-Souci.
RANGÉ, fermier de monsieur Sans-Souci.
PATIENT, créancier de monsieur Sans-Souci.
MAL-ADROIT, perruquier de monsieur Sans-Souci.
L'AFFAIRÉ, confident de monsieur Sans-Souci.
SANS-CAISSE, homme-d'affaires de monsieur Sans-Souci.
CANON, vieil invalide manchot.

La scène est dans la maison de M. Sans-Souci.

L'INSOUCIANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

M. SANS-SOUCI, *en robe de chambre,*
MAL-ADROIT.

M. SANS-SOUCI, *se frottant les yeux et faisant la grimace.*

MAL-ADROIT.

QU'AVEZ-VOUS, monsieur, seriez-vous incommodé?

M. SANS-SOUCI.

Je sens que le souper d'hier m'a fait du mal.

MAL-ADROIT.

Avez-vous donc trop mangé?

M. SANS-SOUCI.

Point du tout, je n'ai mangé que la moitié d'une poularde avec une tranche de jambon, la tête d'un esturgeon, une demi-douzaine de côtelettes de veau d'Archangel, le quart seulement d'un pâté de Périgord, deux cents huîtres, une patte de homard; j'ai bu avec cela deux bouteilles de porter, et voilà tout mon souper.

MAL-ADROIT.

Mais, monsieur, en voilà assez pour tuer dix hommes.

M. SANS-SOUCI.

On ne vous entend jamais parler que de morts, et de tuer. Quels discours sont-ce-là?

MAL-ADROIT.

Monsieur, ce que je vous en dis-là, n'est que pour votre bien; si vous étiez un mauvais maître, je ne vous dirois pas un mot, quand même vous mangeriez un bœuf entier.

M. SANS-SOUCI, *avec un peu d'humeur.*

Tous vos raisonnemens me lassent et m'ennuient. Le meilleur parti que j'aye à prendre c'est d'aller me promener; au plus vîte, donnez-moi un coup de peigne.

Il s'assied, et Mal-adroit fait son devoir.

Mais d'où vient que vous n'apportez pas de la poudre ?

MAL-ADROIT.

C'est une dépense très-inutile pour vous, monsieur, l'âge a déjà assez blanchi vos cheveux.

M. SANS-SOUCI.

Butor. C'est précisément pour cela que vous devez en mettre davantage, et sur-tout aujourd'hui, où je dois aller chez une fille charmante.

SCENE II.

M. SANS-SOUCI, MAL-ADROIT, SANS-CAISSE.

M. SANS-SOUCI.

Que me voulez-vous, mon bon ami monsieur Sans-caisse ?

SANS-CAISSE.

C'est de vouloir bien examiner ce papier que j'ai l'honneur de vous présenter.

M. SANS-SOUCI prend et examine le papier.

Comment ce n'est que cela la dépense d'un mois.

SANS-CAISSE.

Mais, monsieur, pour la payer il faut de l'argent.

M. SANS-SOUCI.

Tenez, je n'ai pas le temps, je vais me promener, adressez-vous à ma femme; mais ce dont je vous prie, c'est qu'il ne manque rien au dîner et au souper.

il se lève, met son frac, et sort.

Adieu, mes amis.

SCENE III.

MAL-ADROIT, SANS CAISSE.

SANS-CAISSE.

Il faut avouer que nous avons-là un maître bien réglé.

MAL-ADROIT.

Qu'avez vous-là tant à grogner?

SANS-CAISSE.

Comment, je me donne au diable, je viens pour lui parler d'affaires, et il n'y a pas moyen de lui tirer une syllabe. Vous ne pensez qu'à votre pommade, monsieur Mal-adroit, et moi j'ai toute une maison à diriger.

MAL-ADROIT.

Mais vous m'avouerez aussi, monsieur Sans-caisse, que votre place est un peu plus lucrative que la mienne.

SANS-CAISSE.

Mais en revanche, madame ne lit pas vos mémoires, et ne vous gronde pas comme moi tous les matins. Voilà monsieur Complaisant qui vient, je quitte la partie ; il n'aime pas plus les affaires que son futur beau-père.

il sort.

SCENE IV.

COMPLAISANT, MAL-ADROIT.

COMPLAISANT.

Fait-il jour chez mademoiselle Sans-souci? tout le monde se porte-il bien dans la maison?

MAL-ADROIT.

A merveille, il n'y a que mon maître qui se plaint d'indigestion. C'est pourtant bien singulier, personne ne met un plus haut prix à la vie que lui, et il la sacrifie tous les jours pour un plat qui ne vaut pas dix sous.

COMPLAISANT.

Voilà comme les domestiques nous arran-

gent ordinairement; ils ne vous passent rien, pas même un morceau de pain; mais que fait mademoiselle Sans-souci ? a-t-elle bien passé la nuit? se porte-t-elle bien ? est-elle à la maison ?

MAL-ADROIT.

Mais quel déluge de questions ? Elle est chez elle. Ne l'ayant pas vu le matin, je ne puis pas vous dire comment elle se porte ; mais ce que je sais fort bien, c'est qu'hier elle s'est plaint d'un mal de tête affreux, en revenant de la campagne, où monsieur son père, suivant sa coutume, a fait tirer du canon pendant plus de trois heures.

COMPLAISANT.

Je ne puis le comprendre; il n'est certainement pas né militaire, et le bruit du canon l'enchante.

MAL-ADROIT.

Oui, monsieur, mais c'est lorsqu'ils ne sont pas tournés contre lui, et que c'est le signal de vider les verres.

COMPLAISANT.

Allez dire à mademoiselle Sans-souci que je l'attends ici.

MAL-ADROIT.

Tout de suite, monsieur.

Il sort.

SCENE V.

COMPLAISANT seul.

Il faut avouer que monsieur Sans-souci est un original comme il y en a peu. Le jour de mes noces j'aurai mal à la tête aussi, je le sais; il fera jouer son artillerie, peut-on en douter? monsieur Sans-souci n'a pas tous les jours des filles à marier, laissera-t-il échapper une aussi belle occasion. Ah! voilà mademoiselle Sans-souci.

SCENE VI.

Mlle. SANS-SOUCI, marchant avec peine, COMPLAISANT.

COMPLAISANT.

Mais qu'avez-vous donc? Vous marchez avec peine; je vous vois l'air si abattu...

Mlle. SANS-SOUCI.

Le moyen de ne pas l'avoir : mon père m'a fait danser hier dix contre-danses; sans

compter les allemandes, les menuets et les polonaises.

COMPLAISANT prend la main de Mlle. Sans-souci et veut la baiser ; elle la retire faisant la grimace.

Mlle. SANS-SOUCI.

Vous n'y pensez pas, j'ai mal aux doigts : on m'a fait pincer de la harpe toute la soirée.

COMPLAISANT.

C'est-à-dire que, grâce aux soins de monsieur votre père, vous êtes tout-à-fait estropiée ; mais vous ne me dites rien du mal de tête qu'il vous a donné ; je l'ai appris de Maladroit.

Mlle. SANS-SOUCI.

Oui, c'est une éternelle canonnade qui m'a ébranlé le cerveau ; je devrois pourtant y être accoutumée, car je l'entends tous les jours depuis que j'existe.

COMPLAISANT.

Traitons de choses plus intéressantes. Avez-vous parlé en ma faveur à votre mère ? Est-elle disposée à me donner votre main ? car malgré toutes les caresses que me fait monsieur Sans-souci, je ne puis tirer rien de lui.

Mlle.

Mlle. SANS-SOUCI.

La bienséance exige pourtant que vous lui en parliez une fois sérieusement.

COMPLAISANT.

Je ne demanderois pas mieux; mais excusez ma sincérité, je ne l'ai jamais rien vu traiter sérieusement. Lui avez-vous entendu tenir de sa vie un discours suivi? En moins d'un quart-d'heure, il trouve le secret de vous parler d'astronomie, de politique, d'histoire naturelle; enfin, dans dix minutes de temps, il vous compose l'abrégé de toutes les sciences, et ne vous répond, en aucune façon, aux questions que vous lui faites.

SCENE VII.

Mde. SANS-SOUCI, entrant avec humeur, accompagnée de SANS-CAISSE, Mlle. SANS-SOUCI, COMPLAISANT.

Mlle. SANS-SOUCI.

Voilà ma mère!

Mde. SANS-SOUCI, à Sans-caisse.

Vos mémoires sont de vrais mémoires d'apothicaires. Comment! vous voulez me

faire accroire que le fichu souper d'hier coûte trente roubles; il n'y avoit pourtant que vingt personnes à table.

SANS-CAISSE.

Dites, je vous prie, quarante; car monsieur Sans-souci y étoit. Ce qui fait le plus grand éloge de mon souper, c'est qu'il souffre d'une indigestion jusqu'à présent, qui est la cause qu'il court, jusqu'à cette heure-ci, par la ville.

Mde. SANS-SOUCI.

Quel sot raisonnement! Il fait cela par ordre du médecin. Ne croyez pas me duper; je vous connois, monsieur Sans-caisse.

SANS-CAISSE.

Y-a-t-il au monde un être plus malheureux que moi! Je viens rendre compte de mes affaires, car il faut bien que je m'adresse à quelqu'un. Mon maître n'a ni assez de bonne volonté, ni, si j'ose le dire, de capacité, pour gouverner une maison; mademoiselle votre fille pense à toute autre chose qu'aux provisions que j'achète; vous êtes la seule personne raisonnable dans la maison, et vous me renvoyez toujours sans argent, et avec beaucoup d'injures.

Mde. SANS-SOUCI, regardant toujours le mémoire, et ayant l'air de calculer en elle-même.

Une oie soixante sous, six bécassines un rouble, un cochon de lait soixante sous. Tenez, prenez vingt roubles.

elle lui donne de l'argent.

Sortez au plus vîte, et ne me rompez pas la tête.

SANS-CAISSE.

Je crois que mon calcul est plus juste que celui de madame.

à part.

Car, malgré les dix roubles de rabattus, tout bien compté, il m'en reste encore cinq pour mon profit.

Il sort.

SCENE VIII.

Mde. SANS-SOUCI, Mlle. SANS-SOUCI, COMPLAISANT.

Mde. SANS-SOUCI, à Complaisant.

Excusez-moi, monsieur, de ce que je ne vous ai pas entretenu jusqu'ici. Les domestiques sont de si sots personnages; ils choisissent toujours mal leur temps pour parler d'affaires.

COMPLAISANT.

Rien n'est plus louable que d'observer beaucoup d'ordre, et c'est sous votre école, madame ; que je compte d'apprendre la manière de diriger bien une maison.

Mde. SANS-SOUCI.

Vous êtes bien poli, monsieur. J'ai toujours dit qu'il est difficile de trouver un jeune homme aimant plus l'ordre que vous. Tout autre, à votre place, se seroit ennuyé de m'entendre parler économie; mais il y en a si peu qui vous ressemblent.

Mlle. SANS-SOUCI, bas à Complaisant.

Profitez donc d'une si belle occasion pour parler à ma mère : notre sort dépend uniquement d'elle.

Mde. SANS-SOUCI, à Mlle. Sans-souci.

Mais vous, qu'est-ce que vous avez tant à chuchoter?

Mlle. SANS-SOUCI.

Rien, ma mère.

Mde. SANS-SOUCI.

J'ai des yeux et des oreilles.

COMPLAISANT, embarrassé.

Je serai plus sincère : les bontés que vous

me témoignez m'autorisent à vous parler sans feinte et avec une entière confiance. Je vous crois trop clair-voyante pour ne pas voir les dispositions de mon cœur. J'ose espérer que mademoiselle votre fille ne dédaignera pas mes vœux. Si vous consentez à nous unir, je me croirai le plus heureux des hommes.

Mde. SANS-SOUCI.

Personne ne rend plus de justice à votre mérite que moi; mais je ne puis pas disposer du sort de ma fille sans le consentement de mon mari. Tout ce que je puis vous promettre dans ce moment-ci, c'est de lui en parler.

COMPLAISANT, baisant la main de Mlle. Sanssouci, et se jetant à ses genoux.

Notre bonheur est donc certain!

Mde. SANS-SOUCI.

Voilà comme sont les amans : dès qu'ils voient une lueur d'espérance, ils se croient déjà parfaitement heureux.

COMPLAISANT.

Votre consentement, madame, est tout ce que je pouvois désirer.

Mde. SANS-SOUCI.

Mais, qui vous répond de celui de mon mari ?

COMPLAISANT.

Vous m'avez permis de parler avec franchise. Quelqu'un ignore-t-il ici l'ascendant que vous avez sur l'esprit de monsieur Sans-souci, et le vôtre qui est fait pour gouverner tout ce qui l'entoure.

Mlle. SANS-SOUCI.

Ma timidité ordinaire, et que vous connoissez si bien, m'a empêchée de parler jusqu'à présent; mais ma passion l'emporte: je joins ma prière à celle de monsieur Complaisant, et vous conjure de ne pas vous opposer à notre bonheur.

SCENE IX.

M. SANS-SOUCI, Mde. SANS-SOUCI, Mlle. SANS-SOUCI, COMPLAISANT.

M. Sans-souci arrive les mains pleines de toutes sortes de misères inutiles qu'il a achetées au marché, et de très-mauvaise humeur.

Mde. SANS-SOUCI.

Eh bien! que fait votre indigestion?

M. SANS-SOUCI.

La promenade l'auroit fait passer tout-à-fait, sans un malheureux menuisier qui a mis ma bile en mouvement.

Mde. SANS-SOUCI.

Mais que vous a-t-il donc dit ou fait de si offensant?

M. SANS-SOUCI.

Je vous laisse à juger, ma femme. Revenant des boutiques, et après avoir acheté, comme vous voyez, des choses indispensables, je passe devant la maison de ce malheureux. Que vois-je sur son enseigne! deux tombeaux! Une sueur froide se répand sur tout mon corps; mais la colère prenant le dessus, j'entre chez lui dans l'intention de lui dire qu'il feroit beaucoup mieux de faire peindre des bureaux, des tables, des toilettes, que de nous rappeler à chaque instant que nous devons mourir un jour. Devinez quelles furent les premières paroles qu'il me dit?

Mde. SANS-SOUCI.

Eh bien! qu'est-ce?

M. SANS-SOUCI.

Votre visite, monsieur, sans que j'aie

l'honneur de vous connoître personnellement, me prouve assez la fermeté de votre cœur, et votre philosophie. Je lui réponds que j'étois très-flatté du compliment; mais que je ne comprenois point ce qu'il vouloit me dire. Monsieur veut apparemment, me dit-il, commander pour lui un tombeau, et c'est très-bien raisonner, car, au bout du compte, quand même il seroit fait, cela ne vous empêchera pas de vivre encore cent ans, et tous les ouvrages qui ne sont pas pressés n'en sont que mieux faits...... Non, il me seroit impossible de répéter toutes les injures que lui ai dites, auxquelles il me répondoit toujours : Mais pourquoi ces invectives, je ne fais point d'autres meubles.

Mde. SANS-SOUCI.

Changeons de discours, mon cher mari. Je vois même, à l'heure qu'il est, combien cela vous affecte. Examinons un peu ce que vous nous apportez.

M. SANS-SOUCI.

Premièrement, voilà un peigne d'écaille.

Mde. SANS-SOUCI.

Mais qu'en voulez-vous faire? comme si votre perruquier n'en avoit point.

M. SANS-SOUCI.

Mal-adroit en avoit un; mais il l'a cassé en me coîffant; et d'ailleurs, cette année-ci, on a perfectionné l'art de faire les peignes à un point inimaginable. Tenez, voilà encore une petite brosse; mais ceci est pour moi.

Mde. SANS-SOUCI.

Dites plutôt : Voilà encore une chose inutile.

M. SANS-SOUCI.

Vous savez, ma femme, que j'aime beaucoup la propreté, et ma voiture d'ailleurs est si rude, qu'elle fait tomber sur mes habits toute la poudre que j'ai sur la tête. Ayant ce meuble dans ma poche, j'y mettrai ordre. Tenez, voilà, ma femme, une paire de souliers de cuir peint; c'est tout-à-fait nouveau.

Mde. SANS-SOUCI.

Mais, au nom de Dieu, que voulez-vous que j'en fasse; j'aurai avec cela l'air d'une poissarde.

M. SANS-SOUCI.

Prenez toujours, car je vous l'offre de bon cœur. Pour vous, ma fille, je viens d'acheter un éventail.

Mlle. SANS-SOUCI.

Très - sensible, mon père; mais il est énorme : comment puis-je le porter?

M. SANS-SOUCI.

Vous ne savez ce que vous dites. Vous le portez pour la contenance, n'est-il pas vrai? et celui-là pourra vous servir d'éventail et de canne.

se tournant vers Complaisant.

Bonjour, mon bon ami monsieur Complaisant. J'ai été si affairé, que je n'ai pas eu le temps de vous dire un seul mot. Vous dînez chez moi, n'est-ce pas?

COMPLAISANT.

J'aurai cet honneur-là; mais, comme il est encore de bonne heure, vous me permettrez de m'en aller, parce que j'ai encore quelques visites à faire.

M. SANS-SOUCI.

Adieu donc, et moi je vais m'habiller.

il sort; sa femme et sa fille le suivent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

L'AFFAIRÉ, RANGÉ.

L'AFFAIRÉ.

DEPUIS quand êtes-vous arrivé de la campagne ?

RANGÉ.

Il n'y a qu'un instant ; madame Sans-souci m'a envoyé chercher, apparemment qu'elle a quelqu'ordre à me donner. Mais vous, l'Affairé, il y a plus de huit jours que vous n'êtes venu vous promener chez nous.

L'AFFAIRÉ.

C'est que je n'ai pas un moment de loisir ; ce matin encore j'ai fait plus de quinze visites.

RANGÉ.

Vous n'êtes pas trop à plaindre ; si j'avois une voiture comme vous, j'en ferois trente sans me fatiguer ; mais mes visites se font

à pied. Tenez, je parierois gros que c'est quelques misères qu'on veut me dire, et pour les entendre j'ai pourtant fait dix verstes à pied; j'ai encore le même chemin à faire aujourd'hui, ce qui en fera vingt bien comptées.

SCENE II.

L'AFFAIRÉ, RANGÉ, M. SANS-SOUCI.

M. SANS-SOUCI.

Que parlez-vous-là, mes chers amis ?

L'AFFAIRÉ.

Oh ! de choses qui ne méritent pas d'être racontées.

M. SANS-SOUCI.

Avez-vous fait toutes vos commissions?

L'AFFAIRÉ.

Presque toutes, monsieur : il n'en reste que trois, que je n'ai pas pu faire parce que les chevaux n'avoient plus la force de traîner la voiture.

M. SANS-SOUCI.

Vous avez vu cette charmante fille qui demeure vis-à-vis du pont....

L'AFFAIRÉ.

Je sais ce que vous voulez dire, mais elle m'a étonné dès que j'ai commencé à lui parler des sentimens que vous avez pour elle ; elle est parti d'un éclat de rire, vous a traité de vieux fou, et moi d'imbécille.

M. SANS-SOUCI.

Ceci ne m'étonne point du tout ; vous voyant pour la première fois elle n'a pas voulu vous découvrir la passion qu'elle a pour moi. Oh! vous ne connoissez pas les femmes: elles sont fines comme de l'ambre.

L'AFFAIRÉ.

Celle-là l'est donc beaucoup, car elle a joué son rôle très-naturellement.

M. SANS-SOUCI.

Brisons là-dessus ; j'irai la voir demain. Mais qu'est-ce qui vous amène ici, monsieur Rangé ?

RANGÉ.

J'ai cru, monsieur, que vous en saviez là-dessus plus que moi.

M. SANS-SOUCI.

Non, mon bon ami, je n'ai rien à démêler avec vous ; c'est apparemment ma femme

qui veut vous donner quelqu'ordre ; ce dont je vous prie, c'est de changer les chaloupes qui sont sur la rivière ; elles sont si petites que je frissonne toutes les fois que je vais me promener.

RANGÉ.

Mais, monsieur, quel danger peut-il y avoir? la rivière n'a que trois toises de large, et une archine tout au plus de profondeur.

M. SANS-SOUCI.

Vous parlez-là, mon bon ami, en homme qui n'a jamais voyagé par eau, et ne connoissez pas tous les dangers qu'on y court. J'ai envie, l'Affairé, de vous consulter sur la manière de faire un bâteau avec lequel on puisse se promener sans aucun risque.

L'AFFAIRÉ.

Mais rien n'est plus aisé, monsieur; il n'y a qu'à mesurer la largeur de la rivière, et en faire un qui touche les deux bords, il sera là comme dans un étui.

M. SANS-SOUCI.

Excellente idée!

RANGÉ.

Et vous serez certainement à l'abri de toute tempête.

M. SANS-SOUCI, à l'Affairé.

Vous ne m'avez pas encore rendu compte de la matinée.

L'AFFAIRÉ.

C'est parce que vous n'avez pas voulu m'écouter.

M. SANS-SOUCI.

Le comte se porte-t-il mieux ? la princesse est-elle enfin accouchée ? le baron a-t-il été saigné ? Mais à propos, la marquise est-elle tout-à-fait séparée de son mari ?

SCENE III.

Mde. SANS-SOUCI, M. SANS-SOUCI, L'AFFAIRÉ, RANGÉ.

Mde. SANS-SOUCI.

Mon mari, j'ai à traiter avec vous une matière très-sérieuse.

M. SANS-SOUCI.

Elle ne sera donc pas fort amusante.

Mde. SANS-SOUCI.

Comment peut-on dire continuellement des choses qui n'ont ni queue ni tête, et ne faire que rire et plaisanter ? Vous avez, je

crois, assez parlé à l'Affairé, ainsi permettez qu'il sorte ; pour vous, monsieur Rangé, nous nous verrons après.

M. SANS-SOUCI, *d'un air ennuyé.*

Vous venez, ma femme, de disperser tout le monde. Voyons donc ce grand secret. De quoi s'agit-il?

Mde. SANS-SOUCI.

Il s'agit d'une chose qui demande beaucoup de réflexions.

M. SANS-SOUCI.

Pourquoi venez-vous donc me consulter; vous savez que ce n'est pas mon fort.

Mde. SANS-SOUCI.

Quand serez-vous donc raisonnable? Je viens vous dire qu'il se présente un parti très-avantageux pour notre fille.

M. SANS-SOUCI, *d'un air distrait.*

Avez-vous entendu, ma femme, parler d'une machine qu'on vient d'inventer depuis peu en Angleterre?

Mde. SANS-SOUCI.

Mais, est-ce que vous dormez, mon mari? ou si vous avez envie de vous moquer de moi?

M. SANS-SOUCI.

M. SANS-SOUCI.

Tenez, vous voilà déjà de mauvaise humeur ; j'ai changé de matière exprès pour ne pas vous ennuyer : comment peut-on s'occuper d'une chose pendant deux heures entières !

il chante.

Mde. SANS-SOUCI.

Je ne viens pas chez vous pour entendre un concert, mais pour vous parler du mariage de notre fille ; aurai-je donc le secret de vous tirer une parole ?

M. SANS-SOUCI.

Vous revenez toujours à vos moutons ; mais qui est le promis ?

Mde. SANS-SOUCI.

C'est monsieur Complaisant.

M. SANS-SOUCI.

Nous n'irons pas voir les Ombres Chinoises ?

Mde. SANS-SOUCI.

Non, nous n'irons pas voir les Ombres Chinoises ; mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est que vous n'avez pas l'ombre du bon sens.

M. SANS-SOUCI.

Savez-vous bien, ma femme, que je ne vous ai jamais vue aussi tenace. Mais notre fille a-t-elle du goût pour monsieur Complaisant?

Mde. SANS-SOUCI.

Certainement; sans cela je ne viendrois pas vous en parler.

M. SANS-SOUCI.

Si cela est, à quoi bon me consulter, il faut les marier; cela s'entend de soi-même. Maintenant, aurai-je donc la volonté de parler à mon aise? Savez-vous bien que cet automate qu'on a apporté ici depuis peu, m'étonne singulièrement. A propos, je ne vous ai pas fait voir des boucles de souliers faites en triangle; c'est tout-à-fait nouveau. J'avois mille choses intéressantes à vous dire encore, mais vos sermons éternels sont la cause que j'ai tout oublié.

Mde. SANS-SOUCI.

Maintenant que je sais votre façon de penser, à l'égard du mariage de notre fille, je vous laisse le champ libre; battez la campagne tant qu'il vous plaira.

elle sort.

SCENE IV.

M. SANS-SOUCI seul, il tire de sa poche la gazette.

On a beau dire, mais il n'y a rien de plus instructif que la gazette.

Il lit.

Dans la grande Milione, N°. 46, on vend des singes d'une race jusqu'à présent inconnue; il faut les acheter. *Dans la petite Morskoy, un Italien, nommé le sieur Mensongini, vend une eau qui fait revenir les morts.* Oh! s'il la fait payer mille roubles la fiole, je l'aurai; je ne m'en séparerai pas un instant. Je suis riche, vivant parfaitement heureux dans mon ménage, il ne me manquoit que cela. Il faut avouer que ce monsieur Mensongini est un bien galant homme; il ne ressemble pas à cet animal de menuisier, qui a pensé me faire crever de peur; celui-là, tout au contraire, a mis du baume dans mon sang.

Il met la gazette sur la table, se frottant les yeux.

Les yeux me font un mal de chien; voilà ce que fait la passion de la littérature.

SCENE V.

M. SANS-SOUCI, PATIENT.

PATIENT, après avoir fait une profonde révérence à M. Sans-souci, lui remet un papier.

M. SANS-SOUCI.

Je gage, monsieur Patient, que c'est quelque nouvelle chanson ou charade; vous courez toujours après l'esprit.

PATIENT.

Non, monsieur, je cours après ceux qui me doivent de l'argent, et qui ne me payent pas.

M. SANS-SOUCI, prenant le papier.

Ah! cela n'est donc pas aussi plaisant que je le croyois. Trois mille roubles! et vous me les demandez; mais y pensez-vous? Ma femme ne me donne à dépenser que trois cents roubles par an, et si maintenant j'ai un sou dans ma poche, je veux être pendu.

PATIENT.

Vous connoissant depuis dix ans, je ne devrois pas l'ignorer; rendez-moi mon papier et regardez, je vous prie, ce que je viens de faire comme une petite distraction de ma

part. Voudriez-vous bien avoir la complaisance de me dire si madame est à la maison ou non?

M. SANS-SOUCI.

Je ne peux pas vous dire cela; mais apprenez-moi, monsieur Patient, comment vous appelez cette blonde qui demeure vis-à-vis de vous?

PATIENT.

J'ai bien autre chose en tête que de m'occuper de votre blonde.

M. SANS-SOUCI.

Vous n'êtes guère galant. Comment demeurer vis-à-vis d'une personne aussi charmante, et ne pas connoître son nom?

PATIENT.

Oui, si j'avois vingt ans de moins, je n'aurois rien de plus pressé que de m'en informer.

M. SANS-SOUCI.

Mais vous n'êtes pas si vieux.

PATIENT.

Ni bien jeune. Pensez que je n'ai que trois ans de moins que vous.

M. SANS-SOUCI, avec beaucoup d'humeur.

Et comment pouvez-vous savoir mon âge?

PATIENT.

Il y a de cela quinze jours. Je vins chez vous pour demander de l'argent, à mon ordinaire : c'étoit précisément le jour de votre naissance. Vous ayant vu faire des entrechats, excusez ma curiosité, j'ai demandé à vos domestiques quel âge vous pouviez avoir; ils m'ont répondu : Aujourd'hui, il en a cinquante-sept, juste.

M. SANS-SOUCI, bas.

Ces pendards-là sont de grands babillards.

haut.

Rien n'est plus faux, mon bon ami.

se caressant.

N'ai-je pas l'air bien frais? Je cours comme un jeune homme de vingt ans; je bois, je chante, je danse du matin au soir.

PATIENT.

Tout cela ne prouve rien, monsieur : c'est une ancienne habitude qui vous est restée. Le jour même que je vous ai vu donc sauter, j'ai bien remarqué que vous étiez très-essoufflé.

M. SANS-SOUCI.

Pourquoi envisager toujours les choses du mauvais côté? C'est parce que j'avois trop mangé ce jour-là ; cela arrive même avec les enfans.

PATIENT.

Soit, puisque vous le voulez ainsi. Mais voilà assez compter vos années ; il est temps que j'aille compter mon argent avec madame Sans-souci.

il sort.

SCÈNE VI.

M. SANS-SOUCI *seul.*

Il a bien fait de s'en aller, car c'est un discours qui me fait toujours suer à grosse goutte. Si mon âge est si connu en ville, j'en dois l'obligation à ma chère moitié. On n'a qu'à nommer quelqu'un en sa présence, je suis toujours mis en parallèle : Mais celui-là a trois ans moins que mon mari ; cet autre est né la même année ; et par ses discours, elle a si bien fait, que celle dans laquelle je suis venu au monde, est connue dans tous les quartiers de la ville.

SCÈNE VII.

M. SANS-SOUCI, L'AFFAIRÉ.

L'AFFAIRÉ, d'un air essoufflé.

Je viens vous annoncer une excellente nouvelle. Le poisson fumé que vous aimez tant, est enfin arrivé.

M. SANS-SOUCI.

Mais est-ce bien vrai? De qui le savez-vous?

L'AFFAIRÉ.

M. Baffre, votre pourvoyeur, lui-même vient de me l'apprendre.

M. SANS-SOUCI.

Ne perdez pas, mon bon ami, des momens aussi chers : courez au plus vîte, et achetez tout ce qu'il a. En passant par l'antichambre, ordonnez qu'on prépare huile, vinaigre, poivre, et tout ce qu'il faut pour m'éviter le désagrément d'attendre encore toutes ces misères.

L'AFFAIRÉ.

Vous serez servi dans l'instant; la seule crainte qui m'arrête, c'est que monsieur

Baffre ne voudra pas remettre sa marchandise sans argent.

M. SANS-SOUCI.

Vous m'impatientez. Quel plaisir trouvez-vous à forger des idées aussi noires? Si monsieur Baffre est inexorable, prenez cette bonbonnière d'or de ma femme, et mettez-la en gage; d'ailleurs elle a une forme si désagréable.

L'AFFAIRÉ.

C'est fort bien pensé, car elle n'est pas portable.

M. SANS-SOUCI.

Ni mangeable. Mais ne vantez pas tant ma présence d'esprit, et courez plus vîte.

L'AFFAIRÉ.

Maintenant rien ne m'arrête, je pars comme un éclair. La seule prière que j'aie à vous faire, c'est de ne pas montrer notre pacotille à madame Sans-souci : elle me reproche toujours d'être la cause de vos indigestions.

il sort.

M. SANS-SOUCI.

Il faut avouer que l'Affairé vaut son poids d'or; c'est un garçon rempli d'esprit, de

bonne volonté, et alerte comme il n'y en a pas. Si l'eau de monsieur Mensongini est telle qu'il le dit, je lui céderai la moitié de ma provision, car il m'est impossible de vivre sans lui.

il regarde sa montre.

Il est cinq heures justes, j'ai bien encore vingt mortelles minutes à l'attendre. Quand on souhaite quelque chose, le temps s'écoule bien lentement.

SCÈNE VIII.

M. SANS-SOUCI, MAL-ADROIT.

MAL-ADROIT.

Excusez, monsieur, si je vous interromps dans vos réflexions.

bas.

Il est vrai que d'ordinaire elles ne sont pas bien sérieuses.

haut.

Mais madame m'envoie pour vous dire de passer dans son appartement: elle a quelque chose à vous communiquer.

M. SANS-SOUCI.

Allez lui dire que je vous suis. Elle va

encore me parler de quelque misère, exiger que je prête attention à ses discours, suivant sa coutume, et le puis-je dans ce moment-ci! je n'ai que la commission que j'ai donnée à l'Affairé dans la tête.

il sort.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

Mlle. SANS-SOUCI, COMPLAISANT.

COMPLAISANT.

Vous ignorez donc parfaitement ce que monsieur Sans-souci a répondu à madame votre mère? Que mon impatience est grande! Je donnerois tout au monde pour savoir quel a été le résultat de leurs discours; il faut aimer comme j'aime, pour se figurer quelle foule d'idées se présentent à mon imagination; mais de quelque manière que les choses tournent, tant que je vivrai mon cœur ne sera jamais qu'à vous.

Mlle. SANS-SOUCI.

Vos sentimens me flattent infiniment; ils justifient ceux que j'ai pour vous. Ce n'est pas en vain que du grand nombre de ceux qui fréquentent notre maison, mon cœur vous a choisi dès l'instant que je vous ai

vu, il ne m'a point trompée, et tous les jours je sens plus le prix du vôtre.

COMPLAISANT.

Non, il ne vous trompera jamais, je me ferai toujours une fête d'aller au-devant de tous vos désirs, et tout au monde pour vous rendre la femme la plus heureuse. Qui mérite de l'être plus que vous? Mais que deviendrai-je, si monsieur Sans-souci s'oppose à mon bonheur.

Mlle. SANS-SOUCI.

Bannissez cette crainte; aimant comme je vous aime, j'en devrois avoir aussi; mais d'un côté, la connoissance parfaite que j'ai du caractère de mon père, qui ne se mêle pas même des choses qui l'intéressent le plus; et d'un autre, la promesse que vous a fait ma mère, qui ne lui demande jamais des avis que par bienséance, tout cela, vous dis-je, me rassure.

COMPLAISANT.

Plût au ciel que vos paroles s'accomplissent, elles m'ont déjà rendu tranquille autant qu'un amant qui est dans l'incertitude peut l'être.

SCENE II.

COMPLAISANT, Mlle. SANS-SOUCI, MAL-ADROIT.

MAL-ADROIT.

Madame votre mère vous appelle.

Mlle. Sans-souci, sans faire attention à ce que Mal-adroit lui dit, parle à l'oreille de Complaisant.

MAL-ADROIT.

Mademoiselle a-t-elle entendu ce que j'ai eu l'honneur de lui dire? Madame Sans-souci nous gronde déjà assez de ce que nous sommes lents à faire nos commissions.

Mlle. SANS-SOUCI.

Ne vous impatientez pas tant, monsieur Mal-adroit; j'y vais dans l'instant.

elle sort, et Complaisant aussi.

SCENE III.

MAL-ADROIT, seul.

Je ne sais pas ce que cela deviendra; mais monsieur Complaisant me paroît fort bien

avec mademoiselle. Madame lui fait faire des habits sans nombre; tout cela m'a l'air d'un mariage. Je le souhaite de grand cœur, ce sera une occasion de m'enivrer. Il est vrai que je le fais assez souvent, sans attendre des époques intéressantes. Aussi, tout le monde me rend justice, en disant que le vin bien souvent me trouble la vue, et que c'est la cause qu'il n'y a personne qui soit plus mal coîffé que mon maître.

SCENE IV.

MAL-ADROIT, CANON.

MAL-ADROIT.

Monsieur le grand maître d'artillerie, que vient-il faire ici?

CANON.

Il vient en ville pour acheter de la poudre; pas de votre poudre, monsieur Mal-adroit; mais de la belle et bonne poudre à canon.

MAL-ADROIT.

Ne vous déplaise, monsieur Canon, je crois que vous en faites un petit commerce. Il n'y a pas huit jours que mon maître en a

acheté cent livres, et votre magasin en est déjà vide.

CANON.

Si vous n'étiez pas un perruquier, et si j'avois mes deux bras, vous ne me parleriez pas sur ce ton-là.

MAL-ADROIT.

Quand, dans un discours, il y a beaucoup de si, il ne prouve jamais rien.

CANON.

Je me croirois déshonoré, si j'avois affaire avec vous.

MAL-ADROIT.

Encore un si, monsieur Canon!

CANON.

Ah! c'est pousser les choses trop loin. Je vous ferai voir comment je sais me servir du seul bras qui me reste.

Il veut lui donner un soufflet.

SCENE V.

MAL-ADROIT, CANON, L'AFFAIRÉ.

L'AFFAIRÉ.

Qu'est-ce que c'est que ce tintamarre? Vous oubliez où vous êtes.

CANON.

CANON.

Cet animal

en montrant Mal-adroit.

me taxe d'être un voleur.

MAL-ADROIT.

Rien n'est plus faux, monsieur. Je lui ai dit simplement qu'il n'est pas croyable qu'on puisse user cent livres de poudre dans huit jours.

L'AFFAIRÉ.

Tais-toi; ce n'est pas ton affaire. Pour vous, Canon, il faut dire les choses telles qu'elles sont. Vous usez tout seul plus de poudre qu'une ville assiégée.

CANON.

Mais il ne nous en faut guère moins. Toute la différence est que je ne l'emploie point à mon corps défendant; mais pour le seul plaisir de mon maître. Avant-hier encore, j'ai tiraillé depuis midi jusqu'au coucher du soleil, et il n'y a point d'ennemi si opiniâtre, qui ne se fût retiré après une aussi terrible canonnade. Il est vrai que j'ai fait envoler tous les corbeaux du voisinage.

L'AFFAIRÉ.

Comme ce n'est point de mon argent que vous achetez votre poudre, je ne prétends pas me mêler des affaires concernant votre département. J'irai dire à monsieur Sans-souci que vous êtes venu ici pour lui demander des espèces; mais comme il n'en a pas lui-même, vous serez, je crois, obligé d'avoir une petite conférence avec madame, et quoiqu'elle n'ait jamais servi dans l'artillerie, je gage que vous ne la tromperez pas.

CANON.

Mais pourquoi diable aussi monsieur Sans-souci lui laisse-t-il faire tout ; il seroit si agréable de dépendre uniquement de lui, au lieu qu'on en reçoit présentement que des complimens, et pas un sou.

L'AFFAIRÉ.

Adieu, monsieur Canon ; et vous, Maladroit, suivez-moi, je crains que vous n'en veniez aux hostilités.

ils sortent.

SCENE VI.

CANON *seul.*

Il est pourtant bien singulier que tout ce qui entoure monsieur Sans-souci le vole ; je ne prétends point m'exclure du nombre ; sans sa femme, malgré qu'il soit très-riche, au bout d'un an on le verroit gueux comme un rat d'église. Monsieur l'Affairé est à la tête de la bande, aussi on l'emploie à bien des choses. Il est confident, pourvoyeur et nouvelliste. Je crois que la dernière des trois commissions est la moins lucrative, car tout ce qu'on y gagne est d'user beaucoup de souliers.

SCENE VII.

CANON, SANS-CAISSE.

SANS-CAISSE.

Je vous salue, monsieur Canon. Quelle affaire importante vous fait quitter vos batteries? Mais vous venez ici fort à propos ; toute la maison dit que nous allons bientôt avoir

un mariage; et quand il s'agit de célébrer quelque fête, monsieur Canon y joue un rôle fort important.

CANON.

Grand merci pour la bonne nouvelle que vous m'apprenez; c'est sûrement mademoiselle Sans-souci qui va prendre un mari.

SANS-CAISSE.

Quelle pénétration singulière! réellement vous m'étonnez; il n'y a que deux femmes dans la maison, l'une est mariée, l'autre ne l'est pas, et c'est précisément de la dernière que vous parlez.

CANON.

Je crois, en vérité, messieurs, que vous vous êtes tous donné le mot pour me persiffler; si je pouvois parler à madame, je ne resterois pas une minute dans la maison.

SANS-CAISSE.

Mais ce qui vous reste à faire n'est pas ce que je vous envie le plus, car j'aime encore mieux être plaisanté que grondé. Vos canons n'ont jamais fait tant de bruit, que madame en a fait avec moi tantôt, lorsque je lui ai présenté mon mémoire.

CANON.

Je parie qu'elle vous a dit que tout y étoit cher.

SANS-CAISSE.

Mais savez-vous bien, monsieur Canon, que vous m'étonnez; vous devinez les choses avant qu'on ne vous les dise. Pour ne pas pourtant vous paroître tout-à-fait sot, et vous faire voir que j'ai aussi un certain tact, je gage, à mon tour, que madame Sans-souci trouvera que, pour un manchot, vous semez trop de poudre.

CANON.

C'est mon affaire, et pas la vôtre. Vous jugez les gens d'après vous; mais sachez qu'il y a plus de mœurs à la campagne qu'à la ville.

SANS-CAISSE.

Pauvre petit innocent! vous aviez déjà les cheveux gris quand vous vous y êtes transporté.

SCENE VIII.

SANS-CAISSE, CANON, M. SANS-SOUCI, L'AFFAIRÉ.

M. SANS-SOUCI.

Savez-vous bien, l'Affairé, que ma vie a été en grand danger, et que je n'ai pas cru vous revoir, mes bons amis.

L'AFFAIRÉ.

Vous me faites trembler! Que vous est-il arrivé?

M. SANS-SOUCI.

Vous connoissez mon petit cheval sans queue, de Livonie.

L'AFFAIRÉ.

Monsieur, c'est une connoissance de vingt ans, et d'ailleurs, le seul cheval que vous ayez.

M. SANS-SOUCI.

Vous devez savoir donc aussi qu'il ne fait jamais plus de deux cents pas bien comptés de la maison, et toujours par le même chemin, et qu'arrivé aux colonnes d'Hercule sans que

j'aie la peine de le gouverner, il s'en retournoit toujours tranquillement à la maison; aujourd'hui il a été beaucoup plus loin, malgré tous les efforts que j'ai faits pour le retenir, et m'a régalé d'une ruade.

L'AFFAIRÉ.

Et vous n'êtes pas tombé ? C'est sûrement une mouche qui l'aura piqué, et comme le pauvre animal n'a pas de queue, il a fait ce qu'il a pu pour s'en défaire.

M. SANS-SOUCI.

Ce qui est fait est fait; mais trouvez-moi un cheval plus doux. Canon s'ennuie de nous entendre parler cavalerie; il n'est pas comme nous, il n'en a pas la moindre idée, mais il faut toujours se mettre à la portée des gens. Je lui parlerai des choses qu'il sait.

se tournant vers Canon.

Hé bien, les deux nouveaux bastions sont-ils prêts ?

CANON.

Oui, monsieur, depuis plus de huit jours, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, j'ai

déjà fait placer les canons; il y en a trois sur celui qui est à droite, et deux sur celui qui est à gauche.

M. SANS-SOUCI.

Mais il n'y a là aucune symétrie, mon bon ami.

CANON.

On fait ce qu'on peut, dans ce monde-ci; il y en auroit davantage si nous en avions encore un de plus.

M. SANS-SOUCI.

Et vous, Sans-caisse, que faites-vous ici?

SANS-CAISSE.

J'attends madame; on parle dans la maison d'un grandissime souper que vous devez avoir aujourd'hui, et je n'ai pas assez d'argent pour faire une collation.

M. SANS-SOUCI.

Je crois que Canon demande aussi une audience; il faut pourtant rendre justice à ma femme, qu'elle a une patience angélique. Non-seulement elle a toute une maison à gouverner, mais elle a même le département de la guerre sur les bras.

SCENE IX.

M. SANS-SOUCI, L'AFFAIRÉ, SANS-CAISSE, CANON, MAL-ADROIT.

MAL-ADROIT, à M. Sans-souci.

L'on vient d'apporter un habit de votre tailleur, mais je crois que vous ne le mettrez pas.

M. SANS-SOUCI.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

MAL-ADROIT.

C'est qu'il vous a fait les pans de l'habit d'un quart d'archine plus longs qu'ils ne devroient être, et je n'ai rien vu de plus ridicule que les boutons qu'il y a mis. Vous y trouverez tout ce qu'il y avoit dans l'arche de Noé; il ne vous a pas fait grâce d'un insecte.

M. SANS-SOUCI.

Vous voulez toujours faire le raisonneur, et vous ne savez jamais ce que vous dites. Tout ce que vous trouvez de drôle dans mon habit, est précisément ce qui en fait le

mérite; c'est de la dernière mode, et je suis sûr qu'il n'y a pas deux habits pareils dans la ville. Préparez-le moi pour ce soir, j'en aurai besoin; je brûle déjà d'impatience de le voir sur moi.

SCENE X.

Mde. SANS-SOUCI, Mlle. SANS-SOUCI, COMPLAISANT, M. SANS-SOUCI, SANS-CAISSE, CANON, MALADROIT, L'AFFAIRÉ.

Mde. SANS-SOUCI, *à son mari.*

Je vous ai préparé la douce satisfaction

en montrant Complaisant et Mlle. Sans-souci,

de leur annoncer leur bonheur.

M. SANS-SOUCI.

il embrasse Complaisant.

Je suis au comble de ma joie, mon bon ami.

se tournant vers sa femme.

Comment, vous avez eu la patience de rester

deux heures nez à nez avec lui, sans lui annoncer ce qui pouvoit lui faire plaisir? Maintenant, ma fille, que vous allez avoir une maison à vous, je vous indiquerai l'endroit où vous pourrez acheter de beaux meubles. Il y a un étranger qui vient d'en apporter de papier mâché; oh! ils sont de la plus grande beauté! Comme votre mère s'est chargée de faire votre trousseau, je n'ai rien à y ajouter, si non que de huit chiens que j'ai dans la maison, je vous cède mes deux barbets.

à Complaisant.

Oh! le noir vous amusera beaucoup. Je vous avertis qu'il vous fera crever de rire. Vous le connoissez sûrement; c'est celui qui a l'habitude de hurler quand minuit sonne : il a servi avant-hier, derrière votre chaise, au souper.

COMPLAISANT.

Je ne le connois que trop : j'ai même eu envie de le chasser avant-hier; mais la crainte de vous déplaire m'a retenu.

Mde. SANS-SOUCI.

Je crois que, depuis que le monde existe,

le jour même qu'on marie sa fille, on ne s'est jamais occupé de barbets.

COMPLAISANT.

Tout cela, madame, prouve le grand fond de gaîté de monsieur Sans-souci; d'ailleurs, on est si heureux quand on peut s'occuper de quelque chose!

Mde. SANS-SOUCI.

C'est pure indulgence de votre part, et votre politesse ne se dément dans aucune occasion; mais il y a un temps pour tout.

M. SANS-SOUCI, *à Complaisant.*

Qui sera votre marchand de vins, mon bon ami?

COMPLAISANT.

Je ne saurois vous le dire maintenant.

M. SANS-SOUCI.

Je vous fais cette question-là, de crainte que vous ne vous adressiez à celui qui demeure sur le quai; son porter est toujours aigre.

COMPLAISANT, *d'un air distrait.*

J'acheterai chez celui qui vous plaira.

Mde. SANS-SOUCI.

Comment ne rougissez-vous pas de parler de choses aussi puériles, dans un moment aussi sérieux?

M. SANS-SOUCI.

Que voulez-vous donc que je dise encore?

montrant Complaisant.

Vous m'assurez que monsieur aime ma fille; elle l'aime aussi.

montrant sa fille.

Vous consentez à leur mariage; je consens toujours à ce que vous voulez. Adieu, car vous me feriez manquer mon souper.

Mde. SANS-SOUCI.

Mais êtes-vous fou? ce n'est pas encore l'heure.

M. SANS-SOUCI.

Si je ne le suis pas, ce n'est pas de votre faute. Vous avez toujours la rage de me parler sérieusement, et rien ne m'embrouille tant la tête. S'il est doux de marier sa fille,

personne ne sent plus que moi la peine et les soucis que cela entraîne.

il fait faire silence.

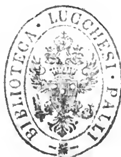
Chut.... Voilà les marionnettes qui passent; nous sommes désœuvrés, allons les voir.

FIN.

L'AMANT RIDICULE,

PROVERBE,

PAR M. LE PRINCE DE LIGNE,
Général Autrichien.



ACTEURS.

M. de BONACCORD.
Mde. de BONACCORD.
ISABELLE, leur fille.
M. RAISONVILLE.
M. de BONCONSEIL.
Le Prince RIDICULOWSKY, habillé à la Polonaise. Deux de ses Gentilshommes, de même.
M. VALCOURT.
M. MAISONNEUVE, Aubergiste.

La scène se passe aux eaux de Plombières.

L'AMANT

L'AMANT RIDICULE.

SCENE I.

ISABELLE, *seule.*

On dit que le monde va mal. Moi, je trouve qu'il va encore mieux qu'il ne devroit aller, avec la manière qu'on a de marier les filles. Ah! nos chers parens! nos chers parens! c'est comme cela qu'on vous voit sans cesse vous quereller, et devant vos enfans encore!

Voilà vingt partis dont il est question pour moi, depuis huit jours, et tout cela pour une malheureuse succession qui m'est arrivée, dit-on, de je ne sais où. Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'on me laisse le temps de débrouiller ce qui se passe en mon cœur! Oh! il parlera! il parlera!

SCENE II.

ISABELLE, Mde. de BONACCORD.

Mde. de BONACCORD.

Il parlera! il parlera! Qui est-ce qui parlera, mademoiselle?

ISABELLE.

Mon papa, maman, à ma bonne maman, pour l'engager à ne pas me marier si vîte.

Mde. de BONACCORD.

S'il s'en avisoit, vous seriez mariée dans une demi-heure.

ISABELLE.

Mais qu'est-ce donc qui presse tant?

Mde. de BONACCORD.

Tout, mademoiselle. D'abord, parce que vous demandez pourquoi ; ce qui prouve que vous êtes une petite raisonneuse. Ne faut-il pas vous rendre compte des raisons? Ma sœur, par conséquent votre tante, d'où vous vient cet héritage, ne vous l'a laissé qu'à condition de vous marier à quinze ans. Elle savoit ce que c'étoit, la pauvre femme, que d'attendre plus long-temps!

Elle se maria à dix-sept ans, et cependant trop tard de quatre mois et demi. Ah ! voilà mon mari. Je m'en vais, car la moutarde me monte au nez.

SCENE III.

Les mêmes, M. de BONACCORD.

M. de BONACCORD.

Arrêtez-donc, ma femme, un moment! Plus j'y pense, et plus je vois que nous devrions consulter l'inclination de notre fille.

Mde. de BONACCORD, levant les épaules, et sortant avec Isabelle.

Eh! si l'on avoit consulté la mienne, vous aurois-je jamais épousé ?

SCENE IV.

M. de BONACCORD seul.

Toujours quelque chose d'agréable! J'attends ici monsieur de Raisonville et monsieur de Bonconseil pour me déterminer. On dit que ce sont d'excellentes têtes. Nous ne sommes venus aux eaux que pour y trouver

bien du monde, et pouvoir faire un choix. Ah, mon Dieu! que c'est embarrassant!

SCENE V.

M. de BONACCORD, M. RAISONVILLE, M. de BONCONSEIL.

M. de BONACCORD.

Ah! messieurs, je vous attendois avec impatience pour vous consulter. Vous savèz le cas où je me trouve. Que pensez-vous du mari à donner à ma petite Isabelle? Me conseillez-vous de le prendre riche?

M. RAISONVILLE.

Riche! Non. Il croira que vous devrez lui avoir des obligations.

M. de BONCONSEIL qui comprend toujours de travers parce qu'il est distrait, et ne revient à la conversation qu'à-peu-près lorsque c'est à lui à parler.

Oui, monsieur a raison; on ne sauroit être trop riche. Une grande fortune de votre gendre, jointe à la vôtre, vous fera une bonne maison : on ne songera qu'à se divertir.

M. de BONACCORD, *reste d'abord un peu étonné et puis continue.*

Bien des gens disent qu'un jeune homme avec quelques belles qualités, et peu de bien....

M. RAISONVILLE.

Ne seroit pas votre fait. C'est un pauvre que vous auriez dans votre famille, sans cesse vous demandant, vous importunant, à charge à vous et votre fille.

M. de BONCONSEIL.

Dont il fera le bonheur, parce qu'étant dans votre dépendance, il cherchera à vous plaire tous les instans de sa vie.

M. de BONACCORD, *qui a l'air d'avoir mal entendu.*

Si je prenois un grand seigneur; ils sont friands d'héritages, ces messieurs.

M. RAISONVILLE.

Oui, pour les dissiper bien vîte, traiter les parens comme leurs valets, s'en moquer, les ruiner, croire encore qu'ils leur font beaucoup d'honneur.

M. de BONCONSEIL.

Sans doute, c'est de l'honneur qui vous en

revient et de la protection; un beau nom fait de l'effet dans le monde, et la considération. . . . Il ne faut que de la considération. . .

M. de BONACCORD, jouant toujours de physionomie.

J'ai pensé aux étrangers que nous avons ici; il y en a d'assez aimables.

M. RAISONVILLE.

Oui, mais ce sont des étrangers; dépayser sa fille, s'en priver, des parens que l'on ne connoît pas.

M. de BONCONSEIL.

Oui, des parens qui ne vous incommodent pas, et puis, quel plaisir d'aller embrasser son enfant dans le pays qu'elle habite! quel joli but de voyage! et qu'il se fait gaiement! cela fait voir du pays.

L'Italie, par exemple; d'avoir une occasion d'admirer ces chef-d'œuvres en tous les genres, ces beaux restes des Romains, ces aqueducs, ces statues, Herculanum, Pompéïa.

M. RAISONVILLE, l'interrompant.

Je ne connois rien de pis qu'un mari Italien, toujours jaloux, traître s'il en fut, et

puis je n'aime point cette nation; ils sont si gesticulateurs, complimenteurs.

M. de BONCONSEIL.

Oui, honnêtes, faciles, aimables, spirituels; à présent, fort instruits, prenant la forme qu'on veut.

M. de BONACCORD.

On m'avoit proposé un anglais.

M. RAISONVILLE.

Le ciel vous en préserve! Plus pensifs que penseurs, plus creux que profonds, parlant peu, souvent faute d'imagination.

M. de BONCONSEIL.

Oui, voyez Milton et Shakespéar, quelquefois exagérés, mais toujours du génie.

M. RAISONVILLE.

Beaucoup de dureté, et du triste dans le caractère.

M. de BONCONSEIL.

Oui, beaucoup de caractère, braves gens à la guerre, sûrs dans la société, nobles et bienfaisans, n'ayant qu'une parole, et toujours une singularité aimable qui ne va qu'à eux.

M. de BONACCORD, n'en pouvant plus.

Ah! çà, messieurs, je ne veux pas abuser de votre patience. Je vous rends bien des grâces de vos avis. Vous êtes peut-être priés d'en aller donner encore ailleurs.

M. RAISONVILLE.

Oui, monsieur, il est vrai; il s'agit de raccommoder une femme avec son mari.

M. de BONCONSEIL.

Qu'il faudra, comme dit monsieur, que nous séparions. Monsieur, votre serviteur très-humble. Je suis charmé d'avoir pu vous être de quelqu'utilité.

M. RAISONVILLE.

Monsieur, dans une autre occasion, quand il vous plaira, tout à votre service. Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

M. de BONACCORD.

Messieurs, j'ai bien l'honneur de.... Au diable de tout mon cœur! Ah! pardi, s'ils vont donner leurs avis dans une autre maison, on sera bien plus avancé. Je suis plus reculé que tantôt, moi, avec tout ce qu'ils m'ont fourré dans la tête.

SCENE VI.

M. et Mde. de BONACCORD, ISABELLE.

Mde. de BONACCORD.

Mon mari! mon mari! bonne nouvelle! Un prince polonais, un train, des équipages, des chevaux, des gentilshommes, un grand parti.

M. de BONACCORD.

Et bien, voulez-vous faire épouser tout cela à Isabelle? Je parie qu'il n'y pense seulement pas.

Mde. de BONACCORD.

Oh! que si! oh! que si!... Venez seulement le voir.

M. de BONACCORD.

Allons; mais j'ai bien peur qu'il ne lui convienne pas.

SCENE VII.

ISABELLE, seule.

On dit qu'il n'est pas naturel de parler toute seule. Moi, je trouve qu'oui; il y a

grand plaisir à penser tout haut, et n'est-ce pas comme à Paris, au spectacle, où l'on m'a menée quelquefois ? Ces grandes dames, dans la tragédie, ont des confidentes, et au moins des femmes-de-chambre dans la comédie; mais moi, pauvre fille, il faut bien que je raisonne toute seule, en moi-même, sur le joli jeune homme qui me regarde tant depuis que je suis ici.

SCENE VIII.

M. et Mde. de BONACCORD, ISABELLE.

M. de BONACCORD.

Eh bien, votre polonais a l'air d'un fou.

Mde. de BONACCORD.

Il ne ressemble pourtant à personne de ma connoissance. Monsieur Maisonneuve! monsieur Maisonneuve! venez ici, s'il vous plaît.

SCENE IX.

Les mêmes, M. MAISONNEUVE, les larmes aux yeux.

M. de BONACCORD.

Qu'avez-vous, mon ami? Avez-vous du chagrin?

Mde. de BONACCORD.

Oui, qu'est-ce qu'on vous a fait, bon homme?

M. MAISONNEUVE.

Je ne pleurerois pas si l'on m'avoit fait de la peine; je ne pleure que d'attendrissement.

ISABELLE.

Contez-nous cela, monsieur.

M. MAISONNEUVE.

Vous avez peut-être vu, mademoiselle, un joli jeune homme qui a l'air si honnête, qui se promène-là si souvent.

ISABELLE.

Oh! qu'oui, monsieur, je l'ai vu.

M. MAISONNEUVE, à M. de Bonaccord.

Eh bien, monsieur, ce jeune homme, qui n'a presque rien, vient de tirer une famille de l'abyme où la richesse des séducteurs et l'extrême misère où elle étoit, alloient peut-être la plonger, et tout cela avec une délicatesse, une pudeur dans son obligeance...

Mde. de BONACCORD.

Eh, qu'est-ce que ce monsieur? est-il gentilhomme.

M. de BONACCORD.

Que diable cela fait-il?

ISABELLE.

Il est bien gentil, au moins.

M. de BONACCORD.

Taisez-vous, petite bête.

M. MAISONNEUVE.

J'ai su, par hasard, son histoire. Né avec une fortune considérable, il voulut, après la mort de son père, savoir comment il l'avoit acquise, il trouva que c'étoit par des chicanes, des procès, les coups d'autorité d'une protection gagnée par des bassesses. Il fut assez heureux pour trouver ceux qui avoient été dépouillés pour l'enrichir. Il leur rendit tout. La guerre commença, il s'engagea.

Mde. de BONACCORD.

Le sot?

M. de BONACCORD.

L'honnête homme!

ISABELLE.

Le joli garçon!

M. MAISONNEUVE.

Simple dragon, madame, au commencement de la campagne, il fut fait capitaine après la dernière bataille; il avoit pris trois étendards, sauvé son général, dont l'amitié lui fit un ennemi de son colonel. Persécuté par lui, il eut le bonheur d'être blessé de deux blessures mortelles, en le défendant, et n'exigea de récompense du général que de pardonner au colonel.

Mde. de BONACCORD.

Cela m'attendrit presque.

ISABELLE.

Et moi tout-à-fait.

M. de BONACCORD.

Nous parlerons de tout cela tantôt, mon cher Maisonneuve; car voici le polonais.

SCENE X.

Les mêmes, LE PRINCE, avec une riche ceinture, et sa suite; il s'assied en riant.

Mde. de BONACCORD.

Comment se porte le prince, aujourd'hui?

Le PRINCE, en riant.

Comment je me porte? Ah! ah! je vous entends. Comment je me porte! J'aime cette question à la folie! Eh bien! je me porte..... Vous m'entendez bien....

M. de BONACCORD.

Et les eaux, mon prince, comment cela va-t-il?

Le PRINCE, en riant.

Oh! oui, oui, les eaux..... Je sais bien.... ce que vous voulez dire. Pardine, sans doute, les eaux.... car sans cela.... ma foi.... il ne seroit pas possible, puisqu'enfin....

ISABELLE.

Quel animal!

Le PRINCE, en étouffant.

Ah! ah! ah! animal! animal! On parle de vous, mon gentilhomme. Je vous l'ai toujours dit. Ah! ah! ah!

Mde. de BONACCORD.

On dit que le prince voudroit nous faire l'honneur de....

Le PRINCE.

Oui, de.... de.... Et que dit la petite? Ah!

ah! ah! de l'honneur de.... Cela lui fait plaisir d'avance. L'honneur de se marier. Ah! ah! Je crois que.... N'est-ce pas? Ah! ah! ah! Toutes ces petites filles... Oh! c'est clair cela.

Mde. de BONACCORD.

Ce n'est pas ici que...

Le PRINCE.

Pardi! je le sais bien que... Ah, ah, ah! ce n'est pas ici; mais cependant si.... Car enfin... Je veux pourtant que bientôt... Car dans le fond... Cela seroit presqu'égal... Et si l'on vouloit...

ISABELLE, se retire et se trouve mal, sans qu'on le voie, dans un fauteuil, et dit:

Ah! plutôt mourir cent fois!

SCENE XI.

Les mêmes et M. VALCOURT qui, en passant, trouve Isabelle ainsi, et appelle le père et la mère.

M. VALCOURT.

Eh! venez donc vite au secours de votre fille!

M. de BONACCORD.

Ah ma pauvre enfant!

Mde. de BONACCORD.

Voyez la petite rusée !

ISABELLE, soulevée par M. Valcourt.

Cela va beaucoup mieux, maman.

Le PRINCE

Ah! ah! ah! cela ira encore mieux, n'est-ce pas, mère Bonaccord? car le papa.... Je crois.... Et puis, après tout.... car cela revient au même.

M. de BONACCORD.

Oui; mais ce que vous croyez n'ira pas du tout. Nest-ce pas-là ce jeune homme, monsieur Maisonneuve?

M. MAISONNEUVE.

C'est lui-même; monsieur Valcourt.

M. VALCOURT.

Je suis charmé, monsieur, de vous avoir averti.

Mde. de BONACCORD.

Il est bien tourné. Sera-t-il riche, encore une fois, monsieur Maisonneuve?

M. MAISONNEUVE.

Colonel dans deux ans, si la guerre continue; officier-général dans quatre.

Mde.

Mde. de BONACCORD.

Oui, mais trop gueux aujourd'hui, il n'aura pas ma fille.

Le Prince rit pendant ce temps-là, répète les derniers mots, et joue avec ses courtisans.

M. de BONACCORD.

Il l'aura, si elle y consent.

Le PRINCE.

Elle consent.... Ah! ah! ah! Si elle consent.... Oh! pardi, je crois que la petite.... Oh! j'aime cela à la folie. Consent.... Mais, mon Dieu, dans ces circonstances.... Que voulez-vous?

ISABELLE, en s'approchant tout près.

A ne point vouloir de votre belle moustache.

Le prince se lève en éclatant de rire, avec sa suite, qui se moque de lui.

M. VALCOURT.

Ah! madame, ne vous opposez pas à mon bonheur. Depuis que je suis ici, mademoiselle votre fille m'a inspiré le plus tendre des sentimens.

Mde. de BONACCORD.

Vous savez donc que c'est une héritière?

M. VALCOURT.

Eh! mon Dieu! non, madame.

à Isabelle.

Puis-je demander votre consentement sans l'avoir mérité ?

ISABELLE.

Je ne me suis évanouie tantôt, monsieur, que parce que je vous ai vu passer.

M. de BONACCORD.

C'est une petite étourdie, monsieur. Vous la croiriez là-dessus un peu avancée pour son âge; mais elle a entendu dire tant de bien de vous....

M. VALCOURT.

Qui peut, monsieur, avoir exagéré sur mon compte? je n'ai fait que mon devoir, je ferai plus, j'espère, dussé-je y perdre jusqu'à la dernière goutte de mon sang !

Mde. de BONACCORD.

Oui, allez vous faire tuer; je ne le veux pas, car je veux me venger de mon mari qui fait aujourd'hui sa volonté. Il est joli, monsieur Bonaccord, notre gendre.

M. de BONACCORD.

A la bonne heure! Monsieur Valcourt, nous sommes si pressés de marier notre fille, que vous êtes peut-être étonné que tout cela se fasse si vîte.

M. VALCOURT.

Comment, monsieur, si pressé.... Que voulez-vous dire? je l'aime beaucoup, mais cependant...

ISABELLE.

Oh! point de cependant, monsieur.

M. de BONACCORD.

Fi donc, monsieur! Quelle idée auriez-vous de nous?

Mde. de BONACCORD.

On vous expliquera tout cela; un testament, quinze ans, une succession, une tante.

M. VALCOURT.

Ah, Isabelle! quel bonheur est le mien!

ISABELLE.

Et moi donc, qui vous vois toujours me lorgner!

Mde. de BONACCORD.

Que diront mes amies de ce que je fais aujourd'hui la volonté de mon mari?

M. de BONACCORD.

Que vous êtes raisonnable pour la première fois de votre vie.

Mde. de BONACCORD.

Et le prince Ridiculowsky à qui j'avois presque donné parole... Que dirai-je ?

ISABELLE.

Vous direz, maman, *que bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Fin du Tome premier.

TABLE
DES PIECES,

Contenues dans ce premier Volume.

Fin de la Table du premier Volume.

30363